U d'/of OTTAWA
39003001056646

22a - 1a - 34

# LA
# CAMPAGNE ANGLO-BELGE
## DE
## L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

*L'Expédition des Dardanelles.* (Chapelot, Paris.)

*Le Rhin et l'Équilibre Européen,* avec préface de M. Maurice Barrès, de l'Académie française. (Librairie du *Recueil Sirey,* Paris.) *Troisième mille.*

*Le Mystère Roumain et la Trahison Russe.* (Plon, Paris.) *Quatrième édition.*

---

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

*Copyright by Berger-Levrault 1917*

CHARLES STIÉNON

# LA CAMPAGNE ANGLO-BELGE DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

OCT 11 1973

PRÉFACE DE M. LE BARON DE BROQUEVILLE

MINISTRE DE LA GUERRE

ET PRÉSIDENT DU CONSEIL DES MINISTRES DE BELGIQUE

AVEC 46 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE ET 2 CARTES

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS | NANCY

5-7, RUE DES BEAUX-ARTS | RUE DES GLACIS, 18

1918

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

D
576
.G358
1918

http://www.archive.org/details/lacampagneanglob00sti

# PRÉFACE

Cher Monsieur,

C'est avec une vive satisfaction que j'ai appris votre intention de publier un récit de la campagne belge de l'Afrique Orientale. L'article que vous avez donné dans la *Revue des Deux Mondes* sur l'effondrement colonial de l'Allemagne vous qualifie particulièrement pour écrire cette page d'histoire; vous avez vécu votre sujet, vous en connaissez tous les détails et vous avez parfaitement saisi la place que cet épisode occupe dans l'ensemble des événements qui se déroulent depuis 1914.

Notre campagne d'Afrique fut remarquable par sa conception stratégique, par la courageuse et méthodique exécution des plans arrêtés et par la collaboration intime de nos forces avec celles de l'Empire britannique.

La marche de ces colonnes convergentes, vers un but nettement défini, les habiles ma-

nœuvres par lesquelles nos chefs révélèrent leurs talents militaires et leurs aptitudes d'organisateurs seront, j'en suis certain, étudiées plus tard par les spécialistes des guerres coloniales. Cette campagne fut la première où l'on vit des Européens se combattre au cœur de l'Afrique avec un armement perfectionné et des effectifs comparables à ceux qui se heurtaient, jadis, sur les champs de bataille du vieux monde. C'est un honneur pour notre armée d'avoir transformé en triomphe cette redoutable expérience, et je suis certain que votre livre sera lu avec avidité par tous les Belges qui suivirent, avec un intérêt passionné, l'amplitude de notre effort militaire.

La décision prise par le Gouvernement, quand l'idée maîtresse de l'entreprise fut soumise à ses délibérations, trouva des exécutants résolus ; rien ne fut laissé au hasard et l'esprit se plaît à noter la prévoyance de l'administration coloniale comme la prudence et l'énergie des chefs appelés à traduire ses projets en actes. La coopération des forces alliées fut réalisée avec un bonheur tout particulier, et cet aspect de la campagne comporte pour nous

tous des enseignements qui dépassent le cadre restreint de la guerre d'Afrique. L'unité d'action entre les armées du lieutenant-général Smuts et celle du général Tombeur fut remarquable malgré les difficultés extraordinaires du terrain, et c'est un spectacle émotionnant que de suivre la concordance des mouvements du Belge, combattant pour sa patrie envahie, et du Boer, luttant pour sa patrie élargie, n'ayant chacun en vue que le succès de la cause commune dont ils s'étaient faits les champions.

Notre campagne d'Afrique offre un caractère que je serais tenté d'appeler paradoxal. La Belgique, presque tout entière sous le joug de l'ennemi, ne se contente pas de défendre sa colonie africaine ; elle transforme en armée la force publique congolaise ; elle concentre des bataillons, des régiments, des brigades ; elle fait appel à des éléments jeunes et enthousiastes qui souffrent dans les tranchées de l'Yser de la monotonie de la guerre de position ; elle attaque l'ennemi, conquiert la maîtrise du Tanganyika, envahit à son tour et occupe, en territoire allemand, une région vaste comme cinq fois la mère patrie. Ce for-

midable effort a dû être fourni au moment où le Congo, loin de pouvoir s'appuyer sur une Belgique riche et prospère, devait avant tout compter sur lui-même. Nos coloniaux ont dû forger, pièce par pièce, les instruments de l'offensive; ils ont dû assurer en même temps, dans les circonstances les plus difficiles, la vie du vaste empire de Léopold II.

Aussi peut-on dire que la prise de Tabora témoigne de qualités militaires et d'aptitudes colonisatrices qui justifient, au delà même de ses espérances, la confiance que ce prince de génie avait fondée sur un peuple que d'étroites frontières et de cruels revers avaient rendu trop défiant de lui-même.

Notre campagne d'Afrique fait un juste pendant à notre campagne d'Europe. Sur ce théâtre d'opérations, comme sur l'autre, nous n'avons ménagé ni notre sang, ni nos efforts. Lorsqu'une monstrueuse agression eut fait de nous des belligérants, nous nous sommes associés, sans réserve ni arrière-pensée, à nos loyaux alliés. Dès que la guerre se fut étendue en Afrique, nous y prîmes part de toutes nos forces et les services que nous avons pu rendre

à la France et à l'Empire britannique furent considérés par notre opinion publique comme faisant partie de ce que se doivent entre eux des amis sincères et dévoués. Notre intervention active dans la politique mondiale, au milieu de sympathies précieuses et de concours significatifs, marque une étape importante dans l'histoire du pays.

Car la convulsion européenne n'a pas arrêté notre essor. La réparation des ruines que la barbarie allemande a accumulées dans la Métropole ne se fera pas au détriment de la belle colonie dont la vitalité profonde s'est révélée magnifiquement, aujourd'hui. Jadis, la Belgique, au sortir de guerres cruelles, n'a obtenu le droit à une vie diminuée et restreinte qu'en sacrifiant ses forces d'expansion aux ambitions et aux jalousies de l'étranger. C'est ainsi que nos pères durent voir fermer le magnifique fleuve qui relie Anvers à la mer et laisser mourir la Compagnie d'Ostende.

Mais, aujourd'hui, pareilles tractations sont impossibles à envisager. Les provinces belges sont maintenant groupées en un solide faisceau ; une monarchie nationale, un esprit

public endurci par l'épreuve, une armée solide qui deviendra, après la guerre, l'ossature même du pays, en font, au cœur du continent, un facteur politique qui n'est pas à négliger. La Belgique veut vivre, elle vivra. Elle a reçu de tous les alliés les promesses les plus solennelles d'aide et d'assistance ; elle a montré par ses actes qu'elle était digne, en Europe comme en Afrique, d'assumer toutes les responsabilités de la souveraineté ; pour remplir pleinement le rôle difficile qui lui est dévolu dans l'intérêt de la paix du monde, pour le remplir avec fierté, avec confiance, en pleine possession des éléments indispensables au succès, il lui faut une colonie, et les désastres qui abreuvent la patrie ne font que renforcer ma foi dans la politique dont j'ai toujours été, au Parlement comme au Gouvernement, un défenseur convaincu.

Demain, dans une Afrique où l'ambition allemande aura reçu, grâce aux efforts communs, une sévère et durable leçon, la Belgique restaurée, libérée de toutes entraves juridiques, forte de la confiance du monde civilisé, reprendra l'œuvre d'expansion pacifique qui

lui assurera, dans le domaine moral et dans le domaine matériel, tous les fruits qu'espérait pour elle l'auguste fondateur de l'État indépendant du Congo.

Votre bien dévoué

BROQUEVILLE.

Sainte-Adresse, le 24 avril 1917.

# AVANT-PROPOS

*La campagne d'Afrique Orientale semble devoir figurer parmi les plus importantes entreprises militaires dont aura été entourée la guerre européenne. Avant que d'en aborder l'histoire, je voudrais indiquer les sources de ma documentation.*

*Parce que la guerre n'est qu'un moyen dont la paix demeure le but et parce que la paix c'est la vie renaissant par le travail, à la base même de cette étude se trouve le remarquable exposé fait à Londres, le 11 février 1916, par M. J. Renkin, ministre des Colonies de Belgique, devant le Royal Colonial Institute. C'est, à la fois, l'étude complète de la situation économique de la colonie belge et des espérances qu'elle justifie.*

*M. le lieutenant-général Smuts, ministre de la Guerre du Cap et commandant en chef de l'armée britannique engagée contre l'Est-Africain allemand, a écrit trois longs rapports sur les*

*opérations militaires qu'il dirigea. L'un est daté du 30 avril 1916, un autre du 27 octobre de la même année, un troisième du 17 avril 1917. Ils figurent dans la* London Gazette *et m'ont servi à préciser certains événements, bien qu'encore la campagne belge forme l'objet essentiel de ce livre.*

*La* London Gazette *publiait également, le 1er août 1916, la relation officielle du colonel Hawthorn qui conduisit au combat une colonne partie du Nyassaland et de la Rhodésie. Ce document m'a donné des éclaircissements utiles à cet exposé.*

*En plus des communications officielles de l'État-major belge d'Afrique, j'ai reçu de très précis renseignements du capitaine commandant Cayen, ancien chef d'état-major de la brigade Nord engagée contre l'Est allemand. Avec une bonne grâce dont je le remercie il m'a fourni différents points de repère utiles à la mise au point de certains détails de la campagne.*

*Le capitaine commandant de Bueger, auquel revient l'honneur d'avoir expérimenté et réalisé l'aviation au cœur même du continent noir, a bien voulu me communiquer ses impressions sur la tentative victorieuse dont il est l'auteur.*

*Enfin, pour compléter dans une certaine mesure ces principaux documents et en ce qui concerne quelques détails circonstanciels, le* Times, *le* Times History of the War, *le* Nelson's History of the War *et l'*Afrique française *ont été consultés.*

*Contribuer à l'histoire, avant que le temps donne le recul nécessaire pour juger les événements, n'est possible que par l'abondance, le caractère authentique et sincère des documents consultés et la multiplicité des moyens de contrôle.*

*A ceux qui voulurent bien m'y aider, j'adresse l'expression de ma gratitude.*

CH. ST.

*Paris, avril 1917.*

# LA
# CAMPAGNE ANGLO-BELGE
DE
# L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

---

## I

## L'ALLEMAGNE COLONIALE
## 1880-1914-1917

« Lorsqu'on a fait le partage du monde, il n'existait pas encore une puissante Allemagne qui aurait pu dire son mot. Et, lorsqu'il y eut une puissante Allemagne,... le monde était presque complètement partagé. » Quand il appréciait ainsi, en 1899, la position de son pays, depuis plusieurs années engagé dans la voie des conquêtes exotiques, le géographe Kurt Hassert expliquait la nature aventureuse des débuts coloniaux de l'Allemagne. Les possessions d'outre-mer qu'elle parvint à acquérir eurent, en effet, pour origine des initiatives privées. Sans juger les moyens dont ils usèrent, on peut dire que ces pionniers, souvent peu compris et plus mal secondés encore, témoignaient d'un patriotisme

dont l'Allemand a donné maintes preuves. Ils comprirent, ce que ne fit pas leur Gouvernement, le rôle des colonies dans l'existence et l'évolution progressive d'un peuple. Enrichir la Métropole, garder l'excédent de sa population qui émigre, ouvrir des débouchés à l'industrie nationale et couvrir ces buts légitimement égoïstes par la gloire de propager la civilisation : tel fut le projet des explorateurs auxquels l'Allemagne dut une partie de sa puissance.

Économique et commerciale par essence, l'expansion germanique se souvenait de ce vieux dicton : « L'avenir de l'Allemagne est dans le commerce. » Lorsque, après 1860, 1866 et 1870, l'Empire fut né et affermi, il porta ses regards vers les contrées que, d'abord, Bismarck crut sage de proposer à l'activité française. Après avoir considéré les colonies comme un luxe, le Chancelier de fer en sentit l'importance. Les initiateurs de ce mouvement lui avaient presque forcé la main. De 6.000, en 1817, l'Allemagne voyait, en 1881, le nombre de ses émigrants passer à 252.000, et le Dr Charpentier put dire : « L'Angleterre et la France se sont créé un immense domaine de possessions au delà des mers, domaine qu'elles élargissent continuellement pour créer de sûrs clients aux produits de leur industrie nationale. La question ne se poserait-elle pas pour l'Allemagne d'avoir des posses-

sions destinées à alléger l'existence de l'industrie? Elle se trouve être tributaire, pour des millions de produits coloniaux, de l'Angleterre, de la Hollande, de la France, sans que la réciproque existe. Avec des colonies, l'argent s'en irait aux entrepreneurs allemands, pour le plus grand bien de la patrie, qui tirerait de ses propres possessions les matières premières nécessaires. »

Quant au moyen d'atteindre ce but, le voici sous la plume du véritable initiateur de la colonisation germanique, Friedrich Fabri : « Là où il y a une volonté se trouve aussi un chemin ! »....

Tels sont l'origine et le but de l'expansion allemande en pays d'outre-mer. C'est aussi la démonstration du coup sensible que les Alliés portèrent à l'ennemi en lui arrachant, l'une après l'autre, toutes ses terres exotiques, et en voici l'aveu sur les lèvres de ses chefs.

Le 17 mai 1916, la *Société coloniale allemande* se réunissait sous la présidence du duc Jean-Albert de Mecklembourg. Le Secrétaire d'État des Colonies, le Dr Solf, dit, ce jour-là : « Sans une politique coloniale active, l'épanouissement économique de l'Allemagne ne peut être imaginé. » Et, dans une lettre adressée au même personnage princier, le même homme d'État écrivait, le 2 septembre 1916 : « Je partage tout à fait cette idée que

l'Allemagne, sur la base d'un empire fort et bien armé contre ses ennemis, n'a pas moins besoin, pour le pacifique et le libre développement de son activité économique, d'une flotte protégeant contre tout empêchement notre commerce sur mer, que d'un domaine colonial nous dispensant le plus possible de payer tribut à l'étranger pour les matières premières réclamées par notre agriculture et par notre industrie. » Puis encore : « Nous restons persuadés que l'acquisition d'un empire colonial est absolument nécessaire à la situation mondiale de l'Allemagne. »

Et cependant, aujourd'hui, l'Allemagne n'a plus de colonies ! Français, Anglais et Belges n'ont pas seulement illuminé la terre européenne des plus claires étincelles de leur bravoure. Ceux-là qui conquirent les territoires ennemis d'outre-mer sont les dignes émules des hommes dont la poitrine forme barrière chez nous devant l'invasion. A ne point le déclarer, il y aurait autant d'injustice qu'à méconnaître la valeur de leurs services.

*
* *

Ses possessions lointaines coûtèrent des centaines de millions à l'Allemagne. Au mois de septembre 1906, le chancelier de Bülow choisit un financier

pour activer, rectifier au besoin, guider l'effort national dans ce nouveau domaine de son activité. Ce fut M. Dernburg qui s'était formé aux affaires pendant un séjour de deux années en Amérique. Bientôt, on s'en souvient, pour obtenir les crédits nécessaires qu'il refusait, le Reichstag fut dissous. Les nouveaux députés accordèrent, alors, les engagements budgétaires réclamés par Bülow et Dernburg. En 1908, on établissait un large programme de travaux publics où les chemins de fer eurent la part principale. Cependant, le personnel colonial coûtait déjà, chaque année, plusieurs millions : 950.000 marks au Togo, 3.962.000 marks au Cameroun, 4.114.000 marks dans l'Afrique Orientale.

Parce que l'Allemagne utilise, annuellement, au moins pour un milliard de marks de coton brut, on songea, d'abord, à propager la culture cotonnière. A la veille de la guerre, elle représentait 14.000 balles de 250 kilos, valant 4.750.000 marks. Les plantations couvrent, dans l'Afrique allemande, environ 124.000 hectares et occupent plus de 100.000 travailleurs indigènes. De 1908 à 1911, l'étendue cultivée et le nombre des ouvriers montaient de 60 °/₀ et l'Est-Africain venait en tête dans cet accroissement commun à toutes les possessions germaniques. En même temps, le réseau ferré atteignait 4.400 kilomètres, contre 572 exploités, en 1906, immobi-

lisant 380 millions de marks. Avec l'année 1913, le chiffre d'affaires dépassait 278.500.000 francs. Ainsi, en une seule décade, le commerce augmentait de 168 millions de marks. Finalement, on comptait 324 sociétés commerciales, au capital nominal de 350 millions de marks.

L'impérialisme allemand, mis en appétit, projetait de s'adjuger les possessions belges et portugaises. L'effort qu'il tenta, pour se rapprocher du Congo par l'agrandissement du Cameroun, en fut la première manœuvre. Tôt ou tard, une mauvaise querelle, insidieusement provoquée, eût placé le faible en face du fort, et le chantage international, pratiqué non sans profit depuis plusieurs années par l'Allemagne, devait faire de la Belgique coloniale sa victime. Et, en fin de compte, le Dr Nitsche eut raison d'avoir dit, un jour, à ses compatriotes : « Réjouissons-nous de ce que, lors du partage politique de l'Afrique, l'Allemagne ait reçu timidement et sans plan des morceaux détachés, puisque, lors du partage économique, elle a compris qu'elle devait faire de ces faibles possessions la base d'une expansion grandiose. » L'initiateur de cette politique, Friedrich Fabri, n'avait donc pas eu tort d'écrire, en 1879 : « Là où il y a une volonté se trouve aussi un chemin ! » Et cette volonté et ce chemin nous furent mieux révélés par M. de Beth-

mann-Hollweg, parlant à Sir Edward Goschen, quand il lui dit, à l'instant même où commençait cette effroyable guerre, que le prix de la victoire allemande serait le domaine colonial français (1)! Et pourtant, l'Allemagne n'a plus une seule colonie!

Avant que tombât l'Afrique Orientale allemande, la dernière de nos conquêtes et non la moindre, celle qui réclama le plus long effort, ce fut, d'août 1914 à 1917, une longue sonnerie dont les échos résonnèrent lugubrement dans le cœur de nos ennemis.

Le Togo, qui mesure 87.200 kilomètres carrés, acquis à l'Allemagne, en 1884, par l'initiative de Nachtigall, passait au pouvoir des Alliés le 26 août 1914. Le lieutenant-colonel Bryant de l'armée britannique et le chef de bataillon Maroix de l'armée française en avaient rapidement assuré la conquête.

Kiaou-Tcheou, colonie d'attente au seuil asiatique, que prépara le vice-amiral von Diedrichs, le 14 novembre 1897, dut se rendre aux Anglo-Japonais, le 7 novembre 1914. Son gouverneur,

(1) Le 29 juillet 1914, le chancelier allemand refusait à l'ambassadeur anglais la promesse que l'Allemagne ne voulait pas conquérir les colonies françaises (*Livre Bleu*, p. 35). Ce sur quoi, Sir Ed. Grey répondit : « La France, sans qu'on lui enlevât encore du territoire en Europe, pourrait être écrasée, au point de perdre sa situation de grande puissance... » Ainsi, la Grande-Bretagne considère qu'un État sans colonies n'est plus une grande puissance (*Livre Bleu*, p. 101).

Meyer-Waldeck, capitulait avec 201 officiers et 3.841 soldats, devant 29.980 Japonais et 1.360 Anglais.

La Nouvelle-Guinée et les îles Marshall, Samoa et les Carolines, autant de bases importantes aux carrefours du monde, tombaient l'une après l'autre.

Au mois de juillet 1915, le Sud-Ouest-Africain, couvrant 835.100 kilomètres carrés et dont l'inventeur, en 1883, fut Adolphe Lüderitz, était conquis par le général Botha, premier ministre du Cap.

Peu après, le Cameroun, dont la surface représente un demi-million de kilomètres carrés, c'est-à-dire aussi vaste que tout l'Empire allemand, la Silésie non comprise et qui fut aussi l'invention de Nachtigall, passait aux Alliés, en 1916.

Ainsi donc, s'il existe à Berlin un service de la... « carte de guerre », celle de par delà les mers, il peut établir un graphique éloquent! Parti de rien, il y a trois décades, il avait suivi, depuis, une courbe toujours ascendante. En 1914, cette courbe commence à descendre, puis s'abaisse encore et finit par tomber et s'écrase, car, désormais, l'Afrique Orientale allemande, la plus belle et la dernière colonie germanique, est à nous.

---

## II

## L'ORIGINE DE L'EST-AFRICAIN ALLEMAND

« Marquez le plus possible la carte du pays avec le rouge anglais et ne pensez jamais, quel que soit l'endroit, que vous le fassiez trop. » Ces paroles de Cecil Rhodes à ses compatriotes n'eussent pas été écoutées de la masse en Allemagne. Cependant, il était des Allemands qui voulaient, eux aussi, que leur patrie se créât « une fille émancipée dans le nouveau monde ».

C'était en 1883. Une salle longue et haute que remplissent des tables régulièrement disposées, avec au centre un large passage. Des nuages de fumée montent doucement vers le plafond aux solives apparentes. Un bruit confus de conversations et, par instants, des éclats de voix et des rires qui fusent et dont l'ampleur fait deviner de jeunes et larges poitrines. Aux murs polychromés, suspendues à des râteliers bizarres, de longues pipes et, dans un coin, un groupe de jeunes gens dont quelques-uns agitent d'étonnants projets.

Dans cette brasserie berlinoise au goût de 1880 se réunissent assidûment ceux qui veulent agrandir l'Allemagne. Pour y arriver, dans la *Tägliche*

*Rundschau,* le fougueux organe pangermaniste actuel, ils mènent une campagne ardente qui, d'ailleurs, ne rencontre les sympathies ni du Gouvernement ni de la masse, mais leur vaut, cependant, des souscriptions dont le total atteint 250.000 marks et qui sont destinées à... l'acquisition d'une colonie... Il ne restait qu'à savoir vers quelle partie du monde se diriger. Et, bien que l'Allemagne fût tard venue au partage du monde, Karl Peters, le comte Pfeil, Ernst von Weber, Friedrich Lange, le comte Behr-Bandelin, ne se tenaient point pour battus. L'un d'eux, dont la physionomie tout imprégnée d'une âpre énergie n'était pas sans beauté, Karl Peters, après avoir choisi les « terres vacantes » où, suivant lui, devaient être plantées les couleurs germaniques, se chargea d'aller sur l'autre moitié du globe poser sa main conquérante.

Le départ fut fixé au 1er octobre. Peters commanderait l'expédition formée du Dr Jühlke, du comte Joachim Pfeil et d'un négociant, Otto. Ils devraient acquérir dans l'Usambara, en face de Zanzibar, des territoires propres au commerce et à l'industrie.

Et voilà pourquoi, un soir de l'automne 1884, ces jeunes hommes s'embarquaient, à Trieste, sur le *Titania,* vaisseau du Lloyd autrichien. Le paquebot passe sous les lueurs alternantes qui veillent à

l'entrée du vieux port, emmenant ceux dont la devise était : « Hardis et prudents ».

Le 4 novembre suivant, débarqués à Zanzibar, ils vont sous un déguisement dont la pauvreté cachera leur identité. Personne, en effet, ne soupçonna leur qualité, et les intentions des voyageurs demeurèrent ignorées.

Quelques jours après, suivis de six domestiques armés, ils traversent le détroit et disparaissent comme absorbés par le continent noir (1).

Le 23 février, un petit télégraphiste montait au troisième étage d'une modeste maison de Berlin et demandait « Herr Friedrich Lange ». Celui-ci ouvre la dépêche qui lui est remise, s'approche d'une table et, à l'aide d'un alphabet conventionnel, traduit le message. A l'insu de ses hommes d'État et peut-être même contre leur volonté, l'Empire allemand venait de conquérir un territoire immense. La région de l'Usambara passait sous le protectorat germanique, en principe et en fait. Et voici comment : un dolman de hussard rouge qui faisait l'admiration des nègres, quelques rasades d'alcool, des promesses de protection contre la signature d'un contrat en bonne et due forme.

(1) Puisque la voie du Nil était trop longue, celle du Congo encore inconnue, Zanzibar constituait un point de départ incomparable pour gagner la région des grands lacs africains.

Ainsi, l'un après l'autre, le Dr Peters obtint douze traités qui concernaient les quatre districts d'Usambara, de Nguru, d'Ukami et d'Useguha.

En possession de ces « traités », Peters regagne l'Allemagne, laissant à la garde des chefs nègres et réciproquement, le comte Pfeil et M. Otto. Le *Massilia* arrivait, le 1er février, en vue de Venise. Quarante-huit heures après, Peters était à Berlin. Avant qu'une semaine se fût écoulée, la « Société pour la Colonisation allemande » avait été reconnue par le Gouvernement (1) qui, prenant position d'une manière officielle, déclarait mettre sous son protectorat un pays de 155.000 kilomètres carrés. Finalement, le Portugal et la Belgique, l'Angleterre (2) surtout, de 1904 à 1910, par une suite d'accords, laissaient les Hohenzollern maîtres de la partie principale de la haute plaine d'Afrique qui ondule de l'Abyssinie au Tafelberg et nourrit dix millions d'habitants.

Il serait intéressant de rappeler, si ce n'était nous éloigner de notre sujet, à la suite de quelles circonstances diplomatiques et militaires ces con-

(1) L'Empereur accordait, le 27 février 1885, une charte impériale à la Société de Colonisation dont « le but sera de propager les entreprises coloniales ». Cette charte fut consentie sur les sollicitations pressantes de M. von Kusserow. Elle permettait d'exercer tous les droits découlant des traités et d'administrer la justice, sous l'autorité suprême de l'Empire (*D. Reichsanzeiger*, 3, III, 1885).

(2) Traité avec le Portugal, 30 décembre 1886; traité avec le sultan de Zanzibar, 28 avril 1878.

ventions internationales furent acceptées. Mais, l'origine de cette grande colonie est ainsi tout au moins assez esquissée pour que, en face des efforts qui furent nécessaires pour sa mise en œuvre, notre conquête apparaisse dans le cadre qui lui convient. Encore faut-il dire que, bientôt, onze nouvelles expéditions étaient successivement équipées, et leur résultat fut d'accroître les territoires « protégés » dans toutes les directions.

Tout souriait aux audacieux pionniers, quand, en 1887, les Arabes se soulevèrent et la région côtière fut mise à feu et à sang, les fonctionnaires coloniaux assiégés dans leurs maisons, beaucoup d'entre eux massacrés. Lorsque l'escadre anglo-allemande, alors déjà accompagnée d'un vaisseau portugais, — comme, en 1916, l'*Adamastor* devait être au milieu des navires britanniques — voulut agir sur les côtes, elle n'obtint que de refouler l'incendie dans l'intérieur du pays. Tout le produit du travail allemand fut détruit. Pas une plantation (1) n'échappait au pillage, et il en existait de superbes sur les versants du Kilimanjaro et dans le fertile Usambara. Alors le capitaine Hermann Wiss-

(1) Il en est aujourd'hui de splendides couvrant 100.000 hectares environ, dont 45.000 en caoutchouc, 24.700 en chanvre sisal, 13.000 en coton, 8.000 en cocotiers, 4.800 en café. Le nombre des travailleurs noirs qu'elles occupent est d'environ 83.000.

mann, dont un vaisseau portera le nom, en 1914, et combattra les Belges sur le Tanganyika, vint rétablir l'ordre. Dans ce but, le Reichstag mit à sa disposition un crédit de 5 millions de marks.

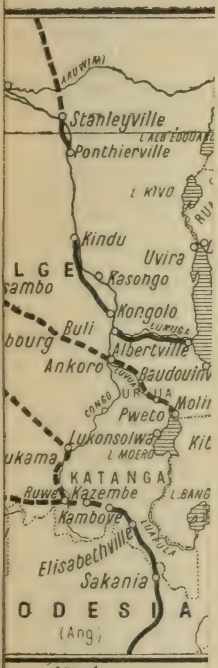
Les Allemands ne se découragèrent point et se remirent à l'œuvre avec ardeur. En 1890, ils devaient subir encore un rude coup. Le Gouvernement impérial signait, alors, avec la Grande-Bretagne, un traité (1) dont la conséquence était de lui ravir avec les îles de Zanzibar et de Pemba, le Sultanat de Wistu. En outre, la ligne de l'équateur formerait, désormais, la limite septentrionale du protectorat (2) : c'était l'irrémédiable perte d'une des plus belles régions du monde, l'Uganda, où les événements militaires de 1914 nous conduiront. La *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft* connaissait ainsi une fin peu conforme à ses débuts si prometteurs. Le 30 novembre 1890, elle cédait au Gouvernement impérial tout son actif contre l'octroi de certains privilèges, d'ailleurs importants.

Telle est l'origine du Protectorat qu'Anglais et

(1) Le 2 février 1887, un traité anglo-allemand fixe la frontière septentrionale. La convention intervenue entre l'Angleterre et l'Allemagne, le 1er juillet 1890, donnait entre autres à nos ennemis d'aujourd'hui le rocher d'Helgoland qui, depuis, s'est revélé d'une telle utilité navale que la boutade célèbre de Stanley ne semble plus tout à fait aussi exacte qu'il y a vingt-sept ans.

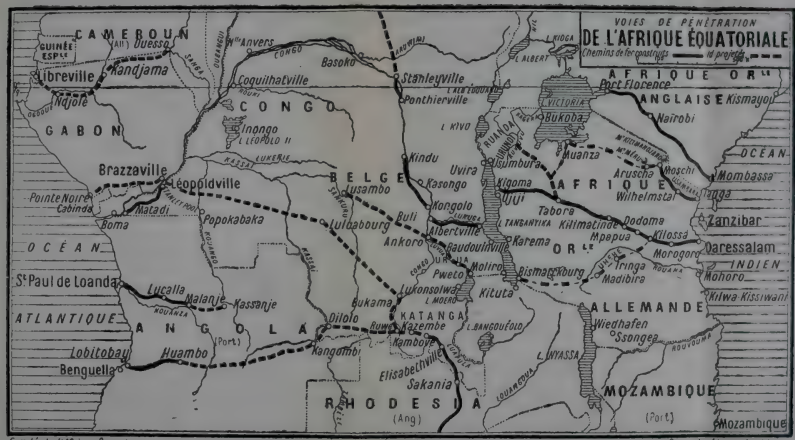
(2) Debidour, *Histoire diplomatique*, III.

llemande.




G. Huré

*La Campagne anglo-belge de l'Afrique Orientale allemande.*


VOIES DE PÉNÉTRATION
DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE
(Chemins de fer construits — ... projetés)
CAMEROUN
GUINÉE ESP.ᴱˢ
(Ait) Duesso
Libreville
Kandjama
Njole
GABON
Brazzaville
Pointe Noire
Cabinda
Mataddi
Boma
OCÉAN
St Paul de Loanda
ATLANTIQUE
Lobitobay
Benguella
Lucalla
Malanje
Kassanje
ANGOLA
Huambo
Anvers
Coquilhatville
CONGO
Inongo
Léopoldville
Popokabaka
BELGE
Lusambo
Ulubabourg
Basoko
Stanleyville
Ponthierville
Kindu
Kasongo
Kongolo
Buli
Albertville
Ankoro
Baudouinville
Moliro
Pweto
Lukonsolwa
Bukama
Dilolo
KATANGA
Kazembe
Kambove
Kangombi
Elisabethville
Sakania
RHODESIA
(Ang)
Port Florence
ANGLAISE
Kismayou
Nairobi
Bukoba
Muanza
Tsumbura
Uvira
Kigoma
Ujiji
Tabora
Karema
Bismarckbourg
Kituta
Iringa
Madibira
Mpapua
Kilimatinde
Dodoma
Kilossa
Morogoro
Mohoro
Kilwa Kissiwani
Daressalam
INDIEN
Zanzibar
Mombassa
Tanga
Moschi
Arusha
Wilhelmstal
Wiedhafen
Ssongea
ALLEMANDE
MOZAMBIQUE
(Port.)
Mozambique
L. VICTORIA
L. ALBERT
L. KIVO
L. TANGANYIKA
L. BANGOUEOLO
L. NYASSA
CONGO
OUBANGUI
SANGA
KASAI
LUKENIE
LUALABA
LOMAMI
LUFIRA
KUANGO
KUANZA
KUNENE
ZAMBEZE
LUANGWA
RUVUMA
MOUKANA
LOUKOUGA
LOUKOUGOU
LOUKOUGOUA
RUVUVUMA
RUVUMA
RUKWA
RUSSISI
RUSSIZI
RUSSUMBA
RUSUMBA
RUSUMBURA
RUSUMBURU
RUSUMBU
RUSUMBUA
RUSUMBUARU
RUSUMBUARUA
RUSUMBUARUARU
RUSUMBUARUARUA
RUSUMBUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUA
RUSUMBUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARUARU
RUSUMBUAR

Belges viennent d'arracher à l'Allemagne. Ils ont ainsi parfait le travail commun des Alliés et, si l'ennemi n'en a que plus de raisons de rechercher la victoire à tous prix pour réparer ses désastres coloniaux, nous aussi n'en sentons que mieux le besoin de la lui ravir en Europe, comme nous l'avons fait en Asie et en Afrique.

---

## III

## LE CONGO BELGE ET LA NEUTRALITÉ

Il fallut, d'abord, défendre le territoire belge, puis l'organiser en vue de la prochaine offensive.

« Le Congo, aimait à dire Léopold II, sera pour la Belgique ce que sont les Indes pour les Pays-Bas. » Guidé par cette idée, le Roi, malgré tous les obstacles, parvint au but qu'il s'était proposé, en dotant son pays d'une admirable colonie. Et l'on peut dire que le grand travail inauguré par ce souverain, en 1885, a trouvé sa ratification dans la campagne victorieuse que fit son peuple, en 1916. Celle-ci n'est-elle pas, en effet, comme la consécration aux yeux de l'univers et, d'abord, des Alliés, du droit qu'a la Belgique de garder intactes ses possessions africaines? Et si même, parfois, la tâche devait sembler lourde pour les épaules d'un petit peuple, les événements de 1914, 1915, 1916 et 1917 ne donnent-ils pas aux Belges quelque droit à l'appui désintéressé de leurs grands voisins? Il ne convient pas de grossir l'efficacité du concours qu'ils donnèrent à la civilisation contre la barbarie; l'histoire en démontrera la signification et surtout l'utilité.

En 1908, Léopold II cédait l'État Indépendant du Congo à la Belgique, et, si les Belges furent, depuis, souvent appelés des « colons malgré eux », ils viennent de prendre une nouvelle figure dans l'histoire. A d'autres de les juger, mais au moins la Belgique espère-t-elle amener son rôle en Afrique à l'importance de celui qu'elle a su remplir en Europe. Débarrassée sous les tropiques d'un dangereux voisinage, confiante dans ses deux grands voisins français et anglais, elle espère de l'avenir la réalisation du but primordial de cette guerre : le droit, non seulement théorique, mais en fait, pour les petits peuples de vivre leur vie pleine et entière, à la fois tout à fait indépendante et favorable à la communauté internationale.

*
* *

L'Acte de Berlin du 26 février 1885 neutralisait le bassin conventionnel du Congo, qui comprend presque toute l'Afrique Équatoriale, d'un océan à l'autre. Son article 2 est ainsi conçu :

« Dans le cas où une puissance exerçant des droits de souveraineté ou de protectorat dans les contrées mentionnées à l'article 1 et placées sous le régime de la liberté commerciale serait impliquée dans une guerre, les Hautes Parties signataires du

présent acte s'engagent à prêter leurs bons offices pour que les territoires appartenant à cette puissance et compris dans la zone conventionnelle de la liberté commerciale soient placés, pour la durée de la guerre, sous le régime de neutralité et considérés comme appartenant à un État non belligérant; les parties belligérantes renonceraient, dès lors, à étendre les hostilités aux territoires ainsi neutralisés, aussi bien qu'à les faire servir de bases à des opérations de guerre. »

Au moment où éclata le conflit européen, le Gouvernement belge fit immédiatement savoir à la France et à l'Angleterre, le 7 août 1914, qu'il était d'avis de respecter cet engagement et de ne pas étendre la guerre au bassin conventionnel du Congo (1). Toutefois, le Gouvernement du Roi craignant de voir l'Allemagne adopter en Afrique la même attitude qu'en Europe, prescrivit au gouverneur général du Congo de prendre les mesures de défense nécessaires. Le 8 août, M. Poincaré informa le baron Guillaume, ministre de Belgique à Paris, qu'il croyait que des faits de guerre avaient déjà éclaté dans l'Ubanghi. Malgré cela, le lendemain, le Gouvernement français pria l'Espagne de demander à Berlin que la neutralité du bassin

(1) *Livre Gris belge*, nos 57, 58, 59, 61.

conventionnel du Congo fût proclamée. Mais, à la date du 26 août, le colonel Tombeur, vice-gouverneur du Katanga, prévint M. Renkin, ministre des Colonies, que, le 22, les troupes allemandes avaient attaqué le port de Lukuga. Le Gouvernement belge décide, alors, d'autoriser ses troupes à coopérer à toute action militaire avec les troupes britanniques. Le Cabinet de Saint-James, pour sa part, avait refusé de prendre aucun engagement de neutralité ou d'abstention, l'ennemi ayant, déjà, posé des actes de guerre. Le 16 août, le baron Guillaume eut un entretien avec M. de Margerie, directeur politique au Quai d'Orsay, qui lui déclara qu'il importait, désormais, de frapper l'Allemagne partout où l'on pourrait l'atteindre. Le 25 septembre 1914, les États-Unis transmirent au Gouvernement du Roi une proposition, tout au moins tardive, de l'Allemagne qui demandait la neutralisation du bassin. Il va sans dire qu'en raison des précédents actes de guerre allemands les Alliés ne purent accepter.

D'ailleurs, la situation n'était pas celle qu'avait prévue la Conférence de Berlin. Non pas — l'une — des puissances, mais — toutes — celles qui possédaient des droits dans la zone conventionnelle étaient en guerre entre elles. C'est ainsi que le Congo fut entraîné dans les hostilités contre le désir et la volonté du Gouvernement belge.

## IV

## LA PUISSANCE MILITAIRE ALLEMANDE EN AFRIQUE ORIENTALE

L'Allemagne considérant l'Est-Africain comme sa plus belle colonie, y avait mesuré, depuis longtemps, les moyens militaires à la valeur du bien qu'il fallait garder. Les violentes manifestations du pangermanisme ne visaient-elles pas, à l'Ouest et au Sud de cette possession, deux petits peuples tout entiers à leur développement économique? Et, si leur destin était de disparaître, ainsi l'avait-on décidé à Berlin, encore fallait-il assurer l'exécution de ce projet. Les raisons politiques ne furent donc pas étrangères à l'état de préparation remarquable dans lequel se trouvait le protectorat [1] allemand aux premiers jours des hostilités. L'inauguration du *Tanganyikabahn,* coïncidant avec l'exposition de Dar-es-Salam, occasionnait l'arrivée de plusieurs compagnies d'infanterie et d'officiers venus de la Métropole, autant de renforts pré-

---

(1) *Schutzgebieten :* terme officiellement employé et qui signifie : pays de protectorat.

La défense d'Albertville, sur le Tanganyika. Canons de 160 sous coupole.

Pièces de 76 long placées pour sa défense à l'embouchure de la Lukuga.

cieux. L'Allemagne avait-elle prémédité l'effroyable cataclysme qui bouleverse le monde? Ce n'est pas en Afrique Orientale que pourrait se trouver l'absence de préparation militaire, souvent inséparable des desseins pacifiques. Bien au contraire, l'ennemi de l'humanité s'y révéla, aussitôt, dangereusement armé. Sous les tropiques, les chiffres d'effectifs ont un autre sens qu'en Europe. Ils doivent être appréciés en tenant compte des forces en présence et voilà ce qui rendit redoutable l'armée mise en ligne entre l'Océan Indien et le Tanganyika. Sa valeur s'accroissait en proportion du désarmement général de tous les voisins. Pour nous attaquer, dès le premier jour, une Allemagne aussi bien organisée en Afrique qu'elle l'était en Europe; pour nous défendre, des Alliés aussi mal préparés sous les tropiques que sur nos frontières. Dans leur colonie de l'Est, les Anglais ont 1.200 soldats, et encore sont-ils retenus par une révolte à la frontière de la Somalie italienne! Des 1.500 hommes de la police, peu sont disponibles. Et les colons tentent d'y suppléer en formant des troupes volontaires où se voient, entre autres, un frère de Lord Grey et Lord Delamare. Le major Wavell, un des rares Anglais pèlerins de La Mecque, lève une légion arabe de 1.200 fusils. Mais que tout cela était peu de chose!

S'agit-il de défendre le Nyassaland, sa population blanche de 800 âmes donne à peine 56 soldats capables d'encadrer des indigènes sans expérience militaire, et une faible partie du King's African Rifles qui s'y trouve semble, en la circonstance, une goutte d'eau dans l'océan.

Quant à la Rhodésie, la bonne volonté des colons fait beaucoup, et, plus tard, une armée se rencontrera sur ces mêmes pistes que parcoururent d'abord quelques tirailleurs perdus dans la jungle.

Le Congo belge, si grand déjà pour une Belgique si petite et que la guerre a ruinée, était tout autant désarmé. Si le Gouvernement avait les forces nécessaires à sa police intérieure, quelques milliers de fantassins, comment eût-il pu disposer de l'armée indispensable à sa nouvelle et subite tâche? Aussi, n'eut-il qu'à recourir, sur-le-champ, aux troupes du Katanga déjà organisées en sérieux groupements, qui formeront, plus tard, la Brigade Sud.

La responsabilité de la garde du Tanganyika à la Ruzizi incombe au gouverneur général du Katanga, l'Inspecteur d'État Tombeur. Les troupes y sont confiées au lieutenant-colonel Olsen. De la Ruzizi au Nord du Kivu, la défense concerne le vice-gouverneur général de la Province Orientale, M. Malfeyt, dont les forces sont commandées par le lieutenant-colonel Henry, africain célèbre et l'un

des héros de la campagne arabe. Mais, en face de la situation subitement créée par l'état de guerre, combien faibles apparaissaient ces moyens militaires !

Ainsi, partout, au levant comme au couchant, des voisins non armés vis-à-vis d'une Allemagne coloniale dont voici les ressources. La méthode allemande, si efficace lorsqu'on ne sème pas sa route de mille imprévus, y développait toute sa puissance. Sur-le-champ, pour ses 26.000 soldats, surtout Arabes musulmans, les cadres indispensables se trouvent : 12 °/₀ d'Européens que, plus tard, renforcera tout l'équipage du croiseur protégé *Kœnigsberg* et qui donnent aux contingents de couleur une forte cohésion (1). Armés du mannlicher 8,8, ils trouvent l'appui d'une abondante artillerie. Depuis l'obusier de 110$^{mm}$, jusqu'à l'infernal « pom-pom » de 37$^{mm}$, l'ennemi possède un jeu complet de tous les calibres (2), surtout quand, bien que détruit, le *Kœnigsberg* sauvera ses douze

(1) Le lieutenant général Smuts, dans son premier rapport, évaluait les forces ennemies à 16.000 hommes, dont 2.000 Européens, 60 canons et 80 mitrailleuses. Il faut y ajouter, dès ce moment, les troupes du Nord et de l'Ouest, opposées aux Belges. Remarque importante, les Allemands ne cessèrent de recruter des soldats, pendant toute la campagne, pour maintenir à leurs effectifs pleins les formations armées dont ils disposèrent à leur maximum de puissance militaire.

(2) Sur le front belge, les Allemands n'ont pas employé d'obusiers de 110, mais des 105 et surtout des 77, 65 et 37.

105$^{mm}$ qui seront utilisés sur rails et huit 37$^{mm}$. Puis, au cours de la campagne, on reconnaîtra de nouveaux 37$^{mm}$ du plus récent modèle. Deux navires, tout au moins, auront pu forcer le blocus des côtes et déposer sur les piers de Tanga leur cargaison de guerre, dont quantité de mitrailleuses et des ballons captifs. Enfin, 110 mitrailleuses, au moins, armaient les Allemands dans ce pays où la brousse est inséparable de l'embuscade.

Pour mieux fondre en un tout solide les éléments de cette armée, on uniformise son aspect extérieur, et l'originalité des costumes indigènes est remplacée par la veste kaki. Le casque en liège coiffe les Européens, et les Askaris portent le fez rouge à gland.

Postes de T. S. F., lignes télégraphiques et téléphoniques, automobiles et motocyclettes, rien ne manquait aux deux chefs dont les Alliés subirent, d'abord, les coups violents. Le général Wahle, le lieutenant-colonel von Lettow-Forbeck apportaient comme enjeu leur expérience coloniale, que ce dernier venait de compléter au cours de la défense du Cameroun. Derrière eux, des places fortifiées, comme Kigoma et Tabora, offrent leur appui. Partout, des positions d'arrêt à travers les montagnes. Aux grands carrefours des routes, des centres de

ravitaillement (1). Sur les lacs intérieurs, une incontestable suprématie navale. Enfin et surtout, conséquence de tant d'avantages, l'initiative stratégique.

Si la mouche tsé-tsé prive les Allemands de toute cavalerie, ce qui ne sera point, d'abord, le cas de leurs adversaires, particulièrement des Anglais, ils y suppléent en couvrant leurs colonnes d'un rideau d'indigènes armés de lances et de flèches, qui, par leur grande mobilité, remplaceront les troupes montées. Et c'est ainsi qu'à côté des engins les plus modernes on vit des Watuzi, armés de lances et de flèches empoisonnées, spécialistes de la razzia, des Mazui, au chef orné de plumes d'autruche et fanatisés par l'ennemi.

(1) Dans le Bukoba, les Allemands fabriquent de la cassonade ; à Tabora, une distillerie fournissant l'alcool ; à Dar-es-Salam, une grande brasserie ; à Kamachumu, une fabrique de chaussures.

## V

## LA DESTRUCTION DU « KŒNIGSBERG » ET LE BLOCUS DE LA COTE

Le *Kœnigsberg,* croiseur protégé, représentait le pavillon allemand dans l'Océan Indien. Bloqué à Dar-es-Salam, au début des hostilités, il peut fuir et cause beaucoup de mal aux Alliés. En face de Zanzibar, il coule le *Pegasus,* nous enlevant un précieux auxiliaire dans ces mers lointaines. Une escadre le prit en chasse et, finalement, il se vit contraint de remonter la basse Rufiji, tributaire de l'océan; son faible tirant d'eau lui permit de suivre le fleuve assez loin pour se mettre hors de l'atteinte des canons anglais. Les vaisseaux britanniques, en effet, d'un tonnage supérieur, ne pouvaient s'engager aussi loin dans l'intérieur des terres. Il ne leur restait plus qu'à bloquer le *Kœnigsberg,* en fermant la passe. Si cet épisode, à suivre l'ordre chronologique, se passa en 1915, il trouve sa place ici, car son importance est précisément en raison de l'armement qu'il fournit à nos adversaires.

Un charbonnier, le *Newbridge,* portant 1.500 tonnes de houille, en fut chargé, et pour cela son

équipage remplacé par des marins de la flotte de guerre. Toutes les dispositions se trouvèrent prises afin d'assurer le succès de la manœuvre. Mais le secret était indispensable. Comment se fit-il que l'ennemi fut prévenu et put ainsi opposer une forte résistance ? on ne sait. Il est certain, en tout cas, qu'une indiscrétion rendit l'affaire dangereuse. Pour atteindre l'endroit où il devait être coulé, le *Newbridge* devait dépasser, en la frôlant, une petite île située à mi-chemin du trajet. Que firent les Allemands ? Une partie des hommes du *Kœnigsberg* s'étaient retranchés dans cet îlot avec plusieurs canons Maxim et des mitrailleuses. A peine le *Newbridge* fut-il aperçu qu'une pluie de projectiles l'encadrait. Les matelots, manœuvrant avec sang-froid, parvinrent à l'endroit voulu et, là, firent sauter le charbonnier, réalisant leur objectif avec une précision remarquable. Au retour, ralliant l'escadre, ils durent subir le même feu qu'au premier passage et, cette fois, l'ennemi put se flatter d'avoir obtenu une vengeance, d'ailleurs complètement stérile.

Faut-il rappeler, preuve choisie entre cent autres du caractère scientifique et moderne de cette campagne, que l'ennemi avait su camoufler avec adresse son énorme vaisseau ? Pour échapper aux recherches des hydravions qui tentèrent, d'abord, de fixer son

repaire, il s'était couvert d'une carapace de verdure et les feuilles des palmiers aidèrent au mimétisme inattendu du *Kœnigsberg*. Encore ne put-on empêcher qu'un aviateur ne parvînt à le repérer. Alors, lançant des bombes à fumée, celui-ci fixait à l'escadre le but que ses canonniers atteignirent bientôt. Il y avait là, entre autres, le *Severn* et le *Mersey,* monitors de haute mer, devenus illustres dans la bataille des Flandres par l'appui qu'ils donnèrent à l'extrême aile gauche belge. Coïncidence curieuse, en aidant à la destruction du *Kœnigsberg,* ils rendirent, une fois encore, service à la même cause et plus particulièrement aux mêmes alliés. Sous leurs obus, et avec le concours de trois croiseurs légers, le navire ennemi fut coulé. Grâce à leur faible tirant d'eau, ils purent approcher le *Kœnigsberg* (1) et le détruire irrémédiablement. Leur succès eût été complet, si l'ennemi n'avait pu extraire du vaisseau toute l'artillerie lourde qui, au cours de la campagne, vint accentuer encore son caractère déjà si net de guerre scientifique et puissamment organisée. Il convient d'y insister, car la conquête de l'Afrique Orientale conservera longtemps son originalité exclusive d'expédition savante et technique dans une partie du monde où,

(1) 3.500 tonnes, filant 24 nœuds et armé de douze canons de 105.

Musinga, roi du Ruanda et son premier ministre.

Le bétail du Ruanda.

jusqu'alors, on n'avait vu que des entreprises militaires, fortes surtout de la faiblesse des indigènes.

Pendant la campagne, nous l'avons dit, il arriva que le blocus des côtes fut forcé, au grand dommage de notre cause et voici, textuellement, dans quels termes l'Agence Wolff en parlait, au mois de mars 1916 :

« En présence des détails sur les combats heureux livrés par nos troupes de l'Afrique Orientale allemande, publiés par l'Office Impérial des Colonies, on se demande où les héros allemands d'Afrique se procurent toujours et encore des munitions et du matériel de guerre. Le protectorat n'a pas de fabriques de munitions et est, prétend-on, isolé du reste du monde, de sorte que le manque de matériel de guerre (1) devrait rendre vain tout héroïsme. Mais, des navires allemands ont traversé — plus d'une fois — la ligne du blocus anglais, apportant les matières nécessaires à nos troupes coloniales. Déjà, en février 1915, un vapeur parti d'un port allemand, sous le commandement du premier lieutenant Christiansen, avec des fusils, des mitrailleuses et des machines pour le croiseur *Kœnigsberg,* des provisions, des vêtements et des

(1) On remarquera l'inexactitude partielle de cette appréciation, puisque, avant les hostilités, la colonie se trouvait déjà pourvue de sérieux moyens militaires. (N. D. l'A.)

articles sanitaires, a traversé, au mois d'avril, la chaîne formée par les navires anglais de garde. C'est, seulement, lorsqu'il arriva dans la baie de Mansa que le vapeur fut poursuivi et bombardé par le croiseur britannique *Hyacinth ;* un incendie partiel se déclarait à bord, et il échoua dans un bas-fond. La précieuse cargaison put, néanmoins, être sauvée à temps.

« Le second bâtiment qui partit est le vaisseau auxiliaire *Marie,* commandé par le lieutenant Sœren ; il était chargé de munitions, de matériel de guerre, de milliers de fusils, de plusieurs millions de cartouches, de munitions d'artillerie, de nombreux canons, pièces de campagne, obusiers de campagne et d'affûts destinés aux canons du croiseur *Kœnigsberg,* afin qu'ils pussent être mieux utilisés à terre, ainsi que d'uniformes et d'objets d'équipement pour les Européens et les indigènes. Il portait, en outre, un nombreux matériel pour permettre la fabrication d'autres munitions et réussit, également, à traverser les eaux bloquées par les Anglais dans la mer du Nord, dans l'océan Atlantique et sur les côtes d'Afrique, quoiqu'il ait passé là à une distance de seulement 15 milles marins d'un croiseur britannique. Vers le milieu de mars, il jeta l'ancre dans la baie de Sudi, où la cargaison fut entièrement déchargée jusqu'à la fin

de mars. Le vapeur, qui était de nouveau prêt à repartir à la fin d'avril, fut découvert par des navires de guerre britanniques et, par deux fois, violemment bombardé. La seconde fois, il reçut plus de 100 obus de 15$^{cm}$. Mais, l'équipage rendit vains les efforts des Anglais pour rendre le vaisseau inutilisable. Après un travail infatigable et pénible, le navire fut de nouveau mis en état de prendre la mer. Il repartit dans la nuit du 25 avril, parvint à traverser la zone de blocus et à pénétrer dans l'Océan Indien, en passant près des croiseurs ennemis qui inspectaient un navire de côte hollandais, dans le Sund et arriva, le 14 mai 1916, à Tandjong-Priouk (Batavia). Les *deux* (1) tentatives de rompre le blocus avaient donc pleinement réussi, malgré tous les dangers. Les troupes de l'Afrique Orientale allemande avaient de nouveau le nécessaire pour continuer la lutte. »

Une telle supériorité de matériel et d'effectifs entraînés donne à l'ennemi l'inestimable avantage de l'initiative des opérations, et, partout, les Alliés subiront, d'abord, dans une mesure inégale, mais constante, la morsure de l'invasion. Supporter sans

(1) Mot que nous soulignons, puisqu'il indique, sous réserve d'exagération de l'Agence Wolff, *deux* succès remportés contre le blocus, au lieu d'*un* seul, généralement admis. Ce détail n'est pas sans importance.

rompre, pendant plusieurs mois, les coups de l'adversaire, étant à peine capables de répondre ; derrière un faible rideau de troupes, préparer la riposte, puis la victoire, telle fut, en un mot, la tâche des Anglais et des Belges en Afrique Orientale. En 1914, à peine s'y trouvait-il, en tout, 8.000 soldats alliés, capables de s'opposer à un ennemi cinq fois plus fort et disposant de lignes intérieures, — ce qui doublait sa supériorité numérique et stratégique.

---

## VI

## LES SECTEURS DE L'OFFENSIVE ANGLO-BELGE ET LE PLAN DE CAMPAGNE ALLEMAND

L'Est-Africain allemand étend ses frontières sur des milliers de kilomètres et, du point de vue des opérations militaires, il faut y distinguer cinq secteurs nettement départagés. A l'Est, l'Océan Indien, sur une longueur de 750 kilomètres, baigne des côtes découpées où s'étagent les ports de : Tanga, profond et accessible à tous les navires de guerre; Pangani, moins favorable, malgré sa baie large et profonde; Saadani, vis-à-vis de Zanzibar; Bagamoyo, terme des caravanes; Dar-es-Salam, très grand et d'un bel avenir; Kilva, Mikuidani et Lindi, qui sont en voie de décadence, mais où les troupes britanniques iront s'établir. Des îles leur font face, Mafia à l'Allemagne, Zanzibar et Pemba [1] à l'Angleterre. Le littoral verra se produire de nombreux débarquements, et sa longueur considérable (plus de 500 kilomètres) en rendit la surveillance difficile au cours du blocus. Entre l'océan et

(1) L'île de Pemba a 964 kilomètres carrés.

le lac Victoria, sur une longueur de 125 lieues, la frontière ennemie avec l'Est-Africain anglais est alternativement désertique et montagneuse : à des étendues incultes et sans eau succèdent des pics monstrueux comme le Kilimanjaro. Le colossal Victoria-Nyanza (1) sépare les belligérants, mais sur ses eaux profondes les flottilles adverses se combattront. Puis, bornant l'Uganda dans une zone à nouveau accidentée, la frontière rectiligne se dirige vers le Congo belge. Là, elle atteint par des montagnes de 4.000 mètres le lac Kivu, au lit très encaissé ; elle longe, ensuite, le cours sinueux de la Ruzizi, dépression que surplombe une double chaîne alpestre et touche enfin le Tanganyika (2), où canonnières anglaises, belges et allemandes luttèrent âprement pour la maîtrise des eaux. A l'extrémité méridionale de ce bassin étroit, mais immense, la frontière sépare les possessions ennemies de l'Union Sud-Africaine, qu'y représentent la Rhodésie et le Nyassaland. Le lac Nyassa (3), très analogue au Tanganyika, délimite les terres allemandes jusqu'aux confins du territoire portugais en Mozambique, et de là, sur une distance de

(1) Ce lac couvre 68.480 kilomètres carrés et est presque aussi grand que la Bavière.
(2) Le Tanganyika mesure 35.130 kilomètres carrés.
(3) Le Nyassa a une superficie de 26.450 kilomètres carrés.

500 kilomètres, la frontière suit le fleuve Rowuma jusqu'à l'océan.

Des cinq secteurs ainsi définis, l'un, la région portugaise, ne verra d'opérations que longtemps après le début de la campagne ; le second, son voisin sud-africain, ne sera le théâtre que d'entreprises secondaires ; quant à l'océan, nos alliés anglais y régneront presque constamment en maîtres. Ainsi, toute la principale activité militaire se concentrera au Nord et à l'Ouest, — sur la frontière anglo-belge.

*
* *

Dès lors, le plan de l'adversaire, en plus de ses attaques (1) contre le chemin de fer de l'Uganda et la province anglaise de ce nom, en 1914, 1915 et 1916, en plus aussi d'une offensive immédiate, en 1914, contre la Rhodésie, où étaient escomptés les effets dissolvants de la révolte boer, apparut dans une série d'opérations visant le Congo belge. Pendant dix-huit mois, d'août 1914 à février 1916, des colonnes ennemies tentent de menacer, au Nord du lac Kivu, le district du Kivu qu'habite une population de race similaire à celle du Ruanda ; puis

(1) *Livre Gris*, n° 75.

la Ruzizi, trait d'union entre les lacs Kivu et Tanganyika; puis encore Kasongo, chef-lieu du Maniema, où se groupent les derniers éléments d'influence arabe qui subsistent au Congo, et, les Allemands eussent-ils réussi dans cette tentative, les communications entre le Congo proprement dit et le Katanga auraient été coupées, objectif politique et militaire enviable; enfin, ils visèrent les régions belges que baignent les eaux du Tanganyika.

Tenir Stanleyville, but recherché par les Allemands au mois d'octobre 1914, c'était se rendre maître, à la fois, d'une région célèbre par la richesse de son agriculture et des mines d'or de Kilo, voisines du lac Édouard. Par la route qui relie Rutshuru à Binéi et Irumu, en se glissant au Nord du lac Kivu, un bataillon tente, en vain, d'y atteindre.

Ce premier échec n'empêcha pas, quelques semaines après, une troupe ennemie de vouloir débarquer sur la rive Ouest du Kivu, avec le même objectif : Stanleyville, mais en suivant, cette fois, la route de l'intérieur, qui passe à Massisi et Walikale.

Repoussés malgré leur supériorité militaire, les Allemands, aux mois de janvier et de septembre 1915, veulent encore tenter une nouvelle invasion du Congo. A Luvungi, la Ruzizi refléta dans ses

eaux le tumulte de deux sanglants combats, mais l'ennemi ne put la franchir.

Enfin, maître du Tanganyika, il voulut marcher vers Kindu et Kabale, et menacer ainsi le fleuve Congo, artère essentielle de la colonie belge.

Autant d'assauts, autant de revers qui, laissant aux semaines, aux mois, le temps d'épouser notre cause, nous conduisirent au seuil de l'année 1916, et celle-ci vit, enfin, l'initiative des opérations passer des mains allemandes dans celles des Alliés.

Au mois de janvier 1916, définitivement matés, si pas encore battus, sur le Tanganyika, lorsque les Allemands, ici comme en Europe, avantagés par leurs lignes intérieures, voudront se porter au Nord contre l'Uganda, avec la volonté de détruire la riche région qui entoure Kabale et Kigezi, les Belges, en cette dernière période d'une longue défensive, maintiendront inviolées, derrière leurs baïonnettes, les terres précieuses dont la Grande-Bretagne leur avait confié la garde.

---

## VII

## LES BASES DE L'ARMÉE BELGE

L'armée belge allait dépendre de deux bases essentielles : l'une, la plus importante, située sur l'Atlantique, l'autre, voisine de l'Océan Indien.

Boma, capitale du Congo, se trouve à 2.000 kilomètres des opérations militaires. Comme on le sait, la grande artère de la colonie est le fleuve dont elle porte le nom et ses affluents. Né vers le Sud du plateau des Grands Lacs, il se développe sur une longueur de 4.200 kilomètres, et son débit est cent fois supérieur à celui de la Seine. Mais, il coule sur des terrasses superposées et, passant de l'une à l'autre, cesse d'être navigable. Aucun navire ne pourrait affronter ses rapides. Toutefois, entre les chutes de Stanleyville et celles qui avoisinent son embouchure, le majestueux cours d'eau se déroule sur 1.500 kilomètres, en conservant une largeur considérable qui atteint par endroits celle du Pas de Calais. Cette voie servit à l'alimentation des troupes en matériel et munitions. Mais, là où le parcours fluvial est interrompu par de puissantes barrières naturelles, le rail doit intervenir, ce qui entraîne de nombreux transbordements.

Les steamers entrent dans le Congo, après avoir souvent dû s'alléger à Boma, puis touchent Matadi où ils sont déchargés. De là, 400 kilomètres de ligne ferrée jusqu'à Léopoldville, sur le Stanley Pool, en face de Brazzaville, capitale du Congo français. De Matadi, accrochée aux flancs escarpés d'une montagne, où les navires accostent deux longs piers, la locomotive gravit le plateau supérieur, le long des pentes du Palaballa. La voie s'y loge entre le fleuve et la frontière portugaise (1).

Parvenus à hauteur des rapides, les convois destinés aux troupes doivent emprunter à nouveau le rail. Celui-ci est exploité par la Compagnie des Grands Lacs que préside avec une science consommée des affaires un des artisans du grand règne léopoldien, M. le baron Empain.

Trois lignes suppléent aux sections non navigables du Congo ou de ses affluents. L'une, contournant les Stanley Falls et longue de 125 kilomètres, réunit Stanleyville à Ponthierville, sur le moyen Congo; l'autre, qui mesure 356 kilomètres, va de Kindu à Congolo, évitant ainsi les chutes de Hinde; la troisième s'étend entre Kabale et Albert-

(1) Ce chemin de fer donne une recette mensuelle d'au moins un million, et son prix de revient fut de 200.000 francs par kilomètre.

ville (Toa) au débouché de la Lukuga (1). Au début de la guerre, ce dernier tronçon n'était pas achevé ; il lui manquait une centaine de kilomètres. En quelques mois, sous la direction avisée et tenace de M. Adam, ingénieur en chef de la Compagnie du chemin de fer, la jonction fut complétée entre le lac et Kabale.

Tels sont les éléments indispensables aux communications de l'armée belge avec son ravitaillement. Mais il ne dépendait pas seulement du fleuve et des voies ferrées que les troupes et leur matériel fussent amenés à pied d'œuvre. En fait, à l'extrémité Est de cette interminable voie mi-ferrée, mi-fluviale, on devait encore s'adresser à l'ancien porteur des caravanes. En face d'une guerre conduite avec tous les moyens les plus modernes, qui songera sans frémir au redoutable labeur dont fut semée la dernière étape de ce voyage, long de 2.000 kilomètres. Ainsi, du 1er janvier au 31 mai 1916, 66.000 charges ont été acheminées vers le front, à dos d'homme, durant quarante jours de marche. Avant qu'un seul coup de canon eût été

(1) La *Compagnie des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs africains* forme autant de chaînons, pour l'instant séparés, qui, plus tard, seront peut-être réunis, afin de constituer le Transafricain. Au capital initial de 25 millions, cette entreprise a été portée à 75 millions, en 1911.

tiré, de quelles souffrances ne fut pas payé le transport au cœur de l'Afrique d'un seul gros obus !

La Brigade Sud (1), sous les ordres du colonel Olsen (2), dépendra surtout des dépôts qui s'accumulent à Stanleyville, riveraine du Congo, d'où les approvisionnements sont amenés dans Albertville, base générale la plus avancée au Sud.

Cette brigade se dédoublait en deux colonnes, dont l'une, au Nord par rapport à sa voisine, est confiée au major Muller et comprend le 1er régiment. Elle s'appuie sur la pointe méridionale du lac Kivu. L'autre (2e régiment), commandée par le lieutenant-colonel Thomas, établit ses dépôts sur la Ruzizi, rivière qui du Kivu va au Tanganyika. Lorsque l'offensive victorieuse conduira les troupes davantage vers l'Est, chacune de ces deux bases secondaires sera poussée dans la même direction. Du Kivu, l'une ira dans Usumbura, à la pointe septentrionale du Tanganyika; l'autre, de la Ruzizi à Kitega. Enfin, avec la prise de Kigoma, terminus

(1) L'armée belge comprend deux brigades : l'une, *Nord*, avec le colonel Molitor; l'autre, *Sud*, avec le colonel Olsen, et, enfin, le détachement des lacs, davantage encore au Sud, sous les ordres du lieutenant-colonel Moelaert.

(2) Le colonel Olsen est Danois et, depuis plusieurs années, au service de la Belgique, tout en conservant sa nationalité d'origine. Sa carrière coloniale pourrait être citée comme une carrière hors pair. Chef des troupes du Katanga, au début de la guerre, il opéra, d'abord, sur les confins de Rhodésie.

intérieur du grand chemin de fer central allemand, tout le ravitaillement de la Brigade Sud subira un deuxième déplacement et sera concentré sur ce point unique. Dès lors, d'Albertville, à travers le lac, tous les apports iront par bateaux sur la rive orientale.

La Brigade Nord (1), conduite par le colonel Molitor (2), s'appuiera, à la fois, sur Stanleyville et Kisumu, point extrême du chemin de fer de l'Uganda. Les envois qui la concernent, s'ils sont originaires de Boma, partent de Stanleyville vers Kibati, à l'extrémité septentrionale du Kivu, où le 4e régiment (major Rouling) a ses dépôts. Plus tard, il transportera ses magasins dans Kigali, au cœur du Ruanda. Quant au 3e régiment (major Bataille), dont les réserves sont d'abord à Kisumu, il se ravitaillera, ensuite, à Kamwezi, puis à Biaramulo.

Au mois de juillet 1916, ces dépôts secondaires de la Brigade Nord seront abandonnés et remis à des troupes d'occupation. Une nouvelle base générale sera installée dans Kisumu qui alimentera le groupe Molitor tout entier par Namirembe, à travers le Victoria-Nyanza. De Namirembe, les maga-

(1) Composée de deux régiments, les 3e et 4e.

(2) Lieutenant-colonel dans l'armée métropolitaine, sorti du régiment des carabiniers.

sins passeront à Muanza, dès que cette place aura été conquise par les Anglais, au mois d'août 1916. Une route automobile rend les relations faciles entre Muanza et Tabora. Au cours de la campagne, les retards, occasionnés par ces dernières installations qui se déplacent au fur et à mesure des progrès de l'offensive, obligeront la Brigade Nord à s'attarder, d'abord, autour du lac Victoria, puis devant les positions de Saint-Michael. Indirectement, la tâche du colonel Olsen (1) n'en deviendra que plus lourde.

Telle est la ligne de communication tendue entre Boma et Stanleyville, puis ramifiée en quatre directions divergentes qui, du Nord au Sud, sont donc Kamwezi et Kibati, la pointe méridionale du Kivu et la Ruzizi.

*
* *

L'exposé de cet aspect capital de tous les événements serait incomplet sans quelques dernières précisions sur le chemin de fer qui relie l'Océan Indien au lac Victoria. Non seulement la base de Kisumu (2), dont nous venons de parler, en dépendait d'une manière immédiate, mais encore par

(1) Brigade Sud.
(2) Est appelé aussi Port-Florence et se trouve dans l'Est-Africain anglais.

cette route, beaucoup plus courte que celle de Boma, arrivèrent d'Europe de nombreux officiers et sous-officiers qui venaient renforcer l'armée d'Afrique. A regret, on ne put l'employer qu'exceptionnellement pour les transports de matériel, dans la crainte d'engorger cette voie dont dépendaient, outre la colonie britannique de l'Uganda, les opérations si importantes conduites par le lieutenant-général Smuts.

En face des circonstances actuelles, il n'est pas sans intérêt de rappeler l'origine du railway de l'Uganda. Lord Salisbury, devant la résistance des Madhistes et l'imminente arrivée de Marchand à Fachoda, incertain du succès de Lord Kitchener, voulait de l'Uganda-railway faire un moyen de combattre la France sous les tropiques. L'exemple d'Emin Pacha vivait dans le souvenir de certains hommes d'État et l'on eût, ainsi, suivi ses traces, mais dans un sens inverse.

Concédée à l'*Ibea,* sous la présidence de Sir William Mackinnon, cette ligne revint au Gouvernement anglais grâce à la politique de Lord Salisbury. Simple tramway, au début, on en fit un grand chemin de fer impérial. Le major Macdonald, glorieux vainqueur du Thibet, et le capitaine Pringle en établirent le tracé qu'exécuta avec une maîtrise et une rapidité remarquables Sir George

Witehouse. Par les bras des Hindous, qui suppléèrent au mauvais vouloir des indigènes Masaï, les tranchées s'ouvrirent, les rivières furent franchies, les rampes diminuées. Entamés, à la fois, par l'Est et l'Ouest, les deux tronçons initiaux se rejoignirent à travers la vallée de la Fracture.

Amorcée au cœur même de l'ancienne ville portugaise, la voie ferrée, avant de toucher le continent, franchit le bras de mer qui la sépare de l'île, large pédoncule dont Mombassa est la fleur. Un pont très grand sur pilotis, puis la voie gravit une montée légère, mais constante, et, sans à-coup, la locomotive atteint Naïrobi, après avoir dépassé l'altitude maxima, 2.550 mètres, à la station de Mau. Naïrobi contient les ateliers de la ligne, aussi ce point sera-t-il visé par l'ennemi. Dès Voi, apparaît dans le lointain, vers l'Ouest, le majestueux profil du Kilimanjaro, et, déjà, c'est l'éden du chasseur. En vue des convois qui passent dans un crissement de ferrailles et malgré la locomotive dont le souffle bruyant trouble cette solitude impressionnante, les fauves se montrent souvent au grand jour. Le train s'engage dans la Rift Valley et le paysage se révèle, alors, dans toute sa beauté. Au loin, d'anciens cratères qui paraissent encore porter sur le bord de leurs ouvertures béantes les reflets métalliques des laves enflammées et, lorsque le soleil, baissant à

l'horizon, les dore de sa dernière clarté, ces terres volcaniques, pourtant si lugubres et ternes sous la pluie, se parent d'une féerie dont l'éphémère éclat trompe un œil peu averti. Lorsqu'on contourne le Naïwasha, sa nappe éclatante semble une coulée d'argent où surnagent de grosses topazes, îles verdoyantes et magiques et l'air s'emplit, tout à coup, de nuages vivants, gemme fantastique des couleurs que revêtent d'immenses vols d'oiseaux. Une admirable activité colonisatrice y capturait les zèbres qui de leurs courtes, mais rapides foulées parcouraient, ivres de liberté, ces étendues enchanteresses et voici, à travers des arbres baignés de lumière, les premières fermes d'élevage. Port-Florence, terme de ce parcours merveilleux, long de 942 kilomètres, reçoit le voyageur et, là-bas comme dans nos pays de tourisme, un steamer blanc sous son double panache noir attend de tracer son sillage dans le lac. Par lui tous les points de cette véritable mer intérieure deviennent accessibles, et l'homme y marque puissante, irrésistible, son empreinte dominatrice. Telle est la voie ferrée de l'Uganda, indispensable aux opérations militaires anglaises, à la liaison avec le Congo belge, indispensable aussi à la maîtrise du Victoria-Nyanza et, dès lors, d'un prix inestimable pour une partie du ravitaillement des troupes formées par le général Tombeur.

Jadis, le capitaine von Wissmann, pacificateur de ce pays, lancé à la poursuite des chasseurs d'esclaves, amena sur le Victoria-Nyanza le premier vapeur, qui y fut transporté pièce par pièce.

Par cette voie, l'armée belge se trouvait à 1.400 kilomètres de la base anglaise, Mombassa (1).

Il plaît aux Alliés de la Grande-Bretagne de se souvenir que ses pionniers lui firent honneur, lorsqu'ils parvinrent à construire cette grande ligne à raison de 400 kilomètres par an. Si elle ne servit point contre les Madhistes, qui cédèrent devant Kitchener, à Omdurman, si, surtout, elle ne dut pas être utilisée contre la France, son concours dans la guerre actuelle demeurera inscrit dans les fastes coloniaux. Impatients d'aider leurs frères engagés dans la conquête de l'Est allemand, les Belges lui durent le gain de plusieurs jours, lorsqu'ils vinrent d'Europe renforcer les cadres du général Tombeur. Parvenus à Port-Florence (Kisumu), ils furent transportés par steamers sur l'autre rive du Victoria, à Entebbé, chef-lieu de l'Uganda, ou bien conduits dans l'une des autres stations qui animent les bords sud du lac, principalement vers

(1) Bien que construit dans des conditions onéreuses, ce chemin de fer rapporte un bénéfice annuel et kilométrique de 2.600 francs, y compris les frais afférents au service du lac, assuré par trois grands steamers.

Namirembe et, plus tard, à Muanza, cette place réputée inexpugnable qui fut, pourtant, enlevée par les fantassins de Sir C. Crewe.

A Jinja, en bordure du lac, le chemin de fer de l'Uganda, cette fois, et pourtant dit du — « Busoga », parcourt encore 98 kilomètres jusqu'à Namasagali. De là, des routes, accessibles aux automobiles, mènent à l'Albert-Nyanza.

---

## VIII

## LA CAMPAGNE DÉFENSIVE BELGE

Quelques colons, installés au Nord du lac Kivu, ignorent encore que l'état de guerre existe, depuis au moins dix jours, quand ils sont attaqués, le 14 août, par le poste allemand de Kissegnies. Puis, c'est une série de coups de main : sur le Tanganyika, des pirogues détruites; entre Uvira et Kusongo, les lignes télégraphiques coupées; sur le Tanganyika encore, le 22 août, une attaque soudaine contre Lukuga (1). Le 25, un officier allemand, le major Lang, envoie M. von Gehbardt en parlementaire à Goma, poste belge riverain du Kivu. Il y rencontre le sous-lieutenant Terlinden à la tête d'une compagnie de fantassins. Mais, déjà, des frontières congolaises on aperçoit d'autres mouvements de troupes, et, alors, le commandant Pauwels, avec 400 hommes, gagne Bobandana, sur la rive Ouest du Kivu. Les lieutenants Massart,

---

(1) *Livre Gris* n° 76 : Le vice-gouverneur du Katanga à M. Renkin, ministre des Colonies. Élisabethville, 26 août 1914 :

Les Allemands continuant leurs escarmouches au Tanganyika ont attaqué, le 22 août, le port de Lukuga. Ils ont eu deux noirs tués et deux blessés. De nouvelles attaques sont attendues, (Signé) Tombeur.

Van de Guinste, Berns et Arrhenius demeurent en observation sur plusieurs points qui ont de larges vues.

Disséminées, des bandes de séditieux tentent d'envahir le Congo et menacent nos populations indigènes. Les Bahutu inquiets réclament protection. Le peu de troupes disponibles rend la situation précaire. Des patrouilles sillonnent la zone frontière. Sur le Kivu, nous restons désarmés devant une chaloupe automobile allemande dont l'unique mitrailleuse coule toutes les pirogues. Très encaissé, le lac est contourné par une route à flanc de coteau. Comme toutes ses pareilles en montagne, elle est accidentée, rendant malaisées les relations, par ailleurs si faciles en utilisant le lac. L'ennemi arrête nos courriers et, le 18 septembre, à 9 heures du matin, après en avoir tué ou blessé les passagers, capture une grande yole qui transportait la poste. Conséquence plus grave et acquise à bon compte, les communications entre Goma et Bobandana se trouvent interrompues. Du 19 au 22 septembre, les engagements se multiplient, tandis que les postes avancés se retirent devant un adversaire dix fois plus fort. Les Watuzi, fanatisés par les Allemands qui réveillent leurs instincts sanguinaires, pillent, égorgent, incendient.

Au centre du Kivu, l'île Kiwidji appartient à la Belgique [1] et le sous-lieutenant Mamet s'y tient avec 50 fusils. Aidés par quelques traîtres noirs, le 25 septembre, nos adversaires y débarquent en secret, surprennent et font prisonnière la garnison dont les hommes sont emmenés à Kissegnies et, de là, sur les côtes de l'Océan Indien. Dès lors, les Watuzi [2] qu'excite la vue des captifs montrent une nouvelle audace. Les Belges, du Tanganyika au lac Albert-Édouard, n'ont que 850 fantassins pour les contenir. Aussi, le 30 septembre, sur l'ordre de M. Henry, Commissaire Général, se replient-ils de Sake vers Kibati, après quarante-huit heures de marche. Alors, rassemblés en force, grâce aux nouveaux effectifs qu'avait amenés le Commissaire Général, les Belges forment une série de petites colonnes volantes qui, sous les ordres des lieutenants Berns, Van de Guinste, Terlinden, Arrhenius et Jacques de L'Épine, fouillent le pays.

Bientôt, la fusillade crépite, les Watuzi doivent céder de toutes parts et nos troupes réapparaissent

(1) Convention germano-belge du 11 août 1910.

(2) Lorsque les Allemands employaient ainsi contre les troupes du Congo belge des indigènes conduits par leurs chefs, n'ayant aucune notion des lois et coutumes de la guerre et non encadrés de blancs, ils violaient, une fois de plus, le droit international (Télégramme de M. Davignon, ministre des Affaires étrangères, au baron Greiner, ministre du Roi à Madrid. *Livre Gris*, n° 90). — Réponse du baron Greiner à M. Davignon (*Livre Gris*, n° 91).

dans Goma, se montrant même aux abords du poste allemand de Kissegnies.

Le 4 octobre fut une journée remplie d'anxiété. Elle devait décider du sort immédiat de nos territoires frontières. Vainqueur, l'ennemi menacerait la Province Orientale du Congo et Stanleyville serait mise en cause. Aussi, conscient du danger, le lieutenant-colonel Henry engage-t-il ses 350 hommes contre un adversaire pourtant supérieur en nombre. Encore, n'a-t-il que peu de munitions et une seule pièce de 47, en face des mitrailleuses allemandes qui flanquent plusieurs canons de montagne. Malgré tout, la victoire se prononce en notre faveur, mais elle est payée de la vie de deux officiers, MM. Terlinden et de L'Épine, un troisième, M. Arrhenius, étant grièvement blessé et 30 °/₀ des hommes mis hors de combat. A partir de ce moment, nos frontières voisines du Kivu furent en sécurité.

*
* *

Avant de devenir nos amis, les indigènes, maîtres du Ruanda, razzient, et les villages sont en feu dans le Kama. Ce sont des montagnes sombres qui par leur contraste avec l'éclat et la profondeur du ciel paraissent plus sombres encore. En se tordant ou

Le « Mutuzi », propriétaire de bétail, dans le Ruanda.

Un état-major, dans les environs de Kabale. (Brigade du Nord.)

(AVRIL 1916)

couchées par le vent, cent colonnes de fumée montent de la terre. Les troupes belges ripostent et pénètrent en territoire ennemi. Elles s'établissent sur les versants du Lubafu et du Mirasano qui culminent à plus de 1.000 mètres. Le 4 octobre, de midi à la nuit, on s'est battu, et le combat durerait encore si par sa violence même un orage, comme seuls en connaissent les tropiques, n'avait mis un terme à la violence des hommes. Fuyant devant nos compagnies, les Watuzi promènent leurs torches dans les cases semées sur le territoire. On eût dit un lever de rideau, un avant-propos du repli allemand après la Somme. Au lieu de cités prospères, des hameaux sont en flammes. Mais la manière est la même, et son cadre n'est autre que la « Région des volcans africains ».

Le Kivu est à 1.450 mètres, séparé de l'Uganda par la ligne du partage des eaux qui passe à 2.000 mètres. Par delà, vers le septentrion, des pistes descendent au poste de Rutshuru, à 1.280 mètres. Une mission belge avoisine le culmen du pays. Ce n'est pas un paysage africain et sa douceur, la verdure qui l'entoure, l'air qui le baigne, n'ont rien d'exotique. Pas de brousse mystérieuse. Quelques bois de bambous bornant les pâturages y semblent déplacés. La montagne proche, empanachée de légères aigrettes blanches, répand sa fraîcheur. A

mi-côte, de longues et vaporeuses écharpes. La neige en haut, les cascades en bas. Le chemin serpente entre les herbages, escorté de pics chauves dont d'anciennes laves fertilisent les flancs.

Les semaines suivantes voient une série d'escarmouches sur la longue frontière germano-belge. Autour de Baraka, sur le Tanganyika, à Luvungi, près de la Ruzizi, devant Uvira et Mulera, surtout sur la rive occidentale du Kivu, les Allemands attaquent et si nous devons nous en tenir à la défensive, tout au moins le territoire congolais demeure-t-il inviolé.

L'année 1915 (1) débute par une violente attaque contre Tshahafi, sur la route qui de Rutshuru gagne l'Uganda. Aux environs de Kibati, la garnison de Binéi est assaillie et, là, se déroule un fait d'armes qui révèle l'âme de nos soldats indigènes.

La ligne de communication belge de Rutshuru à Kibati est couverte par une défense naturelle : la plaine de lave impraticable qui forme la contrée. Un seul chemin, construit en temps de paix au prix de mille travaux, débouche du territoire alle-

(1) C'est à partir du mois de janvier 1915 que commence la préparation d'une armée nouvelle qui, dès le premier trimestre 1916, permettra de renverser la situation, l'offensive succédant à la défensive. Les détails relatifs à cette création trouveront leur place dans le chapitre concernant l'armée belge.

mand par la passe du mont Hehu, à Binéi, puis rallie la route de Kibati. Sur le col de montagne, une redoute qui commande le passage était occupée par le sergent noir, Bunza, avec 50 hommes. A l'improviste, le poste est attaqué par 300 Allemands, munis d'un canon et de deux mitrailleuses. Confiants dans leur supériorité numérique, ils somment les Belges de se rendre.

— Vous êtes sur notre territoire, dit l'ennemi.

Et le sous-officier indigène de leur répondre :

— Si je suis sur ton territoire, viens le prendre!

Et, sans plus attendre, fixant l'adversaire par la contre-attaque d'une poignée de ses hommes, des autres il forme deux sections qui sortent du fort par l'arrière et se glissent dans la brousse. Soudain, les assaillants, tout à leurs assauts du front, se voient tournés et même pris à revers. Craignant d'être coupés de leur ligne de retraite par une force dont ils ignorent la réelle importance, ils lâchent pied et s'enfuient, abandonnant nombre de tués et de blessés. Sur le terrain, les nôtres trouvent intacte une mitrailleuse et ses munitions (1).

(1) L'Inspecteur d'État Tombeur, commandant les troupes à la frontière orientale du Congo belge, a fait parvenir au Gouvernement belge un exemplaire de cartouches à balles expansives du modèle en usage pour le tir de chasse, trouvées sur les positions allemandes. — Deux sous-officiers tombés, dans la nuit du 25 au 26 février, ont

Le 28 mai, le poste allemand de Kissegnies, à la suite d'un engagement qui dura toute la journée, est détruit. Le 15 juin, le lieutenant-colonel Henry (1) décide d'occuper les monts Lubafu qui lui donneront la maîtrise de toutes les positions couvrant les montagnes, à l'Est du lac. Le lieutenant Chaudoir tente, alors, avec succès, d'escalader par surprise les versants du Lubafu et, renforcé à temps, il peut s'y maintenir.

Mais, au Sud de la Sebea dont les eaux se déversent dans le Kivu, se dressent une série de crêtes. A leur pied, les avant-postes adverses sont constamment aux prises. Sur les hauteurs, l'ennemi s'est établi en force. Les Belges, après maintes escarmouches, se glissent jusqu'à Niondo, et les mois suivants se passent en affaires d'avant-garde, car la consigne était de tenir sur place.

Le 26 septembre, l'ennemi envoie plusieurs compagnies à Luvungi, sur la rive gauche de la Ruzizi. Deux colonnes, avec une forte artillerie, traversent la rivière à l'aide de nombreuses pirogues, pendant la nuit du 26 au 27. Il s'agissait pour elles, en s'emparant de Luvungi, d'établir une position

été atteints de balles dum-dum. Les ravages étaient tels que, à première vue, les cadavres avaient paru porter des blessures provenant d'obus de 37$^{mm}$ (Annexe à la note n° 89 du *Livre Gris*, 31 mars 1915).

(1) Commissaire Général.

avancée qui inquiéterait le territoire belge. Le noyau des assaillants est constitué d'un groupe d'Européens. A 4 heures du matin, le chef du poste, le lieutenant Lallement, constate la présence de l'ennemi qui, d'abord, couvert par l'obscurité de la nuit, s'était, au lever du jour, tenu caché dans les hautes herbes encadrant la Ruzizi. Aussitôt, on appelle des renforts. Les estafettes parviennent à joindre le major Muller qui, non loin de là, dispose d'une troupe bien armée. Sur-le-champ, il se porte vers Luvungi avec ses seconds, les lieutenants Henry, Pieters, Harmel et Labrique et le sous-lieutenant Bouckaert. A 5 heures du matin, les adversaires se lancent à l'assaut, abordent la Luvungi, affluent de la Ruzizi et le combat est engagé à fond. L'ennemi tente de nous tourner, mais, contenu de toutes parts, il n'obtient pas de décision, tandis que les renforts belges approchent. A 11 heures, la bataille devient encore plus acharnée et le lieutenant Lallement est frappé mortellement. Jusqu'à 15 heures, le feu demeure intense de part et d'autre. A 16 heures, l'ennemi commence à céder, et alors nos soldats, bondissant hors de leurs tranchées, le refoulent vers la Ruzizi. La nuit devait nous empêcher de recueillir tous les fruits de cette rude journée et, le lendemain seulement, il apparut combien grands en étaient les résultats.

Le 22 octobre, encore, le capitaine Wintgens, chef militaire du Ruanda, essaie de bousculer nos avant-postes du Lubafu avec 600 fusils qu'appuient plusieurs pièces de 37 et des mitrailleuses. Tuant nos sentinelles avancées, il attaque, à 7 heures, mais le major Bataille, chef des positions occupées, le rejette en désordre.

*
* *

Kibati jalonne la route de Rutshuru—Goma, à la pointe septentrionale du lac. Le commandant Delattre, chef de camp, s'y était appliqué à perfectionner les installations et les services qui, dès juillet 1915, furent très satisfaisants : sur une hauteur, à l'Ouest, en bordure de nos établissements et voisins l'un de l'autre, le quartier de l'état-major et l'hôpital, base sanitaire principale de la Brigade Nord.

La région est sans eau et manque de ressources. Pour atteindre le lac, il faut trois heures. Chaque corvée d'eau s'impose donc une marche de six heures. Aussi, recueille-t-on la pluie comme une manne bienfaisante et la cueillette des gouttes se fait par les moyens les plus imprévus. Les environs fournissent des légumes, un peu de volaille et de la

viande de boucherie. En fait, le district est surtout pauvre d'une pauvreté relative, parce qu'il doit, tout d'un coup, suffire aux besoins immédiats de troupes nombreuses. L'intendance se trouve surchargée, ce qui fait défaut sur place devant venir de l'extérieur, et la ligne de l'Uganda, la plus proche, est déjà engorgée par le ravitaillement de l'armée anglaise, 25.000 hommes au moins. L'effet d'une pareille situation est que chacun doit se priver, fût-ce même d'un peu de lumière, lorsque la nuit est venue.

Et, voici comment on vivait dans le camp de Kibati :

« A 6h 50, le matin, retentit l'appel du clairon. A 7 heures, on sonne le rassemblement. Les pelotons sont rangés sous les ordres des lieutenants, des agents militaires, des sous-officiers européens et des gradés noirs, qui les présentent aux commandants de compagnie. Réunis dans la plaine, les travailleurs se tiennent debout, affectant une attitude militaire, les porteurs sont accroupis en regard d'une ligne de poteaux, plantés à un mètre l'un de l'autre. Là, se placent les « capitas » de chacune des équipes, venues de tous les villages environnants et qui appartiennent à des peuplades différentes. Les hommes sont drapés dans des couvertures grises qui servirent, d'abord, aux soldats et

leur ont été remises, dès leur arrivée à Kibati, pour se protéger du froid humide. Ils les reçurent avec une joie enfantine. Les « capitas » qui arborent de vieilles vareuses bleues, étoilées de jaune sur la poitrine, sont coiffés d'un fez rouge. Ces lambeaux d'uniforme les rehaussent dans leur propre estime; aussi, ne manquent-ils pas de se donner une certaine importance.

« Arrive le commandant du camp que salue un sonore : « Garde à vous ! » Puis, les pelotons partent à l'exercice et, jusqu'à 8h 30, on les verra, là-bas, dans la brousse, se déployer en tirailleurs et s'avancer par bonds successifs, en des manœuvres d'assaut. Après une demi-heure de repos, les soldats que ne réclament ni garde ni patrouille travaillent à leurs casernements, creusent des tranchées, sont occupés à dix besognes de ce genre, car il est de tradition, au Congo, que les hommes de la force publique passent, sans transition, de l'école de compagnie aux travaux de bâtisse.

« Le repos sonne à 11 heures et, trente minutes après, on distribue les vivres. A 2 heures, reprise du travail jusqu'à 4h 30, moment où chaque homme reçoit sa ration d'eau.

« Les officiers ont remis le commandement aux *basendji,* sous-chefs indigènes qui, avec des adjoints

Le général Sir Charles Crewe, de l'armée britannique, passe en revue des troupes belges, à Kamwezi.
(23 avril 1916)

Pendant la revue d'une colonne belge passée, à Kamwezi, par le général Sir Charles Crewe.
(23 avril 1916)

dévoués, répartissent le travail. Il faut, en effet, des hommes pour la corvée d'eau, d'autres pour la corvée de bois de chauffage, les fagots de *koni*. Il en faut aussi pour les cultures vivières. Certains iront couper des bambous, des perches, des herbes pour construire et couvrir maisons et hangars. On réclame des travailleurs aux magasins, on en demande à l'hôpital. Tel Européen qui rejoint son poste a besoin de porteurs pour ses bagages et sa tente. Des caisses et des charges doivent être transportées aux postes du Lubafu et de Mirasano, à Goma, ailleurs encore... Le commandant dispose ainsi de plusieurs centaines d'hommes, mais le double, le triple même suffirait à peine aux exigences quotidiennes aussi variées qu'elles sont nombreuses. Toutefois, à chacune d'elles il sera pourvu au mieux, si bien que personne n'ait à se plaindre et que, surtout, la continuation des travaux de longue haleine ne soit aucunement compromise (1). »

Il va sans dire que l'administration d'un camp indigène, celui de Kibati en est un exemple, réclame une attention constante et une patience d'autant plus méritoire que le climat d'Afrique et la passivité du nègre mettent souvent à l'épreuve les tempéraments nerveux d'Europe.

(1) Extrait d'une note de M. E. Henrion.

Le soir, à 8 heures 3/4, on sonne la retraite et, quinze minutes après, c'est l'extinction des feux. Les Européens seuls prolongeront un peu la veillée, à la lueur vacillante d'une bougie.

*
* *

Si le soldat noir est brave, même en face des engins de guerre moderne, on pourrait en être étonné. L'emploi sur les fronts d'Europe de certaines troupes de couleur n'a-t-il pas prouvé qu'il fallait les accoutumer, progressivement, au contact sinistre de la mitrailleuse et, surtout, du canon à tir rapide. Mais, sous les tropiques autant que sur nos champs de bataille, l'exemple des chefs qui paient de leur personne est précieux, au moment du danger. Officiers et sous-officiers d'Afrique s'en sont souvenus et chaque engagement fit fleurir de nouveaux traits d'héroïsme.

Ainsi en fut-il, le 26 novembre 1915, lorsqu'une compagnie, s'engageant dans les monts Tshandja-rue-Bulele, allait reconnaître les sommets de ce massif, en vue d'une occupation prochaine. Cela se passait à 4.000 mètres de Mirasano, à 6 kilomètres de Kibati. Les éclaireurs sont commandés par le capitaine Defoin qu'accompagne, comme chef de peloton, le sous-officier Dupuis. Une mitrailleuse

que servent deux sous-officiers, Loriaux et Jean Devolder (1), appuie cette poignée d'hommes. Parvenus au terme de cette course, ils installent leur camp et passent la nuit dans un calme relatif. Mais, peu avant le jour, le 27, soudain surgissent de tous côtés des assaillants dont on n'avait pas encore soupçonné la présence. Le commandant se rend bientôt compte de la supériorité de l'ennemi qui l'attaque avec plusieurs compagnies, quatre mitrailleuses et un canon. En outre, les Belges avaient été surpris, dès l'aube, dans leurs occupations de campement. Plutôt que de céder la place et de se retirer sans avoir entièrement accompli sa mission, le capitaine Defoin et ses soldats s'accrochent au terrain. Déjà, leur unique mitrailleuse est en action et, tirant de plein fouet, culbute les premiers rangs adverses. Tout à coup, un des servants de la pièce, Loriaux, est blessé et tandis qu'on l'évacue sur l'arrière, Jean Devolder, seul, continue à la manier. Toutefois, le courage ne peut suppléer à pareille infériorité numérique, d'autant plus que les renforts envoyés en soutien, dès que la fusillade avait commencé, ne peuvent rallier la petite troupe. Ils sont eux-mêmes aux prises avec d'autres adversaires,

(1) Jean Devolder avait pris part, comme auto-mitrailleur, à la campagne de Belgique, puis il fit partie de cette élite qui alla combattre, obscurément, mais glorieusement, sur les champs de bataille africains.

embusqués sur les versants de la montagne. Et l'ennemi progresse. Déjà, le voici à cent mètres, puis à cinquante, quand, tout à coup, notre seule mitrailleuse se cale et refuse tout service. Defoin tient quand même et, admirable de sang-froid, il distrait de sa troupe une poignée d'hommes qui, avec le sous-officier Dupuis, iront tenter une diversion sur la droite. A ce moment, le capitaine pense, d'abord, à sauver sa mitrailleuse et crie à Devolder : « Filez avec la pièce ! » Le fils du ministre d'État belge qui a ramassé un fusil lui répond : « Jamais ! » Fatalité, le commandant est atteint. Devolder s'élance et le reçoit dans ses bras. Alors, ces deux soldats, unis par le devoir, sont ensemble criblés de balles, tirées à bout portant...

Le sergent Dupuis fonce contre l'ennemi qui l'entoure de toutes parts. L'un après l'autre, ses soldats tombent. Il reste seul. Et voici comment se termina ce malheureux, mais héroïque combat. « Rendez-vous ! » crient à Dupuis les Allemands qui le tiennent en joue. Mais, il ne cesse de tirer et leur répond : « Imbéciles ! croyez-vous donc que chez nous on se rend ! » puis, il tombe, la tête fracassée par une balle.

De tous les blancs engagés dans ce combat d'avant-garde pas un ne survécut, et si l'on en connaît les tragiques péripéties, ce fut grâce au

témoignage peu suspect de l'ennemi. Un Allemand, fait prisonnier à quelque temps de là, en fit lui-même la relation qu'on vient de lire.

Depuis, côte à côte, ces braves reposent au milieu de tant d'autres dans le cimetière de Kibati, emportant avec eux un dernier regret de leur pays. Le 29 novembre, en effet, la nouvelle parvint que le cadavre du sous-officier Jean Devolder avait été ramené au Mirasano, l'un de nos postes établis en montagne. Transporté à Kibati, on lui fit des funérailles d'une simplicité touchante.

D'après un témoin, voici comment l'armée honora dans la personne d'un des siens l'idée qui l'animait tout entière. Dans une paillote, un lit de camp recouvert de toile de tente. Deux caisses contiennent des fleurs cueillies dans la brousse. Quelques bougies fichées dans des bouteilles. Autour, des fusils réunis en faisceaux. Il est midi, lorsque les mitrailleurs que commanda Devolder apportent leur ancien chef dont le cadavre est roulé dans une couverture. C'est ainsi qu'on l'a descendu de la montagne qui se trouve là-bas, sur la gauche, et semble toute proche. La figure est dégagée de ce grossier linceul. Chacun ne peut en détacher les yeux. C'est un garçon de taille élancée, à la moustache blonde. Il est étendu là, vêtu d'un pyjama de flanelle rayée. A l'alerte, vers 5 heures, samedi

matin, il sautait du lit pour se précipiter vers sa mitrailleuse, sans prendre le temps de se vêtir. Le visage est d'une beauté sereine.

A quoi pensais-tu, Devolder, au moment de rendre ton dernier soupir, pour que tes traits aient conservé cet air de noblesse et de bonheur? Qu'il n'est pas de sort meilleur que de mourir pour sa patrie, en faisant son devoir! ce qu'on nous enseignait, jadis, quand ensemble nous écoutions les mêmes leçons.

La toilette du mort est finie. Le cercueil se referme sur lui. Il est 1h 15. Devant la paillote mortuaire, MM. le colonel Tombeur et le lieutenant-colonel Molitor entourés de leurs officiers. Les clairons sonnent. La compagnie Defoin, dont les débris avaient été ramenés ici la veille par le lieutenant Delhaye, présente les armes. Et le courageux soldat est porté en terre par des sous-officiers noirs.

Jean Devolder était mon ami. A ce titre, j'ai pu raconter son histoire, et tous ceux qui l'ont connu regrettent, comme moi, la mort de ce héros.

*
* *

Maîtres incontestés du Tanganyika, au lendemain de l'attaque contre l'*Alexandre-Delcommune,* en

août 1914, les Allemands avaient en plus l'avantage que leur donnait notre ignorance de leurs véritables moyens navals. Sans doute, connaissait-on quelques-unes des unités battant pavillon ennemi, mais l'aboutissement au lac du chemin de fer central pouvait nous réserver des surprises.

Le *Hedwig von Wissmann* et le *Graf von Goetzen* étaient à flot. Dans Kigoma, la *Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft* avait organisé une base pour sa prochaine flottille, qui s'accrut, bientôt, du *Kingani*, canonnière toute récente, et de deux autres embarcations à moteur. En outre, ces unités intervenaient encore comme remorqueurs, emmenant au besoin jusqu'à six ou sept grandes baleinières, capables de contenir chacune quarante hommes. Longtemps, ces éléments de combat agirent sur tout le théâtre des opérations. Ne permirent-ils pas, en effet, de jeter à l'improviste plusieurs milliers d'hommes sur la Ruzizi? Quant au personnel marin, il s'augmenta de toutes les disponibilités recueillies dans les ports de l'Océan Indien.

Le 26 décembre 1915, le *Kingani;* le 9 février 1916, le *Hedwig von Wissmann* furent détruits. Et c'était le résultat de l'aide donnée aux Belges par l'Angleterre, grâce à une performance remarquable dont elle peut être à juste titre fière. A travers le continent africain, des canonnières, parties du Cap,

parcoururent d'immenses étendues par chemin de fer, continuèrent en camions automobiles, puis, lorsque les routes devinrent trop mauvaises, durent achever le voyage traînées sur des chariots à bœufs. Elles atteignirent ainsi le grand lac intérieur et, sans tarder, livrèrent une suite ininterrompue de combats.

Sous l'attaque commune du *Toutou* et du *Mimi* (1) que commandait M. Spicer Simson, le *Kingani,* malgré la supériorité de ses canons, dut amener son pavillon. En dix minutes, il avait été réduit à merci par une série de trente-trois coups des artilleurs anglais. Bientôt, sous le nouveau vocable de *Fifi,* il fut retourné contre ses maîtres de la veille et le résultat en était doublement appréciable, puisqu'il nous donnait une unité navale en plein service, quand l'ennemi en perdait une équivalente.

A quelques mois de là, en février 1916, devant Albertville, où nos aviateurs allaient tenter leurs premières expériences, le *Hedwig von Wissmann* subit le même sort, mais avec un moindre profit pour notre cause. Envoyé par le fond, il ne put plus, au moins, nous menacer de ses canons. Le *Fifi* inscrivit ainsi une première victoire sur son tableau.

(1) Armés chacun de un ou deux canons de marine, calibre 76, et de deux mitrailleuses.

Défilé d'une colonne de la Brigade Nord, à Kamwezi, devant le général Sir Ch. Crewe, de l'armée britannique.
(23 avril 1916)

Un camp belge d'artillerie.

Il fallait chasser l'Allemand du Tanganyika, où un bâtiment ennemi, le *Graf von Goetzen,* pensait-on, armé de plusieurs des 105 extraits du *Kœnigsberg,* continuait de croiser au grand dommage de notre liberté d'action. Le 28 juillet, à 6 heures du matin, il est attaqué par le torpilleur-glisseur *Netta* (1), une construction originale due à MM. Goldschmitt et Delsaux. Malgré la disproportion des deux adversaires, par l'audace du lieutenant L. Leenaert, le petit bâtiment eut raison du vaisseau allemand qu'une torpille envoya au fond des eaux. On venait de constater, au cours de l'engagement, que l'adversaire n'était pas le *Graf von Goetzen,* mais le *Wami.*

*
* *

Accourus à l'aide des Rhodésiens débordés, aux mois de juin et de juillet 1915, les Belges occupent avec eux le camp de Saisi, dressé sur la rivière de ce nom, entre Abercorn, à l'Ouest, et Fije, à l'Est et non loin du lac Rukwa.

Après quelques engagements d'avant-postes, le 24 juillet, une colonne, forte de 1.800 hommes,

(1) Le torpilleur-glisseur *Netta* jauge 30 tonnes, file 41 kilomètres à l'heure et est armé de deux tubes lance-torpilles, de deux canons de 57 et 37, et de deux mitrailleuses.

attaque les Rhodésiens et les Belges, 400 fusils au plus, sous les ordres du major O'Sullevan et du lieutenant Hollants. La bataille débute, vers 6h 45, au pont qui franchit la Saisi (1). Cachées par les hautes herbes dont le pays est couvert, abritées par quelques boqueteaux, plusieurs compagnies se faufilent vers nos retranchements. Un brouillard épais qui recouvrait le terrain favorisa l'ennemi. A 14 heures, nos artilleurs découvrent plusieurs mitrailleuses en action et les détruisent. La journée se finit par quelques essais d'assaut de l'adversaire, mais, à la tombée du jour, rien n'était modifié dans la situation des uns et des autres.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, la fusillade recommence et, cette fois, l'ennemi déploie toutes ses forces : les 18e, 23e, 24e et 69e compagnies d'infanterie et quatre groupes d'auxiliaires irréguliers, dont 250 Arabes. Leur armement consiste, surtout, en deux 77 et dix mitrailleuses.

Pour résister à ces assaillants, 12 officiers et sous-officiers anglais avec 170 Rhodésiens ; 8 officiers et sous-officiers belges, à la tête de 280 fantassins. Ils disposent d'un canon anglais de 7 livres, d'une pièce de 47 et de deux mitrailleuses.

---

(1) Rivière appelée aussi Momba.

L'engagement devient général et les Allemands progressent, en se couvrant par des travaux de sape. Les 26 et 27 juillet se passent en tirs réciproques dont l'intensité va croissante. Le 28, les prèmiers Askaris apparaissent en bordure immédiate de nos positions. Ils arborent un grand drapeau vert à croissant rouge qui voisine avec les couleurs allemandes. La situation devient difficile pour les assiégés, quand, au loin, ils perçoivent le bruit d'une fusillade.

Par le Tanganyika, une colonne belge, débarquant à Abercorn, se portait au secours de Saisi, sous les ordres du major de Connick. Avec 225 fantassins il prenait les assiégeants à revers et ce fut, de 3h 15 à 6 heures du soir, une lutte acharnée. Puis, faute de décision, chacun coucha sur le terrain. Deux jours après, les Allemands sommaient les défenseurs du camp de se rendre. L'offre de capitulation repoussée, la lutte reprit, bien que, déjà, commençaient à manquer aussi bien l'eau pour les hommes que les munitions pour les armes. Après encore trois journées de rudes combats, le 3 août, au lever du jour, le siège de Saisi était abandonné.

Moins par son influence sur la campagne offensive prochaine qu'à cause de son caractère de magnifique héroïsme, le fort de Saisi ayant tenu contre

un ennemi huit fois supérieur en nombre, le Roi des Belges portait à l'ordre du jour de son armée le 1er bataillon du Katanga.

Avec l'éloignement de l'ennemi, chassé du Tanganyika, et l'occupation progressive de la rive orientale de ce lac, la Rhodésie, tout autant que le Nyassaland, allaient retrouver leur sécurité.

---

## IX

## PRÉPARATIFS DE L'OFFENSIVE
## CRÉATION D'UNE ARMÉE BELGE D'AFRIQUE

L'année 1916 s'annonce, enfin, plus favorable. Depuis dix-huit mois, tandis que l'ennemi nous dictait sa loi, les Gouvernements anglais et belge s'efforçaient, chacun de son côté, de regagner le temps perdu : l'un et l'autre réalisèrent des prodiges.

Au mois d'août 1914, la Grande-Bretagne en réunissant ses effectifs disponibles, à la fois dans sa colonie de l'Est, le Nyassaland et la Rhodésie, pouvait aligner à peine 4.000 hommes. En 1916, elle dispose, au moins, de 42.000 soldats !

Au mois d' août 1914, la Belgique n'avait pas au Congo une armée coloniale formée en grandes unités tactiques. En 1916, elle peut engager 20.000 fantassins munis de tout et bien entraînés. Il va sans dire que le Gouvernement du Roi ne pouvait, en aucun cas, prévoir l'obligation de soutenir une campagne de conquêtes sous les tropiques. Mais, tout au moins, le noyau de cette

armée existait-il, — le soldat noir du Congo — et voici comment l'apprécie un des officiers qui l'ont conduit à la bataille :

« Admirablement dressé dans des camps d'instruction, le soldat de « Bula Matari » (1) révèle un courage et une robustesse, une agilité et une endurance insoupçonnés. Discipliné et d'un dévouement sans borne au blanc qui le commande, il a de plus une qualité inestimable : c'est de savoir vivre de rien (2). » Lorsque les lignes de communication s'allongent, au point de mesurer des centaines de lieues à travers une nature sauvage et parfois hostile, savoir se passer de tout, quand il le faut, n'est-ce pas une des conditions essentielles au succès d'une semblable campagne ? Au Congo belge, le service des indigènes comprend sept années de présence sous les armes. Chaque soldat reçoit une solde quotidienne. Au terme de son engagement, il touche une allocation de retraite. Fier de servir, il lui arrivait presque toujours, après un premier septennat, de contracter un nouvel engagement, et la fidélité de ces hommes au drapeau fut maintes fois prouvée.

Les colonnes comprennent chacune un état-major

(1) Nom donné au Roi des Belges par l'indigène congolais.

(2) Par l'appel des réserves, le Gouvernement peut mobiliser, au Congo, environ 25.000 de ces soldats exercés.

monté à dos de mule. La remonte est surtout venue d'Abyssinie et des réserves de cavalerie en garnison à Djibouti et dans Aden. Les batteries d'artillerie sont aussi attelées de ces mules, pour la plupart d'une forte race et capables d'une bonne allonge.

L'armée, dont la création consacre le long travail du général Tombeur et de son état-major, soutenu par le labeur acharné de M. J. Renkin, ministre des Colonies, se présente de la façon suivante. Au mois d'août 1914, les Belges ont, en potentiel, 12.500 soldats, derrière lesquels se trouve une réserve d'égale importance. Ces 25.000 hommes sont mobilisés, mais non pas avec la rapidité qui caractérise, en ce cas, les armées d'Europe, car ils durent être affectés à des formations nouvelles. En outre, on appela la nouvelle classe qui donnait 5.000 recrues, dirigées, immédiatement, sur les camps d'instruction. Restaient un certain nombre d'anciens soldats, dégagés de toutes obligations militaires. Spontanément, ils offrirent leurs services et, grâce à eux, l'on put assurer la police intérieure, tous les autres effectifs étant portés vers la frontière orientale. Sans que ces appellations fussent de règle, on assiste donc, en quelque sorte, au jeu normal des trois grandes divisions des armées européennes : les services actifs et de réserve, les contingents de territoriaux. Parmi les hommes libérés qui s'offrent

comme volontaires, on en trouve dont la formation antérieure fit des infirmiers pour les ambulances, des brancardiers pour les champs de bataille, des aides pour les télégraphistes, des magasiniers et des gardiens de dépôts pour les services du ravitaillement. Ainsi donc, dans cet ensemble d'hommes subitement affectés à une campagne dont jamais le Gouvernement n'eût pu imaginer la nécessité, commencent de se détacher les groupements essentiels et, bientôt, les grands linéaments s'entoureront de traits plus précis.

Il n'y a pas d'armée sans cadres et, de ce point de vue, la Belgique se trouvait dans une fâcheuse situation. Un terme de trois années consécutives en Afrique suffit pour mettre à l'épreuve le plus solide tempérament européen. A la déclaration de guerre, il se trouvait beaucoup de coloniaux en instance de congé. Leurs collègues, retenus en Belgique, ne purent assurer le roulement normal entre les postes du Congo et l'Europe. Il fallut donc prolonger le séjour en Afrique des blancs qui s'y trouvaient, en 1914. Et, cependant, les exigences de la colonie allaient s'accroître démesurément. Il faudrait plus d'hommes et aussi de chacun réclamer davantage, quand leurs conditions physiques tendaient, fatalement, à devenir défavorables. L'effort extraordinaire que les circonstances exigeaient de la Métropole retentit donc sur chaque individu, pris à part.

La base belge sur le lac Kivu dans la baie de Sake.

Sur les bords du lac Kivu. — Armement de la canonnière *Paul-Renkin*.

En février 1915, l'Inspecteur d'État Tombeur avait été choisi comme commandant en chef des troupes de l'Est. Il avait, alors, le grade de colonel. Le lieutenant-colonel Molitor, commandant en second, remplissait les fonctions de chef d'état-major. Au fur et à mesure qu'arrivèrent d'Europe de nouveaux apports, avec des cadres devenus suffisants on put organiser d'autres groupements. Et, tandis que les Gouverneurs du Katanga et de la Province Orientale se dessaisissent du soin de garder les frontières, ils se donnent tout entiers à l'organisation si délicate des lignes de communication dont l'importance, déjà primordiale, ne fera que croître avec le développement de nos projets offensifs. En effet, soldats et porteurs, vivres et matériel local devront être fournis à l'autorité militaire.

Au mois de février 1916, le colonel Tombeur était promu général-major (1). En février 1915, lorsqu'il prit le commandement des troupes de l'Est, il trouva les effectifs organisés en compagnies qui, munies de canons Nordenfeld 47 et de mitrailleuses Maxim, tirant la cartouche Albini, c'est-à-dire des pièces d'un fort ancien modèle, formaient des groupements temporaires, occupant les principaux points stratégiques.

(1) Grade correspondant à celui de général de brigade, en France.

Mais, un obstacle surgit alors, non qu'il fût imprévu, mais il se présentait sous un aspect de gravité particulière. L'infanterie est armée de fusils Albini et la réserve de cartouches est très faible. Il faut changer l'armement et, tandis que les hommes se glissent à leur poste de combat, substituer des Mauser et des Gras aux Albini qu'une longue campagne rendrait rapidement inutilisables, faute d'une fabrique produisant la cartouche correspondante [1].

Malgré ces impedimenta, malgré leur infériorité numérique, les Belges couvrirent la frontière et la maintinrent inviolée, comme il est apparu au cours des pages précédentes.

Avec ces éléments, M. J. Renkin avait décidé la constitution d'une armée coloniale. Secondé au Havre par le commandant Couche, africain de carrière et officier des carabiniers, qui était devenu le chef des services de la Force Publique congolaise, le ministre des Colonies ordonne l'envoi en Afrique du personnel et du matériel nécessaires à la formation de cinq régiments qui, groupés deux par deux, constitueront des brigades, l'une dite, *du Nord,* l'autre, *du Sud;* le dernier régiment, maintenu sur le Tanganyika, sera

(1) La fabrique de cartouches Albini se trouvait à Liége.

désigné sous le vocable de « *Détachement des Lacs* ».

La Brigade Nord fut plus spécialement organisée par le lieutenant-colonel Henry, tandis qu'il résistait dans son secteur aux fréquentes attaques allemandes. Du mois de décembre 1915 à la fin de mars 1916, son commandement intérimaire fut exercé par le major Rouling, le futur héros de Kato. Il remplaçait ainsi le lieutenant-colonel Henry que la maladie avait contraint à rentrer en Europe. C'est alors que, à la fin du mois de mars 1916, le colonel Molitor exprima le désir de commander la Brigade Nord, ce qui lui fut accordé.

Le poste de chef d'état-major devenu libre, le général Tombeur appela auprès de lui le lieutenant-colonel Tilkens. Cet officier s'était distingué pendant la campagne de Belgique sur l'Yser, où il commanda un groupe de batteries et fut fait officier de l'Ordre de Léopold pour action d'éclat. Sans tarder, le lieutenant-colonel Tilkens conquit la confiance de l'armée, car, avec une souplesse exemplaire, à peine était-il arrivé d'Europe, que, déjà, son rôle se manifesta pour le grand bien de notre cause.

Restait la Brigade Sud qui ne cessa d'être commandée par le colonel Olsen, ancien chef militaire du Katanga. Quant au Détachement des Lacs, on

en lira l'histoire qui indiquera sous quels chefs il sut se battre avec autant d'ardeur que d'efficacité.

Et, au mois de février 1916, voici dans quel cadre l'armée se présente. Les régiments sont à trois bataillons de trois compagnies. Trente pour cent des hommes sont des grenadiers qui ont été, d'abord, exercés au lancement de la grenade Delattre (1). Chacun de ces bataillons possède une section de 4 mitrailleuses. Mais il n'y a pas ainsi que trois sections de mitrailleuses par chaque régiment, car celui-ci dispose, en outre, d'une compagnie de 6 mitrailleuses, d'une batterie de canons à tir rapide de 4 pièces de Saint-Chamond, calibre 70. Le chef d'un régiment, qui forme, en Afrique, l'unité générale correspondant, en Europe, à la division, commande un organisme qui possède en propre tous les services lui permettant de se suffire à lui-même, dût-il vivre ou combattre, ou faire les deux à la fois. Derrière ces éléments principaux et par chaque régiment, voici encore un peloton de pontonniers-pionniers et une compagnie de 4 mortiers Van Deuren (2).

On n'oublia ni la justice militaire, ni l'aumôneri

(1) Ingénieur d'artillerie belge, qui commandait une batterie de l'un des forts défendant Liége, en août 1914.

(2) Officier du génie de l'armée belge. Ces mortiers lancent 1.000 mètres, des charges de 20 à 36 kilos d'explosifs.

ni la trésorerie. Les troupes furent pourvues d'une sérieuse réserve en hommes. En outre, l'arrière comptait plusieurs corps d'occupation où figuraient des administrateurs territoriaux. Ainsi, les vides que produira la bataille seront remplis et les territoires conquis, aussitôt administrés.

Le général commandant en chef a donc rassemblé deux brigades, chacune sous les ordres d'un colonel, et il les dote de leurs services respectifs. Ils consistent en trois ou quatre batteries de Nordenfeld 47, à quatre pièces chacune (1) et une compagnie spéciale du génie, comprenant des pontonniers, des télégraphistes et des téléphonistes (2).

Par opposition à ce que fut, longtemps, la guerre actuelle sur les fronts d'Europe, les campagnes exotiques que firent les Alliés, dans cette même période, se caractérisent par le mouvement et nos soldats firent revivre, en Afrique, la devise napoléonienne en gagnant des batailles avec leurs jambes. Quels trajets ne couvrirent-ils point à travers les espaces brûlants de l'Afrique! Nu-pieds, ce qui

(1) Dans ces pays de brouillards, la consommation de graisse pour l'entretien des armes est grande, d'autant plus que l'indigène prend un soin jaloux de son arme.

(2) Les lignes télégraphiques seront fréquemment détruites par les girafes. Pour éviter ces accidents, il eût fallu employer des poteaux hauts de 9 à 10 mètres, ce qui était impraticable.

ne sera point le cas des troupes indigènes du général anglais Cunliffe, ils sont d'une agilité prodigieuse. Que de fois ne parcoururent-ils pas plusieurs étapes quotidiennes et successives de 40 à 50 kilomètres! Mais, la plupart de ces hommes ont fait leur septennat et sont devenus des soldats merveilleux, véritables machines à faire la guerre.

Dès lors, le service des transports devient d'une importance au moins égale à celle des troupes combattantes. Et, si l'on part du dépôt général de la brigade qui doit alimenter le dépôt mobile de chaque régiment, le commandant des services de l'arrière de la brigade réclamera pour les transports quelque six mille porteurs. Chaque régiment, élément biparti de la brigade, possède un dépôt mobile qui se décompose, ensuite, en autant de ramifications qu'il y a de colonnes. A chacune de celles-ci sont assurés vivres, munitions et matériel divers, suffisants pour livrer deux batailles, manger pendant huit jours, quitte à ménager ces aliments de conserve, grâce à la substitution du ravitaillement frais, réquisitionné sur place par le soin des spécialistes affectés à ce service. Cette organisation se subdivise en autant de groupes qu'il y a de bataillons, trois par régiment, avec deux échelons nettement définis pour chacun d'eux. L'un, dit

*échelon de combat,* transporte cartouches et obus enfermés dans des caisses (quatre obus par caisse) doublées en zinc, puis le matériel nécessaire et les vivres. L'autre, dit *échelon de bagages,* véhicule les bagages des Européens, ceux de toute l'unité et les vivres (1). Et cet ensemble de porteurs attachés au régiment se monte à 6.000 hommes. Le régiment africain s'avance ainsi, si l'on compte ses réserves propres, escorté et suivi de 9.000 porteurs, sans compter les réserves nécessaires qui se trouvent à l'arrière.

Colonne étrange qui se déroule durant des heures entières, puisqu'un seul bataillon met soixante minutes à défiler en entier. Presque toujours, les hommes se suivent à la file indienne, l'indigène restant fidèle à une habitude invétérée qui s'accorde, d'ailleurs souvent, avec l'étroitesse des sentiers (2).

Devant, courent les patrouilles dont le rôle, tou-

(1) Les porteurs de vivres doivent être très surveillés car, si le nègre vit de peu, laissé seul, en tête à tête avec une réserve de victuailles, il se livre à des excès... de table dont se trouve mal le service de l'intendance. Un indigène, livré à lui-même, consommerait, en un seul jour, les vivres qui, bien répartis, suffiront largement à le sustenter pendant une semaine.

(2) Le départ a lieu aux premières lueurs du jour, vers 5 heures. Plus tôt, surtout dans les régions humides, le soleil n'ayant pas encore eu le temps de boire les vapeurs suspendues dans l'air, les hommes se trouveraient dans de mauvaises conditions et la marche s'en ressentirait. En principe, chaque étape dure deux heures, avec

jours pareil, s'accroît en importance avec celle de l'unité qu'elles éclairent. S'agit-il d'un bataillon, un simple peloton le devance, à une heure et demie de marche; y a-t-il deux bataillons, les patrouilles emploient deux pelotons qui se portent deux heures en avant. Ainsi encore, trois bataillons se feront-ils précéder d'une compagnie armée de mitrailleuses et qui aura une avance de trois heures. Entre ces services d'éclaireurs et l'avant-garde de la colonne, car celle-ci se couvre encore, indépendamment des estafettes, c'est un constant échange de signaux optiques. Ils se font à bras, le jour et, la nuit, des fusées dont la couleur varie illumineront subitement le ciel.

Mais, on aperçoit une troupe ennemie. Aussitôt, un éclaireur se détache de l'extrême avant et, muni d'un croquis décrivant le terrain probable du combat, gagne à toute allure la tête de colonne qui suit. Cycliste au pagne volant, ou coureur dont le cœur halette, il rejoint l'avant-garde et remet son message (1).

---

trente minutes de repos. Chaque tête de colonne s'arrête à heure fixe. Vers midi, un long repos pour éviter le plus fort de la chaleur. Repos compris, une journée de travail compte neuf heures. Les campements doivent être terminés à la nuit et les gardes placées à ce moment-là, sans quoi les feux pourraient servir à l'ennemi de point de repère.

(1) La récompense à laquelle le nègre paraît le plus sensible est un peu de sel, une brasse d'étoffe ou des vivres supplémentaires.

Ces détachements légers qui, dans l'armée belge, suppléèrent à la cavalerie dont le général Smuts fut, lui, abondamment pourvu, emportent avec leurs armes les seules munitions nécessaires pour le fusil, la mitrailleuse et l'homme ; en dehors de l'indispensable, pas une seule charge.

Ainsi éclairée, la colonne se protège devant et sur ses flancs par des échelons qui seront mesurés, à la fois, aux conditions locales et à l'importance de l'effectif. Et, tandis que, doucement, monte la voix monotone des porteurs qui chantent leurs lentes chansons, très loin, vers l'arrière, les services de ravitaillement se multiplient.

Les envois de toute nature, hormis les vivres frais réquisitionnés sur place, arrivent de Stanleyville et, plus tard, d'Albertville, à moins qu'ils ne viennent par le lac Victoria. Dans un cas comme dans l'autre, ils se trouvent déposés au terme d'une des grandes lignes amorcées, soit à Boma, ou dans Mombassa, dont nous suivions, plus haut, le tracé mouvant et varié.

Ces deux grandes bases, qui ont reçu les apports d'Europe, les expédient à chacune des brigades, sur les ordres de l'intendant général qui se trouve au Grand Quartier Général. Et les envois partent, suivent et arrivent au but, grâce à un va-et-vient de 6.000 porteurs par régiment. Ceux-ci, joints aux

9.000 que, déjà, nous avons comptés, forment donc, en tout, le chiffre respectable de 15.000 hommes, dont 5.000 permanents, ou attachés aux colonnes en marche, par chaque régiment. Quant aux autres, ils sont relayés au passage et travaillent seulement dans leur pays. Ainsi, divisant le chiffre total des porteurs par le nombre de combattants, on constate que, tous les services auxiliaires compris, chaque soldat engagé nécessite la présence de trois porteurs.

Et, par la route des caravanes, les troupes belges rallient les environs du Hehu. De 1.500, aux mois d'août et septembre 1914, nos effectifs passèrent à 3.000, à 5.000, puis à 7.500. Artillerie, munitions et matériel suivirent une progression égale. Enfin, l'armée fut prête, offrant un front d'attaque jusqu'alors insoupçonné au Congo, tandis que la police intérieure était assurée, les lignes de communication gardées et les positions de repli défendues, car l'échec était prévu et ne pourrait se transformer en désastre.

Tandis que les colonnes avancent, gardées sur leurs derrières, le service du ravitaillement en vivres frais est organisé et accompagne les détachements d'éclaireurs. A travers le Ruanda, les spécialistes s'occupent des réquisitions. Ce sont des indigènes, bien payés et connaissant le

pays, qui exprimeront les désirs de « Bula Matari ». Le ravitailleur s'avance sans arme, mais muni d'une cartouche, signe d'autorité. Il demandera autant de têtes de bétail, autant de riz, autant de cases, autant de charges de bois, car les forêts elles-mêmes furent respectées.

Entre les colonnes, semées dans le pays immense, vont et viennent les services de liaison. A chaque bataillon se trouve attachée une organisation téléphonique de campagne. Chaque état-major de régiment en possède deux et chaque état-major de brigade en utilise trois. Malgré leur mobilité exemplaire, les services téléphoniques et télégraphiques qui posèrent, cependant, 1.600 kilomètres de fil doivent encore s'aider du coureur indigène. Le soldat courrier est grand, svelte, avec un parfait équilibre du muscle et des nerfs. Courageux, il remplit sa mission, quoi qu'il lui en coûte. Ces hommes vont deux par deux et même quatre par quatre, si la distance à parcourir est grande. Ils comblent ainsi les vides laissés entre les points que desservent le télégraphe et le téléphone. Par ceux-ci les états-majors de brigade se relient au G. Q. G., qui lui-même se rattache à la ligne de l'Uganda. En communication avec le lieutenant-général Smuts, son collègue anglais, le général Tombeur converse aussi avec Le Havre, où le ministre des

Colonies, M. Renkin, lui donne une collaboration de tous les instants ; avec Boma, dont le gouverneur général de la colonie prévoit aux nécessités intérieures, servantes des exigences propres au front de combat (1).

Peu à peu, se produiront de nouveaux perfectionnements. Ainsi, en juillet 1916, des postes mobiles de T. S. F. relieront le Victoria-Nyanza au Tanganyika et au G. Q. G., comme aux états-majors de brigade. Forts de 500 watts, ils ont une irradiation dépassant 150 kilomètres : pouvoir qui semble merveilleux, surtout en face de l'appareil minuscule qu'un courrier transporte sur sa bicyclette, tandis que, de chaque côté, la brousse lui fait escorte.

L'armée est ainsi devenue une réalité superbe, création originale, due au génie patriotique d'exemplaires serviteurs de la Belgique. Elle vit, elle fonctionne, elle agit et sa hiérarchie se déploie, depuis le commandant en chef jusqu'au moindre sous-officier blanc, depuis le soldat indigène, fier de son uniforme, jusqu'au noir, spectateur stupéfait de tous ces événements, avec, entre eux, le boy, le kilongozi ou niampara (2) et le porteur, que ni

(1) Les communications télégraphiques avec Le Havre, qui demandent vingt-quatre heures, sont plus rapides que celles avec Boma. Il faut, en effet, suivre une partie du contour africain avant de toucher l'embouchure du Congo par le câble.

(2) Chef de porteurs.

l'électricité, ni les merveilles du rail, ni de l'automobile n'ont encore exclu des routes africaines.

*
* *

Sur ce grand corps mouvant où se rapprochent dans un contraste symbolique la face épanouie du nègre, les traits souvent émaciés et fiévreux de l'Européen, planent la maladie et ses embûches, fortes de toutes les rigueurs du climat. Avant qu'un seul coup de fusil eût été tiré, la mort, déjà, avait commencé sa moisson. Le rôle du service médical se plaçait donc au premier rang de nos préoccupations. Aussi, chaque bataillon eut-il son médecin avec un infirmier blanc, chaque régiment son hôpital volant avec un chirurgien, deux médecins et un infirmier européen. Derrière chaque colonne se trouvait, organe mobile, un hôpital secondaire chargé de transporter blessés et malades, depuis l'hôpital volant régimentaire jusqu'à un hôpital de base, d'où, après examen, malades et blessés doivent être dirigés sur la base sanitaire générale et commune à toute l'expédition.

Si, à l'origine, il existait un hôpital base par colonne, c'est-à-dire pour chaque régiment, au fur et à mesure de la marche, ces installations sani-

taires se sont multipliées, là où elles furent nécessaires, dans les postes ou dans les missions. Les Anglais mirent généreusement à la disposition des Belges le personnel médical et les hôpitaux modèles de l'Uganda. Ils nous offrirent aussi leurs magnifiques villas de Naïrobi, destinées aux convalescents. Enfin, d'après les décisions des commissions médicales, les malades regagneront l'Europe, ou seront laissés au repos dans les postes et dans les missions.

Entre ces grandes lignes de l'organisation sanitaire se placent leurs indispensables compléments. Le bataillon, divisé en compagnies, y compte 18 soldats brancardiers qui ont suivi des cours complets. Et son poste de pansement possède 15 hamacs à 2 porteurs qui suffisent aux courts trajets. Mais, en outre, le régiment est pourvu d'une formation spéciale de 50 hamacs à 4 porteurs, capables de faire de longues courses et de rejoindre les hôpitaux de base. Enfin, l'hôpital régimentaire a le matériel suivant : une tente-opérations, une tente-pharmacie, cinq tentes pour 10 blancs et des tentes pour 40 indigènes.

Au cours de la campagne, ces services se révélèrent parfaits. Ils dépendaient, d'ailleurs, de praticiens savants. Le médecin inspecteur van Goidtsnoven dirige les ambulances de la Brigade Nord, le

médecin inspecteur Trolli celles de la Brigade Sud. Au mois de février 1916, le Dr Rodhain, professeur à l'Université de Louvain, prit la direction de tous ces services, tandis que le Dr s'Heeren remplaçait le Dr van Goidtsnoven, rappelé à Stanleyville pour y remplir de délicates fonctions. Grâce à ces sages prévisions, pas une seule maladie épidémique ne vint affaiblir les troupes et dans leur corps sain les soldats gardèrent un cœur généreux.

*
* *

Au mois d'avril 1916, lorsque se déclenche l'offensive belge, l'ensemble des forces mises à la disposition du général Tombeur se décompose donc comme suit :

*Commandant en chef :* général-major Tombeur.

*Chef d'état-major général :* lieutenant-colonel Tilkens.

1° Les *troupes mobiles* comprenant deux brigades de deux régiments mixtes, ceux-ci formés chacun de trois bataillons.

Brigade Nord : commandant, colonel Molitor; 3e régiment : commandant, major Bataille ; 4e régiment : commandant, major Rouling.

Brigade Sud : commandant, lieutenant-colonel Olsen ; 1er régiment : commandant, major Muller ; 2e régiment : commandant, lieutenant-colonel Thomas.

2° *Le détachement de la base installée sur la Lukuga,* sous les ordres du lieutenant-colonel Moulaert, se divisait ainsi :

*a*) Les ouvrages de défense du Tanganyika ;

*b*) La flottille du lac ;

*c*) Les hydravions ;

*d*) Un corps de débarquement, confié au commandant Borgerhof.

3° *Une réserve d'alimentation* qui est destinée à combler les vides faits, au cours des opérations, dans les rangs des unités de marche. Elle comprenait :

*a*) Des troupes d'occupation dont l'effectif employé sera de neuf compagnies ;

*b*) Des bataillons prêts à intervenir et échelonnés sur les lignes de communication à l'intérieur du Congo belge ;

*c*) Des contingents entraînés dans les divers camps d'instruction de la colonie.

Seule, une partie de ces forces interviendra efficacement dans la campagne offensive, à savoir les troupes mobiles et le détachement de la Lukuga,

dont la réunion s'éleva, en chiffres ronds, à 10.000 combattants et 60.000 porteurs (1).

(1) L'effort réalisé par la Belgique dans la campagne de l'Est-Africain se constate mieux encore par comparaison. Ainsi, la *London Gazette* du 30 mai 1916 publia le rapport officiel du major-général Sir Dobell, commandant en chef des forces alliées qui réalisèrent la conquête du Cameroun. Ces effectifs anglo-franco-belges comptaient 4.300 hommes, au début de la campagne, et 9.700 combattants, à partir du 21 novembre 1915. La campagne du Cameroun, comme on le sait, fut terminée victorieusement, au mois de janvier 1916.

## X

## LE PLAN DE CAMPAGNE OFFENSIVE ET LE TANGANYIKABAHN — LE GÉNÉRAL TOMBEUR

Les moyens d'action transportés à pied d'œuvre, il restait à en fixer l'emploi. L'Afrique Orientale allemande, deux fois grande comme l'Empire des Hohenzollern, représente un périmètre énorme, capable d'absorber des armées entières. Aussi, fallut-il, d'abord, en déterminer la partie vitale, puis la proposer au commun effort des Alliés. Ce fut le chemin de fer central et nous allions suivre en partie, mais dans un sens inverse, les routes qu'immortalisèrent Burton et Speke, Livingstone et Stanley et d'autres encore, pionniers de la plus belle des sciences, celle des terres lointaines et mystérieuses. Sur ces chemins, où périrent tant de porteurs, les misérables *pagazi,* victimes des Arabes, pirates de mer, les nôtres allaient refouler dans leur dernier repaire ceux-là mêmes qui du monde veulent se faire un domaine d'esclavage.

La dernière colonie allemande tombera devant une attaque concentrique. Au Nord, quatre colonnes britanniques, sous le commandement en chef du lieutenant-général Smuts, dont les brigadiers

sont, dans leur ordre de bataille de l'Ouest à l'Est, Sir C. Crewe qui, par le Victoria-Nyanza, rejoindra les colonnes belges aux environs de Tabora; van Deventer, dont la division, après de brillants succès à Moschi, demeurera quelques semaines dans Kondoa-Irangi, puis coupera le *Tanganyikabahn* et approchera de Mahenge; Hoskins, Brits et Hannington qui se sépareront, au lendemain de la prise de Tanga, l'un gagnant Dar-es-Salam et les deux autres, le Rufigi. A l'Est, une escadre anglaise bloque la côte. Des corps de débarquement occuperont les ports de Kilwa-Kiwindje, Lindi et Mikindani, coupant d'une manière radicale les communications allemandes avec la mer. Au Sud, les Portugais, dans la dernière partie de la campagne, engageront deux colonnes sous les ordres du général Gil. Il leur appartiendra non de conquérir la terre allemande, ce qui est fait, mais d'arrêter les contingents ennemis qui accéléreront leur retraite vers le Sud. Au Sud-Ouest encore, les Anglais enverront de Rhodésie deux colonnes qui, du Nyassaland avec le général Northey et le colonel Hawthorne, viseront Iringa. Enfin, à l'Ouest, les Belges mèneront une rude campagne et par l'action convergente de tous ces assaillants l'ennemi sera cerné, puis battu.

Au point de vue militaire, l'originalité de ces

opérations est la parfaite cohésion d'efforts qui s'exercent à plusieurs centaines de kilomètres les uns des autres. Cette note caractéristique, exacte pour l'ensemble, le demeure dans le groupement plus localisé, quoique encore sur un espace immense, de chacune des colonnes dont on connaît, maintenant, la constitution et la nationalité, le commandement général, la direction et le but.

Il faut dire, enfin, que, si l'on voulait en quelque sorte chronométrer l'allure à laquelle s'avanceront certaines troupes belges, il en ressortirait l'allure endiablée du fantassin congolais dont les marches forcées successives et répétées révélèrent un précieux élément de combat.

L'objectif principal offert à la stratégie des troupes anglo-belges était la voie ferrée qui se déroule de l'Océan Indien au Tanganyika. Le *Tanganyikabahn* est un remarquable exemple de la nouvelle politique coloniale qu'adopta l'Allemagne, vers 1906. Elle constituait, alors et pour la première fois, un ministère des Colonies. Si le début de sa colonisation fut hésitant et incertain, avec l'arrivée de M. Dernburg au pouvoir les conditions de l'épanouissement germanique au dehors devinrent tout autres. Un plan net, des vues larges et un programme méthodique ne tardèrent pas à produire leurs effets, et, d'abord, on

Entrée du colonel Molitor, commandant en chef de la Brigade Nord, à Kigali, chef-lieu du Ruanda.
(8 mai 1916)

Les chefs de la Brigade Sud : à gauche, le lieutenant-colonel Olsen et son chef d'état-major, le commandant A.-E.-M. Libert.

construisit le *Tanganyikabahn*. De Dar-es-Salam à Kigoma, par Morogoro, Kilimatinde et Tabora, le rail se déploya à travers les espaces africains, sur une longueur de 1.250 kilomètres. Commencé en 1904, il était terminé à la veille des hostilités. L'exposition de Dar-es-Salam devait en célébrer l'achèvement. Et, d'après la *Kolonialzeitung*, l'idée de vouloir rivaliser avec le *Tanganyikabahn* n'aurait plus eu de partisans en Belgique. Il venait, d'ailleurs, aspirer le commerce de la Province Orientale du Congo.

En quittant le rivage océanique, la ligne s'engage dans une dépression profonde qui prolonge la Rift Valley de l'Est anglais, où passe aussi, comme on l'a vu, le chemin de fer de l'Uganda. Puis, elle traverse les vastes plateaux de l'Unyamouézi dont Tabora forme le centre. Une plaine élevée (1.200 mètres) et qui s'étend à perte de vue en légères ondulations. Souvent coupée par des rochers qui affleurent à la surface, sans jamais former une montagne, elle est la terre par excellence du partage des eaux, alimentant, à la fois, la Méditerranée par le Nil qui sort du Victoria-Nyanza, l'Atlantique, car le Tanganyika est le majestueux tributaire du Congo, et l'Océan Indien qui boit les flots limoneux de la Rufiji. Immense et monotone territoire, il porte de nombreux villages entourés

de cultures. C'est le « pays de la lune ». Livré à lui-même, il n'est que le domaine des savanes épineuses et des vastes marais, comme celui de Lissaule qui s'égoutte dans la baie de Muanza. Sous la profondeur du ciel, la monotonie du terrain s'accorde avec des tonalités éteintes, où les bruns clairs et foncés alternent dans une grisaille qui exprime une profonde tristesse. Après Tabora, la ligne coupe la vallée du Malagarassi, puis enjambe la Lukuga et se termine là même où Stanley rencontra Livingstone.

Cette grande voie, tronçon essentiel du futur trans-africain, fut exécutée par la firme Holzmann et dans des conditions de rapidité étonnantes. Souvent, on en construisit jusqu'à 1.000 mètres par jour et le prix de revient varia peu autour de 100.000 francs par kilomètre, avec un rail de $27^{kg}8$ par mètre. Un syndicat financier y engageait, d'abord, 21 millions de marks, puis encore 60 millions.

Déjà, était amorcée la construction d'une ligne annexe qui de Tabora devait gagner, un jour, le coude méridional de la Kagera, couvrant 450 kilomètres qu'il faudra franchir pour toucher, à son terme, la riche et enviable province du Ruanda, dont les Allemands voulaient faire un autre Uganda. Ils avaient aussi projeté l'établissement

d'une voie ferrée vers Bismarckburg, au Sud-Est du Tanganyika. Le lac Nyassa lui-même devait être atteint par le rail et les études préliminaires de ce grand travail étaient terminées.

*
* *

Au mois de mars 1916, voici quelle était la situation des troupes belges. Un corps spécial garde les côtes ouest du Tanganyika, sous les ordres du lieutenant-colonel Moulaert. C'est le détachement de la base navale, placé sur la Lukuga et de formation nouvelle, dont les effectifs rendent disponible la Brigade Sud (1). Celle-ci, avec le colonel Olsen, glisse vers le Nord et se concentre en deux points : le 2e régiment, sur la Ruzizi, le 1er régiment, à la pointe sud du Kivu. Enfin, la Brigade Nord (2), du colonel Molitor, occupe avec le 4e régiment les positions septentrionales du Kivu, en face de la Sebea. Il tient le mont Goma, situé sur territoire belge, et une série de hauteurs, en pays allemand. Quant au 3e régiment, il se concentre de Rutshuru à Kigezi, sur les confins de l'Uganda.

Dès lors, le plan du général Tombeur se précise

(1) Formée de deux régiments : les 1er et 2e.
(2) Constituée par deux régiments : les 3e et 4e.

et son premier mérite en sera la grande simplicité. Il comporte *trois phases* et leur connaissance préalable rendra plus clair l'ensemble des opérations qui vont suivre.

Les positions de la Sebea, inabordables de front, doivent tomber, d'abord. Trois colonnes vont s'y employer, dont l'une par une démonstration frontale fixera l'ennemi, tandis que les deux autres exécuteront une manœuvre qui encerclera les Allemands. Immobile jusqu'alors, le lieutenant-colonel Thomas, à la tête du 2e régiment, garde la Ruzizi, rivière formant trait d'union entre les lacs Kivu et Tanganyika. Il doit y empêcher l'ennemi d'opérer une diversion, ce qui lui serait permis en pénétrant dans le Congo. La tentation devait en être forte pour les Allemands qui, par là, rendraient stérile notre avance sur les hauteurs de la Sebea. Celle-ci conquise, les trois colonnes victorieuses couvriront une ligne qui de Nyansa (1) vient aboutir à Kigali (2).

La deuxième phase de la campagne commence alors. Les deux brigades opèrent séparément. D'une part, celle du Nord conquiert le territoire à l'Est de la Kagera, depuis le passage de Ruanilo, jusqu'à la pointe sud-ouest du lac Victoria, isolant

(1) Nyansa est la résidence de Musinga, roi du Ruanda.
(2) Kigali, poste européen, chef-lieu de la province.

les troupes allemandes, prises entre l'Uganda et leur ligne de retraite générale, en direction de Tabora. En même temps, celle du Sud s'empare de la ligne Usumbura-Kitega dont elle fera la base d'opérations ultérieures.

Enfin, la troisième période se subdivise en deux parties. Des attaques préliminaires livrent à la Brigade Nord la ligne Maria-Hilf à Saint-Michael [1], tandis que la Brigade Sud occupe le port d'Ujiji-Kigoma. Et c'est alors que la manœuvre proprement dite se cristallise dans une marche concentrique et plus resserrée vers Tabora, où s'unissent du Nord au Sud, en passant à l'Ouest, la Brigade Nord, appuyée à sa gauche par la colonne anglaise de Sir C. Crewe et la Brigade Sud, flanquée à droite du détachement Moulaert.

La stratégie du commandant en chef consiste dans une avance progressive Nord-Ouest au Sud-Est, et son exécution, malgré le caractère montagneux du pays, malgré la difficulté des liaisons, malgré surtout l'immense surface couverte par des troupes très espacées, honorera le général qui conçut le plan dont l'armée belge fit une réalité victorieuse.

L'armée britannique y concourra, plus spéciale-

(1) Au sud du lac Victoria.

ment par une de ses colonnes que commande le brigadier général Hon. Sir Charles Crewe, K. C. M. G. C. B. Elle est composée du 98e d'infanterie, du 4e bataillon de King's African Rifles, de Baganda Rifles, d'éclaireurs Nandi et d'autres faibles unités irrégulières. Le général Sir C. Crewe devait prendre contact avec le général Tombeur et prolonger, vers l'Est, l'extrême gauche belge.

*
* *

Au moment de l'offensive, la liaison entre les forces anglaises et belges est assurée par un officier britannique, le major Grogan, placé auprès du général Tombeur. Grogan est célèbre par sa traversée de l'Afrique, du Cap au Caire ; grand voyageur, possédant une fortune considérable, sympathique et d'une modestie charmante, il a comme adjoint le capitaine Nugent. D'autre part, aux côtés du lieutenant-général Smuts se trouve un officier belge, le commandant van Overstraeten, officier d'artillerie qui appartint à l'état-major de la 1re division de cavalerie belge. Enfin, une ligne télégraphique spéciale relie le commandement belge à la ligne de l'Uganda [Port-Florence (1) — Mombassa]

(1) Ou Kisumu.

et de là, par Naïrobi, communique avec les Anglais. Elle fut souvent détruite par les animaux sauvages. Ainsi arrivait-il au docteur Rodhain, professeur à l'Université de Louvain et accompagnant nos colonnes en mission d'étude, de trouver, un jour, une girafe étranglée et restée suspendue aux fils télégraphiques.

*
* *

Le commandant en chef de l'armée belge d'Afrique est un fantassin. Officier au 11e régiment de ligne, il fut admis à l'École de Guerre. Les brillants succès de ses études le firent remarquer et on l'affecta au cadre spécial d'état-major dont il était commandant, lorsque S. M. Albert Ier se l'attacha comme officier d'ordonnance. Bientôt, attiré par les questions coloniales, il partit pour l'Afrique. Après y avoir commandé dans l'Uele et principalement sur le Kivu, Tombeur remplissait, avec le grade d'Inspecteur d'État, les fonctions de vice-gouverneur général du Katanga, en août 1914. Son premier soin fut de mobiliser les troupes du Katanga qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Olsen, assurèrent, dès les premiers jours, la défense des frontières, depuis la Rhodésie jusqu'à la Ruzizi. La tâche était lourde pour les effectifs

disponibles, car de la pointe méridionale du Tanganyika au Kivu il y a plusieurs centaines de kilomètres.

Mais la Belgique voulait faire mieux que se défendre. Aussi, après avoir été attaquée, créa-t-elle une véritable armée, et le colonel Tombeur, comme on l'a vu, en fut le grand ouvrier.

De taille moyenne, mince, ayant beaucoup d'allure, le général Tombeur est, avant tout, une volonté de fer. Son regard pénétrant, d'une intensité extraordinaire, semble fouiller l'âme de celui qu'il observe. Par sa droiture et son esprit de justice, par sa loyauté il conquit la confiance de ses soldats. Commandeur de l'Étoile Africaine, de Saint-Michel et Saint-Georges, il est un colonial dans toute la force du terme et sa victorieuse campagne de 1916 a moins révélé en lui un chef de premier ordre que confirmé une réputation déjà bien établie.

---

## XI

## L'UGANDA

Une partie de la Brigade Nord, le 3e régiment, avec le major Bataille, occupe Luteba, en territoire britannique, à l'extrême pointe méridionale de l'Uganda, pays admirable où vit une population intelligente et surtout laborieuse, exception rare sous les tropiques. C'est le grenier de l'Afrique Centrale. Pratiquant un protectorat libéral, les Anglais y ont maintenu les chefs indigènes dans leurs anciens pouvoirs. Entebbé, capitale de ce petit royaume, est une ville agréable où se manifeste par sa remarquable adaptation au pays le génie colonisateur de nos alliés. L'Uganda se pare de beautés alpestres, et les monts Ruwenzori qu'explora Stanley et dont, plus tard, le duc des Abruzzes fit l'ascension, dominent la Semliki, qui réunit le lac Albert-Édouard à l'Albert-Nyanza. C'est aux eaux du Ruwenzori que le Nil vient boire. Sous l'ardeur africaine les flancs de cette montagne, qui dépasse 5.800 mètres, brillent de mille feux, lorsque le soleil se joue dans les cascades qui l'inondent. Pour gagner Luteba, le 3e régiment dut longer le lac

Bunyoni, merveille incomparable. Comme un long ruban vert, parsemé d'îles flottantes, il frissonne sous le vent. Circonstance étrange, on n'y trouva jamais de poissons et cependant les loutres y abondent. Entouré de hauteurs sillonnées de sentiers, nos soldats durent y manœuvrer maintes fois, ce qui leur causa de grandes fatigues. Les étroits chemins serpentent dans une lourde terre glaise qui, aux jours de pluie, rend la marche pénible. Pour consoler les troupes de leur lassitude, d'admirables horizons. A Kabale, petite station frontière où vivent quelques Européens et premier poste anglais sur la route qui vient du Congo belge, car Kigezi, au pied du mont Muhavura n'est qu'un village indigène, des avenues plantées d'arbres prennent naissance à la chaussée automobile Kabale-Mbarara. A droite et à gauche, des terrains pour le football, des cours de tennis, des links pour le golf, le tout dans un état d'entretien parfait. Et, courant en bordure de ces installations, une jolie rivière qui, soir et matin, répand une inappréciable fraîcheur.

Le ravitaillement emprunte souvent la route Kigezi, Rutshuru, Kibati, qui contourne le mont Hehu. Durant quatre ou cinq heures, les porteurs cheminent à travers une plaine de lave semée de volcans éteints à la silhouette sauvage. Ils dressent

leur tête blanche et chauve par-dessus les forêts de bambous qui montent à l'assaut de leurs flancs.

Entre Rutshuru et Kigezi, des blocs de lave énormes escortent le passant. Semés au hasard, enfouis dans la verdure, ils semblent, sous la pluie, le dos luisant d'énormes fauves vautrés et repus.

La vallée de Graben est proche. Les Pères Blancs y possèdent plusieurs missions prospères. Bouts de forêts que longent des ruisseaux. Paysage dominé par le bruit d'une lointaine canonnade, celui des cataractes qui s'écrasent avec l'éclat du tonnerre et dont plusieurs roulent vers le lac Bunyoni dans un décor remarquablement pittoresque.

Non loin de là, Burunga réserve aux Européens d'inestimables ressources : des potagers remplis de légumes — friandises délicieuses sous les tropiques — salades, poireaux, choux-fleurs... et des fraises exquises du Kivu.

A ce moment, les adversaires sont séparés, du Nord au Sud, par les sommets du Kama que flanquent, à gauche, le poste de Kissegnies, à droite un massif boisé; puis, des crêtes fortifiées surplombant la Sebea, suivie du lac Kivu et des eaux sauvages de la Ruzizi. Tandis que le 4e régiment commence d'attaquer les avant-postes couvrant la Sebea, le 3e, à six jours de marche, près de Luteba,

se concentre en vue de sa poussée contre Kigali, résidence impériale du Ruanda. Il s'avance en deux colonnes, dont l'une à l'Est du lac Mohasi, l'autre à l'Ouest.

---

## XII

## PREMIÈRES BATAILLES DANS LE RUANDA

Les troupes s'engagent ainsi dans la province du Ruanda que l'ennemi occupe en force. Elle s'étend du Kivu à la Kagera. Le hauptmann Wintgens, avec 1.000 fantassins munis d'artillerie et de mitrailleuses, couronne les positions de la Sebea, redoutablement organisées et, en bien des manières, réplique des obstacles semés par la nature et les Autrichiens devant l'armée italienne.

Les versants ouest de ces montagnes descendent au lac et atteignent le poste allemand de Kissegnies, abandonné, comme on l'a vu, depuis octobre 1914. La crête est hérissée de défenses. Les trois masses de Kama, Niondo et Mungwe barrent l'horizon, au Sud de la rivière. Il s'agit d'une véritable guerre de montagne. Pas une pente que ne batte un ouvrage capable de résister aux obus. L'ensemble est sinistre. Les versants grisâtres contrastent avec l'éclat du ciel. Cependant, à travers ce terrible obstacle, entre le Kama et le Niondo, une trouée sollicite l'audace de nos soldats. Mais, au Nord de la Sebea, à l'avant-plan, le Ruakadigi

et la Bassa apparaissent comme un gigantesque verrou tiré au travers du chemin. Le tac-tac sinistre des mitrailleuses est devenu l'irritante chanson des montagnes. Et de Kama, et de Niondo les canons balaient le terrain que, dans un périmètre moins étendu, les balles fouillent plus en détail. Des fortins nombreux peuvent résister aux obus. Tous comprennent au centre un réduit fermé qu'entourent des réseaux de défenses accessoires, dont un fossé large et profond de plusieurs mètres. Les Allemands commandent aussi par d'autres fortifications toutes les routes qui conduisent à Kigali, chef-lieu de la province.

Avant d'engager son armée dans l'offensive générale, le commandant en chef lui adressait une proclamation dont l'effet ne fut pas moindre que celui d'autres ordres du jour célèbres sur nos lignes. Aux soldats indigènes, il dit :

« Ceci est une grande guerre.

« On en parlera longtemps.

« Ceux qui sont des enfants, maintenant, raconteront, plus tard, à leurs enfants tout ce que les soldats de Bula Matari ont fait pendant la guerre.

« C'est une grande guerre et les soldats de Bula Matari ne sont pas des soldats *bule* (1). Ils

(1) Soldats sans valeur.

battront les Allemands pour que ceux-ci n'osent plus jamais recommencer la guerre plus tard. » —

Et, parlant aux Européens, il tint ce langage :

« Une nouvelle phase de la campagne s'ouvre [1].

« Votre tâche sera dure, mais glorieuse, et vous serez à la hauteur de votre tâche.

« Le Roi, l'armée, le pays, la colonie, attendent la nouvelle de vos victoires.

« N'oubliez pas la grandeur du rôle qui vous est dévolu.

« N'oubliez pas que l'ennemi que nous combattons en Afrique est le même que celui qui opprime notre patrie.

« Combattez en dignes fils de Belgique, qui poursuivent une œuvre de justice et de réparation.

« Marchez hardiment, gaiement : votre cause est la plus belle. Vous êtes les soldats du Droit et de la Liberté... »

*
* *

Dès le mardi 4 avril 1916, le 4e régiment [2]

(1) A la défensive, qui dura d'août 1914 au mois de mai 1916, va succéder l'offensive.

(2) Major Rouling.

commence l'attaque pied à pied et enlève, mètre par mètre, les retranchements de la Sebea. Mais, ce fut quatorze jours après, le mardi 18, que l'offensive générale se déclencha. Elle allait mettre en mouvement, échelonnées du Nord au Sud, toutes nos forces disponibles. Une fraction du 1er régiment occupe l'île de Gombo, à la pointe méridionale du Kivu et, par le fait même, le poste ennemi de Shongugu se trouve pris à revers. Ce fut une action combinée de la flottille et de notre infanterie. Les forces navales du Kivu comprenaient, alors, avec la canonnière *Paul-Renkin,* le canot automobile *Tshilohango,* une baleinière, un ponton et plus de cent grandes pirogues indigènes. Le 19, le major Muller avec le 1er régiment (1) aborde les Allemands et, le soir, hisse les couleurs belges à Shongugu.

C'est le moment où la Brigade Nord débute dans une action de grand style. Le 26, le 3e régiment (2) part de Kamwezi, dans l'Uganda et, quatre jours après, arrive sur le lac Mohasi, non sans peine d'ailleurs, car la saison des pluies était venue et le pays était montagneux. L'eau que le ciel y déverse en abondance est, aussitôt, restituée aux rivières qui se gonflent et se transforment en torrents dan-

(1) Brigade Sud.
(2) Major Bataille.

Le lieutenant-colonel Thomas, de la Brigade Sud, passant le 2e régiment en revue.
(Aout 1916)

Le *Kingani,* vapeur armé pris aux Allemands sur le lac Tanganyika, ayant à bord son nouvel équipage anglo-belge.

(JUILLET 1916)

gereux, souvent mortels pour les malheureux qu'ils entraînent. Les passerelles sont arrachées, les ponts en partie détruits et, si la mitraille fit peu de victimes pendant cette marche, la nature se chargea d'y suppléer. Toutefois, grâce à la méthode prudente des officiers, le tribut payé aux circonstances fut réduit au minimum.

Le 6 mai, un bataillon du 3e régiment, avec le commandant Pirot, entrait à Kigali, après avoir culbuté l'ennemi au mont Kasibu. Le 8, le colonel Molitor, à la tête du 3e régiment, pénétrait à son tour dans la place, tandis que les derniers détachements allemands étaient rejetés de la région de Dzinga. Quant au 4e régiment, vainqueur de la veille au Mungwe, sur les flancs du Ruakadiji et devant la Bassa, il venait, comme on l'a lu, de prendre les positions de la Sebea et les dépassait dans une poursuite acharnée du major Wintgens. Parvenu à Kigali, il y retrouvait le 3e régiment et, se reposant à peine, avançait sur la rivière Akanjuru, tributaire du lac Tshosha.

Le 1er régiment s'est remis en marche de Shongugu vers Nyansa. Il doit traverser un pays de montagnes boisées et la marche est lente et pénible. Wintgens, prévenu de la manœuvre d'enveloppement qui s'opère, cède ses positions et précipite sa retraite devant la colonne Rouling qui, le 20 mai,

opère sa liaison, entre Kigali et Nyansa, avec les deux autres régiments qui ont participé à ce premier mouvement stratégique.

*
* *

Les Belges occupent ainsi le Ruanda, pays splendide aux molles collines boisées rappelant la campagne ardennaise, plaine qui ondule à perte de vue sous les tonalités fondues d'un vert changeant, plus pâle sur les croupes, plus foncé au bord des rivières dont la chanson monte sous le chaud soleil d'Afrique. Voici la fin du jour. A peine s'annonce-t-elle, car le crépuscule n'a peut-être pas sous les tropiques ces nuances douces et dégradées qui, dans nos climats, font la calme beauté des couchants. Sur chaque colline, le bétail se rassemble. On en voit les têtes par milliers. C'est le royaume des riches Watuzi. Par un mirage étrange, les troupeaux ne semblent compter que des bêtes bâties sur le modèle des vaches légères de la haute Wallonie. Seules, leurs cornes plus longues et plus hautes diffèrent et, vues sous l'horizon, on dirait un océan de pointes dont l'irrégulière cadence trace dans le ciel des hachures courtes et mouvantes. A l'entour, les fauves s'apprêtent pour leurs noces

nocturnes. Peu nuisibles à l'homme parce qu'ils trouvent une abondante pâture, leurs rauques appels font courir un frisson parmi les bêtes qui se réunissent hâtivement.

Qu'on ne se figure pas cette expédition comme une razzia où le pillage dut pourvoir à tous les besoins. Les maîtres du Ruanda méritaient mieux que ces procédés sommaires, sources infaillibles de cruels lendemains. Les Watuzi sont de race noble. Belliqueux et forts, et par conséquent avides de domination, ils ont soumis à leur pouvoir les Bahutu. Et ceux-ci, quoique beaucoup plus nombreux, sont véritablement les serfs des 400.000 Watuzi. Cette forme de domination ne serait d'ailleurs pas cruelle, car les Bahutu ont la seule charge de garder le bétail et de cultiver les champs, moyennant quoi ils partagent la vie de leurs maîtres.

Ce n'étaient donc point là gens qu'il fallût brusquer, d'autant plus que le roi des Watuzi, Musinga, commande à deux millions de lances et, grâce à la brousse amie de l'embuscade, ce n'eût pas été un réconfort que cette nuée de guerriers capables de couper notre ravitaillement. Nous en avions d'ailleurs souffert aux premiers jours de la guerre ; aussi, avec une sage humanité, les chefs de colonnes se couvrent-ils à la distance d'une ou deux étapes par un service des réquisitions. Et

faisant penser à nos paysans que les marchés attirent, s'imposant sept et huit heures de marche, des indigènes arrivent pour offrir leurs marchandises. Le prix est débattu et payé rubis sur l'ongle. Les indigènes préfèrent-ils des étoffes, de la verroterie, ou, plutôt, de la monnaie, frappée à l'effigie d'Albert Ier, on les satisfait et le prix débattu, puis fixé, est aussitôt soldé. Toutefois, les paiements en numéraire sont accompagnés d'une pièce, signée du commandant, qui en autorise l'échange au poste voisin. Pendant toute la campagne, pas une femme ne fut l'objet d'outrages, pas un troupeau ne fut, sans juste indemnité, diminué d'une seule tête, et par ces lois de la guerre honnête les Belges de leurs ennemis probables se firent des alliés, car les Watuzi, finalement, épousèrent notre cause contre leurs maîtres de la veille.

Un religieux français, le Père Lecoindre, fut utile aux chefs européens. Installé dans le Ruanda depuis dix-sept années, il y jouit d'un prestige très influent. Son action paraîtrait même peu vraisemblable, si les preuves n'en étaient données par le témoignage même de nos officiers. Et, pourtant, les Watuzi ne sont pas chrétiens, mais leur roi, qui réside à Nyansa, ne prendrait pas une décision sans consulter le Père Lecoindre, ne fût-ce que par

une voie indirecte. Par lui, voici ce que nous avons su de la vie mystérieuse des puissants Watuzi [1]. Une cour nombreuse se réunit autour du Roi. Il est de bon ton qu'un chef vienne séjourner dans la capitale, pendant quelques semaines chaque année. Il n'y arrive d'ailleurs pas sans apporter son tribut dont l'accumulation garnit d'abondantes réserves les greniers du souverain. De leur vie intime on sait que, chaque soir, à la tombée du jour, l'hydromel ou la bière indigène, pombe, produit ses ravages. Aux festins succèdent les rixes et le sang coule. Les femmes en sont probablement la cause, car la fierté d'un Watuzi est d'avoir beaucoup de vaches et tout autant d'épouses. De ces femmes, jamais encore Européen n'aurait vu le visage. Le harem installé sur une colline est inabordable pour l'homme blanc et, si l'Européen demande l'hospitalité, une case à part lui est réservée.

Le concours de cette peuplade nous fut précieux et, certes, il fait honneur à ceux qui, malgré les Allemands et leurs excitations, surent conquérir sa confiance, puis ses sympathies. Bousculer quelques villages indigènes à coups de canon est

(1) Les Watuzi ou Tussi (singulier Montuzi) sont d'origine hamitique, comme les Peulhs au Soudan et une race essentiellement militaire.

une méthode allemande, mais se gagner l'estime et l'amitié demeurait le procédé des Alliés, sous les tropiques aussi bien qu'en Europe.

Les Allemands voulaient du Ruanda faire un autre Uganda, projet que les Watuzi, avec leur régime féodal, semblaient devoir seconder. Jamais, cette province ne subit le joug arabe et sa population ayant échappé à la traite est une des plus denses de l'Afrique, car elle se chiffre à 3 millions.

*
* *

Aux premiers jours de l'offensive, engagés en bordure du Ruanda, les Belges durent envoyer un message sur la rive ouest du lac Kivu. Par voie de terre, il fallait au moins douze heures, tandis qu'en traversant le Kivu, quatre heures suffiraient pour remettre le pli à son adresse. Malheureusement, l'ennemi profitait encore et pour quelques jours de sa supériorité navale : aussi était-il hasardeux de s'engager en pirogue pour la traversée de cette large nappe d'eau. Cependant, on demande des volontaires. Le sergent-major indigène Kodja se présente avec huit hommes, réputés excellents pagayeurs. Il s'embarque et, dans l'espoir d'éviter l'ennemi, le frêle esquif longe, d'abord, les rives, tâchant de se dissimuler. Au bout d'une

heure, les audacieux émissaires perçoivent le bruit d'un moteur qui, bientôt, devient plus distinct et se rapproche. C'était une vedette allemande dont le guetteur avait aperçu nos soldats. Parvenu à portée de voix, le commandant somme les nôtres de se rendre. Refuser semblait fou, car une mitrailleuse visait déjà la pirogue. Kodja ne s'émeut pas, ordonne à six de ses hommes de laisser leurs pagaies et, tandis que les deux derniers mènent l'esquif, tous les autres répondent à la sommation par un feu nourri. L'un après l'autre, deux d'entre eux tombent mortellement atteints, puis un troisième, puis un quatrième roulent encore au fond de l'embarcation. Kodja demeure calme, ne pense pas un instant à se rendre, tire avec calme, ajuste bien ses coups, lorsque, subitement, la vedette ennemie vire sur place et s'éloigne, toujours encadrée et souvent atteinte par les balles du sergent-major. Le mécanicien venait d'être gravement touché. Il n'y avait que lui pour manœuvrer le moteur ; aussi les Allemands n'osèrent-ils point courir le risque d'être immobilisés. Quand ils furent à 1.500 mètres, Kodja prit une pagaie et avec les survivants de son minuscule équipage s'occupa d'accomplir sa mission. A l'heure prévue, le message parvint au commandement belge, installé à Bobandana.

---

## XIII

## LE LAC KIVU ET LA REPRISE DE L'ILE KIWIDJI

Sur ces entrefaites, une nouvelle heureuse vint réjouir nos soldats. Au mois d'avril 1916, la maîtrise du Kivu, depuis 1914 aux Allemands, venait de leur être ravie.

Dès le 16 mars, les Belges avaient lancé dans la baie de Sake la canonnière *Paul-Renkin*, qui, désormais, rappellerait le nom du glorieux sous-lieutenant tombé à l'ennemi sur l'Yser. A la pointe nord-ouest du lac, dans un décor pittoresque, où la nature a réalisé des merveilles, se trouve un chantier de construction navale qui doit être apprécié selon le prix dont il fut payé. Ses dimensions ne sont pas comparables à une installation similaire en Europe. La valeur de cette organisation ressort tout entière de sa position géographique. L'effort total fut en partie accompli, le jour où les porteurs de caravane déposèrent dans la baie de Sake leurs lourdes charges. Il n'y eut plus, alors, qu'à tirer une conclusion victorieuse de prémisses déjà posées.

En face d'une mission, jadis fondée par le Père Gillès de Pélichy, au pied des montagnes d'où les

eaux ruissellent en cascades neigeuses, à l'ombre de boqueteaux accrochés aux versants escarpés, le marteau en frappant l'enclume éveille mille échos. C'est, avec son atmosphère joyeuse, la vie saine et pleine du labeur. Mais ici, comme, plus tard, au camp d'aviation de Toa, des armes sont forgées sous la menace constante d'autres armes, dès longtemps préparées. Maître du Kivu, à tout instant l'ennemi peut surgir, puisque, à travers le lac d'où nous sommes chassés, il a le bénéfice des voies les plus rapides et aussi variables que l'inclinaison du compas sur la boussole.

Sans doute aucun, ne s'agit-il pas ici de construire une unité puissante. Il suffira qu'elle puisse dominer la canonnière ennemie. A ce prix, le lac et l'île Kiwidji reviendront en notre pouvoir. Mais ce but, que la technique d'un constructeur pourrait considérer comme minime et facile, prend d'autres proportions parce qu'il doit être réalisé à des milliers de kilomètres des centres industriels.

De Boom, aux portes d'Anvers, venue à Paris, dès septembre 1914, une embarcation rapide courait sur la Seine. Construite, d'abord, pour le service des Postes en quelque coin d'Afrique, on l'adapte à des exigences moins pacifiques. Elle fut divisée en autant de pièces qu'il fallut pour être expédiée par petites caisses. Parvenues, à travers l'Océan

Indien, jusqu'au rivage du Victoria-Nyanza et de là, par l'Uganda, jusqu'au Kivu, ne furent-elles pas, dans leur dernier trajet, l'image symbolique de ce qu'est une campagne moderne au cœur de l'Afrique? Chacune de ces charges réclama une équipe de porteurs... qu'on dut, d'abord, former comme un peloton instruit à la manœuvre. Et, quand les sentiers devinrent trop étroits pour livrer passage aux équipes traînant leur lourde charge, il fallut des pionniers pour en faire une route assez large. Le terrain était très inégal et, souvent, une pièce lourde demeura, des heures entières, au pied d'un raidillon, au bord d'un ravin, tandis que les nègres haletaient et laissaient pendre leurs bras meurtris. Qu'à ce moment survînt un parti allemand, qu'une pièce importante fût faussée ou détruite pendant le combat, et tout le travail demeurerait en suspens et les envois venus d'Europe seraient longtemps inutilisables. Malgré tout, au terme de ces longs et douloureux efforts se trouva le succès, matérialisé en une forme réduite, mais suffisante, puisque notre but fut atteint.

Le 16 mars, le colonel Molitor, qui était à la veille de devenir le chef de la Brigade Nord et fut, jusqu'alors, le fidèle second du général Tombeur, présidait au modeste lancement de la canonnière

*Paul-Renkin* (1) et, sans tarder, l'île de Kiwidji nous revint. Située au milieu du lac, elle couvre une superficie de 300 kilomètres carrés environ. Remarquablement peuplée pour une terre tropicale, elle ne contient pas moins de 20.000 âmes. Canonnière et chaloupes (2) avaient eu raison d'une résistance pourtant décidée et qu'appuyaient de solides positions, établies sur le pourtour de l'île. Elle domine une immense nappe d'eau sulfureuse, peu hospitalière, car il ne s'y rencontre ni crocodile, ni hippopotame. Par contre, remplie d'un excellent poisson de la grosseur d'une brème (3), nos troupes en tirèrent le principal de leur subsistance. Trop pressées pour l'emploi du filet, quelques cartouches de tonite suffisaient à leur assurer d'abondantes provisions. Et ces pêches miraculeuses s'entourèrent d'un décor digne du pays des fées. Les rives sont creusées de fjords tapissés de verdure que séparent de hautes murailles rocheuses. Sous leur vêture grise elles forment un étrange contraste avec le ciel bleu et profond que répète, en bas, la glace mouvante du lac. Au loin,

(1) File 25 nœuds, armée d'un canon « pom-pom » de 37 et de deux mitrailleuses.

(2) Entre autres, le canot automobile *Tshilohango*, armé d'une mitrailleuse.

(3) La brème mesure 50 centimètres de long (cyprinidé à forme ovale, latéralement comprimé).

résonnent les échos multipliés à l'envi de cascades dont les eaux emportées tombent avec fracas. Elles bondissent dans une lumière limpide, puis s'écrasent, auréolées d'arc-en-ciel.

*
* *

La reprise de Kiwidji rappelait un épisode qui ouvre tout entière l'âme du soldat indigène. Il semblerait naturel, vu les dispositions natives du nègre, que, soustrait à l'action de ses chefs européens, il n'ait plus rien de ce courage antique dont, par ailleurs, la campagne a fourni maints exemples. Et pourtant, ses actes prouvèrent combien demeurait vivante en lui l'influence des chefs européens. Lorsqu'en 1914, aux premiers jours des hostilités, les Allemands s'emparaient par surprise de l'île Kiwidji, ils y firent prisonniers soixante de nos fantassins. Emmenés à Tabora, ils furent astreints aux plus durs travaux et, quand on les crut suffisamment meurtris et épuisés, le commandant leur offrit une existence meilleure s'ils acceptaient de combattre avec ses troupes. Tentés et n'en pouvant plus, quelques-uns acceptèrent. Et ce furent ces hommes-là qu'un jour nos alliés anglais virent s'avancer au-devant d'eux et se rendre. Et voici ce que dirent les transfuges : « Nous sommes

des soldats de Bula Matari. On nous a faits prisonniers, puis nous avons dû apprendre l'exercice des n'Dachi [1], après quoi on nous a placés devant vous. Nous n'avons pas encore tiré et nous venons nous rendre. Une seule demande : qu'on nous renvoie chez Bula Matari, car nous voulons venger nos frères et nous-mêmes. »

Leur vœu fut réalisé.

(1) N'Dachi : signifie Allemand.

## XIV

## LE PASSAGE DE LA KAGERA ET LA MARCHE VERS LE BUKOBA

Tandis que le colonel Molitor détache quelques compagnies au Sud-Sud-Ouest, en direction de Nyansa, pour se lier avec le colonel Olsen, il porte sa brigade vers la Kagera, fossé profond qui sépare le Bukoba du Ruanda. A l'Est de celui-ci et jusqu'au lac Victoria s'étend la province de Bukoba. Pour l'atteindre, il faut d'abord traverser la Kagera, fleuve dangereux et qui sait se défendre. C'est une des sources du Nil, coulant vers le Victoria-Nyanza, aux confins anglo-allemands. Elle décrit de grandes sinuosités et s'appelle, dans la partie supérieure de son cours, Nyawarongo. Nourrie des eaux qui s'écoulent du Virunga, jadis découvert par le comte de Goetzen, elle appartient à la plus lointaine origine du grand fleuve. Ses flots s'écoulent avec fracas entre deux chaînes montagneuses qui semblent la charger et vouloir l'étreindre, puis, subitement, tombent avec des à-pics presque verticaux.

Le fleuve offre trois passages, tous tenus par l'ennemi : à Kageye, Migera et Rusomo. Les compagnies

s'y présentèrent exténuées par de longues marches à travers un pays accidenté et dont le terrain est particulièrement lourd. Par monts et par vaux, elles étaient parvenues au grand fossé naturel qui couvre les défenses allemandes.

Le 3e régiment se concentre dans la région de Nsasa, siège d'une mission prospère. Il y organise le passage de la Kagera, afin de pouvoir faire la conquête du Bukoba. Mais il faut ruser avec l'adversaire, qui surveille et commande les points où le fleuve peut être franchi. Les Allemands avaient enlevé ou détruit toutes les pirogues. Les Belges vont les immobiliser sur ces mêmes points, grâce à plusieurs détachements qui multiplieront les feintes. Et, tandis que les démonstrations se succèdent, en dix jours le chef indigène Rugambarara fait établir trente bonnes pirogues en bois léger.

L'ennemi nous attend vers Rusomo, mais, par une marche forcée, une de nos colonnes dépasse Nyawarongo, vers le Sud, et gagne le Ruwuwu, qu'elle dépasse, le 18 juin.

L'état-major allemand transpose alors ses forces, abandonne Rusomo et se porte vers Biaramulo dans l'espoir d'entraver notre avance. Trop peu nombreux, l'adversaire doit céder du terrain, les 21 et 23. Le 24, un dernier combat nous livre Biara-

mulo. Sur ces entrefaites, une colonne légère, garde du flanc gauche belge, passe la Kagera à Rusomo.

J'extrais, ici, des notes de M. E. Henrion, quelques précisions sur la manière dont le colonel Molitor fit passer son 3e régiment à Rusomo. Les eaux du Ruwuwu et de la Nyawarongo s'unissent, forment la Kagera et fuient entre deux murailles rocheuses. Tombées brusquement dans une cuve, elles tracent un angle droit, se dirigent vers le Nord, puis, par un nouveau repli sur elles-mêmes, retournent à l'Est, bondissant sur les rochers qui affleurent la surface. Les troupes se trouvent sur la rive gauche et descendent, à la file indienne, vers le fleuve par un escalier de rondins, logé dans une tranchée. Ces travaux avaient été exécutés, auparavant, par des ingénieurs allemands venus là en mission d'étude et qui établissaient les plans d'un nouveau chemin de fer amorcé dans Tabora, dont nous avons déjà parlé. Au bas de cet escalier, un embarcadère minuscule et, tout de suite, le fleuve très profond. L'espace d'eau libre est large de 50 à 60 mètres, prolongé, sur la rive opposée, par un marais de papyrus à travers lequel l'ennemi avait jeté une estacade. En temps ordinaire, il faut une demi-heure pour franchir les 60 mètres qui séparent ces points extrêmes.

Nous disposons de trois pirogues, très petites,

Les aviateurs belges du Tanganyika : de gauche à droite, lieutenant Orta, capitaine Russchaert, lieutenant Behaeghe, lieutenant Gastian, commandant de Bueger, lieutenant Collignon.

Le lac Tonqwe et le camp d'aviation.

menées chacune par un seul pagayeur et portant trois ou quatre hommes, au plus. Pour accélérer l'opération, réunissant deux pirogues plus grandes, on les couvre d'un plancher fait de troncs d'arbres amincis et sur ce radeau, consolidé par des attaches en fil de fer, les officiers placent, en une fois, six hommes et quinze à vingt charges. Quatre nègres munis de pagaies dirigent ce primitif ferry-boat, car c'est bien là ce que semble être cette embarcation. Alors les pagayeurs remontent le fleuve, d'abord abrités sous la rive gauche qu'ils quittent, tout d'un coup, pour être entraînés par un courant d'une violence inouïe. Grâce à la vigueur exceptionnelle des indigènes et à leur adresse, les passagers traversent la Kagera en diagonale et aboutissent au marais de papyrus, en aval de l'estacade. Remontant la rive droite, ils arrivent, enfin, à l'endroit où le débarquement est possible. Durant cette traversée, le danger est de tous les instants, car chaque pirogue se sent comme aspirée par les rapides couverts d'écume et, d'ailleurs, il y eut plusieurs accidents mortels. Parvenu sur l'autre rive, le 3e régiment franchit le marais de papyrus sur la passerelle, escalade une pente douce, puis, par un sentier de chèvre descend en aval de la chute. Et, tandis que la colonne s'égrène au milieu du bruit assourdissant des eaux, des îlots de verdure,

arrachés au passage, passent emportés et disparaissent, aspirés et anéantis dans un remous effrayant.

Le 1er régiment du major Muller est en marche vers Kitega, appuyé par le 4e régiment qui, sur sa gauche, force les passages de l'Akanjuru. A ce moment, le major Rouling, appelé par le commandant de la Brigade Nord, se dirige à toute allure vers le Ruwuwu qu'il franchit, le 19 juin, à Ruanilo, malgré les tentatives de l'ennemi, sous la protection d'une compagnie qui s'est heureusement glissée sur la rive opposée.

Le 4e régiment traverse aussi le Ruwuwu, à Ruanilo. Cette opération, qui dura du 16 au 19 juin à cause des faibles moyens de passage, fut périlleuse. Attaqués à ce moment, les nôtres se fussent trouvés en danger, d'autant plus que l'artillerie n'eût pu intervenir que le 22 seulement. Dès lors, la Brigade Nord, formée en quatre colonnes, poursuivit vers l'Est.

*
* *

Lorsque nos soldats eurent dépassé les montagnes, ils aperçurent une plaine sans borne (1).

(1) On lui donne parfois le nom de Karagwe, elle est plus souvent appelée Bukoba.

Pauvre au premier aspect, elle s'entoure d'un silence impressionnant. Pas un village, l'immensité, l'absence des hommes. C'est un des pays les plus giboyeux du monde. Au milieu de hardes d'antilopes dont les variétés sont innombrables, depuis la minuscule gazelle jusqu'à la grande antilope-cheval, le léopard exerce sa loi sous la suzeraineté incontestée du grand lion africain. Vers le Victoria, les rhinocéros se rencontrent en grand nombre et les rivières sont d'un abord dangereux, car le crocodile y foisonne. Nos soldats auraient pu prendre pour eux ce qu'écrivait, alors, à sa sœur un soldat de l'armée britannique, engagée plus à l'Est : « Ceci est un affreux pays pour y combattre... ; c'est une masse de broussailles et de buissons épineux, au milieu desquels vous pouvez marcher droit sur l'ennemi sans être vu. La nuit dernière, on m'a envoyé patrouiller sur les collines. Le Kilimanjaro, au clair de lune, était splendide avec son pic neigeux. Mais, vraiment, le travail est plutôt émouvant, car l'endroit était farci de « rhinos » et de lions et nous devions nous tenir en plein air et sans feu. Nous entendions les fauves rugir à nos côtés et aussi bien d'autres bruits de la vie animale. Tout ceci est très bien, mais très effrayant... »

Pour les yeux, c'est une féerie où tous les tons verts, du plus pâle au plus foncé, se jouent dans

une gamme infinie. La Kagera qui sépare le Ruanda du Bukoba s'enfuit rapide et houleuse. Ses eaux brunes roulent sur une largeur de 80 mètres, coupées d'une haute chute en cataractes, ce qui contrariait beaucoup les projets allemands, car la Compagnie des Chemins de fer coloniaux tâchait de relier le coude extrême méridional de la Kagera au *Tanganyikabahn,* afin d'atteindre le Ruanda par bateau, puis, après, Muanza et le lac Victoria. Mais, comme il fut dit au Reichstag, bien des millions seront nécessaires pour rendre cette rivière navigable et en permettre l'accès aux vapeurs entre les chutes Rusomo et le Nord de Kigali. C'est, cependant, à cette seule condition que le Ruanda central pourrait devenir accessible au commerce. Tout ce que les cataractes entraînent est voué à l'oubli. Parfois, s'approchant trop de ces rapides, crocodiles et hippopotames eux-mêmes ne peuvent lutter contre la violence du courant et ils s'en vont, à l'inverse du grand saumon qui remonte frayer dans les rivières, mais pour être broyés, déchiquetés en mille pièces, sans que, jamais, le fleuve restitue rien de leurs dépouilles.

Cette province, comme celle de l'Urundi, est généralement montagneuse, le climat en est plus sain, mais les populations peu préparées aux températures extrêmes de la plaine.

*
* *

Les dépôts du major allemand Godovius se trouvent aux environs de Bukoba, port important du Victoria-Nyanza. Biaramulo, poste militaire sur la route Bukoba—Tabora, est tenu par une forte garnison. Se fiant à la moyenne Kagera pour protéger sa gauche, l'ennemi se croit en sûreté. Malgré nos progrès, il se maintient dans le Nord du Bukoba, face aux Anglais qui, avec leur général Sir Ch. Crewe, devaient, plus tard, prendre Muanza, autre port du Victoria, mais s'y butaient encore à de graves difficultés.

Puisque la ligne de retraite ennemie va du Nord au Sud et que des troupes luttent toujours sur les rives ouest et sud du Victoria-Nyanza, puisque les Belges, par leur poussée du Nord-Ouest au Sud-Est, rendent chaque jour plus étroite la passe demeurée libre entre eux et le Victoria, leur tactique sera de fermer cette issue. Et voilà pourquoi ils poussent dans une direction nettement Ouest-Est. Ce fut aussi, avec l'occasion d'engagements sauvages, la cause d'une victoire décisive, en ceci qu'elle complétait, en la confirmant, notre occupation des régions septentrionales de l'Afrique Orientale.

*
* *

En se rendant de la Kagera vers Biaramulo, localité riveraine du lac, le 3e régiment, avec le major Bataille, dut, par un après-midi torride, traverser un incendie de brousse. Tout à coup, l'on entendit au loin comme un gigantesque roulement de tonnerre. Puis, bientôt, le bruit devint plus net et ce fut plutôt une fusillade infernale, où les coups de feu se superposaient, sans cesser d'être distincts. Les flammes dévorent la plaine, et le vent promène à la plus folle allure des lueurs aux zigzags sinistres. Aussitôt, porteurs et soldats déposent qui sa charge, qui ses armes et, d'un seul mouvement, se portent au-devant des flammes. Sans aucune émotion et semblant exécuter un rite familier, ils fauchent tout ce qui se trouve devant eux. Le vide assure, alors, une barrière devant le feu privé d'aliment et, sans plus s'inquiéter, la colonne poursuit de son pas rythmé.

Les Allemands nous opposèrent des feux de brousse et, s'ils purent ainsi ralentir l'une ou l'autre colonne belge, encore arrivait-il que, débarrassé de ses couverts, le pays ne servait plus l'embuscade. Libérés de toute crainte d'être surpris, les soldats allongent le pas et regagnent le temps perdu. C'est que, trop souvent, la brousse, haute de 1m 50 à 2 mètres, offre ses hautes herbes aux ennemis qui s'embusquent, Askaris voués à une

mort certaine, mais dont les coups n'en seront pas moins sensibles.

Deux jours après, Biaramulo est à nous et la province d'Ussuwi suit le sort de son chef-lieu. Le 27, Namirembe et Busira-Yombo, que séparent une trentaine de kilomètres, tombent à leur tour. Nous occupions ainsi des points importants sur le Victoria, et les troupes allemandes, encore au Nord d'une ligne Sud-Est, réunissant la pointe septentrionale du Tanganyika à l'extrémité sud du Victoria, se trouvent coupées du gros de leur armée.

Ainsi, prend fin la première partie de l'offensive dont le tableau portera, avec les noms de Kigali, la résidence impériale du Ruanda et de Biaramulo, cœur de l'occupation allemande du Bukoba, ceux de Nyansa, capitale du Ruanda; Kitega, chef-lieu de l'Urundi et Usumbura, le meilleur port allemand du Tanganyika après Kigoma. Ces trois dernières places sont conquises par la Brigade Sud dont la marche doit être exposée, après que, d'abord, sera connu le sanglant combat de Kato.

*
* *

Le 2 juillet, vers midi, les troupes que le major Rouling a installées sur la route de Biaramulo à Busira-Yombo se couvraient par des patrouilles,

quand, on entendit, au Nord, plusieurs coups de fusil. C'était une avant-garde des effectifs cernés entre le Nord et nos lignes qui tentait de passer. Elle ne fut pas plus heureuse que deux jours auparavant à Namirembe, où il lui fallut rebrousser chemin. Le 3 juillet, à la même heure, on annonce à nouveau l'approche d'une force ennemie. Le major Rouling allait se trouver devant un adversaire dix fois supérieur en nombre à ses troupes, mais il espère que les autres compagnies, postées dans le voisinage, pourront à temps marcher au canon et il engage la bataille de Kato.

Elle dure seulement depuis quelques minutes, que, déjà, les Belges sont débordés, surtout à leur gauche. Les hommes combattent, séparés par quelques mètres à peine. Le major Rouling se porte en tête et se trouve face à face avec le commandant Godovius. Entre eux, c'est un duel au milieu de la bataille générale. L'officier belge est atteint, coup sur coup, de cinq balles dont l'une lui immobilise la main droite, une autre la main gauche, une dernière lui traverse la figure. Malgré tout, se maintenant aux premières lignes, il encourage ses hommes qu'un tel exemple galvanise. Le capitaine Hubert rivalise d'audace avec son chef, payant de sa personne sans compter. Le succès est à ce prix et tous veulent se montrer capables

de l'emporter. A 15h 25, des renforts arrivent avec le lieutenant Campé et le sous-lieutenant de Beughem qui se précipitent à la gauche où le fléchissement s'accentue. Beughem est tué sur une de ses mitrailleuses. Remplacé par un sous-officier, Bauwerlinck, celui-ci tombe à son tour. L'encerclement des Belges s'accentue. Sauf sur une étroite ligne de retraite, ils sont de plus en plus pressés. Et, c'est alors qu'un groupe de fantassins, se glissant sur l'arrière de l'ennemi, le charge à l'improviste. A 16h 20, premier signe de fatigue chez les Allemands. Puis, leur recul augmente, ils se replient, se débandent et fuient. Avec cette victoire, aux premiers jours de juillet 1916, notre occupation du Bukoba devint définitive.

---

## XV

## LES PROGRÈS DE LA BRIGADE SUD

Kigali et Nyansa conquis, la Sebea franchie, l'ennemi allait être pris entre le colonel Molitor et son collègue Olsen. Par une fuite précipitée, abandonnant tous ses bagages, brûlant au moins mille charges, détruisant plusieurs de ses canons, Wintgens gagne le Sud et il éprouve, alors, le premier effet de la défaite. Les indigènes veulent se soustraire à son pouvoir. Des porteurs s'échappent, puis sont repris et exécutés en masse. Finalement, la colonne ennemie en demeure diminuée et sa discipline compromise.

Le 19 mai, dans la soirée, le major Muller, à la tête du 1er régiment de la Brigade Sud, s'était emparé de Nyansa, malgré l'énergique résistance de Wintgens, qui s'y était reformé sur les collines dominant la place. Tourné par le Nord, pressé au Sud-Ouest, il dut céder. A ce moment, le roi indigène Musinga, jusqu'alors complice ou allié contraint de la cause allemande, fit sa soumission au major Muller. La capitale du Ruanda était, d'ailleurs, en notre pouvoir avec tout le district qui l'entoure. Le roi des Watuzi craignait des repré-

sailles. Elles lui furent épargnées et, certainement, pour nous être privés d'une vaine vengeance, le lendemain s'en trouva mieux assuré. Sur l'arrière de nos colonnes, en marche toujours plus vers le Sud, nous n'avions semé ni la haine, ni ses conséquences.

La province de l'Urundi, au Sud du Ruanda, est défendue par le major von Langen, avec 600 fantassins, munis d'artillerie et de mitrailleuses. Ils tiennent surtout la région de Kitega, chef-lieu de la province. La Ruzizi, qui réunit les lacs Kivu et Tanganyika, est parcourue par plusieurs détachements de mitrailleurs. Usumbura, Ujiji, Kigoma contiennent de fortes garnisons. Et, enfin, plus au Nord-Est, à la pointe méridionale du Victoria, la place de Muanza, réputée imprenable, reste encore aux Allemands. D'autre part, le 2e régiment de la Brigade Sud, avec le lieutenant-colonel Thomas, suit la rive orientale du Tanganyika et, le 6 juin, Usumbura tombe. Ainsi, la conquête de l'Urundi nous était acquise.

La seconde partie de la même brigade conduite par le commandant Olivet s'empare de Kitega, comme Nyansa, capitale indigène. Ce succès est obtenu dans des conditions que l'on retrouve cent fois au cours de la campagne et dont Anglais et Belges firent une commune expérience. Inabor-

dables de front, les positions allemandes cèdent sous la pression d'une ou de deux ailes marchantes, ou bien encore, parce qu'une démonstration est faite sur leur ligne de retraite.

On se battit, le 6 juin, pour enlever les hauteurs de Kokawani, d'où Wintgens commande la région. Le soir vint sans apporter de décision et, cependant, la journée, de 8h 30 du matin au crépuscule, avait été remplie par le combat, mais l'ennemi couronnait toujours les mêmes crêtes. Le lendemain, ces dernières étaient à nous. Il avait suffi de les occuper, car l'ennemi — n'y était plus.

Le 12 juin, les nôtres se butent à de nouvelles positions d'arrêt. Le major von Langen et le commandant Wintgens essaient en vain de contenir l'avance belge, car, le 17 juin, le 1er régiment était dans Kitega. Avec cette place, l'Urundi et ses 29.400 kilomètres carrés se trouvaient arrachés aux Allemands.

---

## XVI

## LES OPÉRATIONS ANGLAISES SUR LE LAC VICTORIA

Avant de pousser définitivement vers Tabora, il restait à prendre Muanza, station fondée, en 1891, par Langheld. Ce fut là que, pour la première fois dans l'offensive, Anglais et Belges combattirent assez près les uns des autres. Le lieutenant-général Smuts qui, d'une manière générale, descendait du Nord au Sud, après avoir conquis le Kilimanjaro, plaçait à son extrême droite une colonne sous les ordres du brigadier général Sir Charles Crewe.

Ces troupes étaient chargées d'une tâche lourde. Sans qu'une seule bataille rangée y ait eu lieu, des engagements de patrouilles se produisaient, journellement, sur un front de 300 milles (1). Une série d'opérations secondaires s'y effectuèrent dans le but de couvrir, quoique à longue distance, l'extrême gauche de l'armée belge. D'ailleurs, une base se trouvait installée sur le lac, à Bukakata, d'où partaient certains approvisionnements destinés au général Tombeur. Les Anglais, aux mois d'avril et de mai, avaient graduellement chassé les

(1) Le mille vaut 1.609 mètres.

Allemands de leurs postes avancés. Grâce à cette retraite de l'ennemi, les troupes britanniques purent se concentrer et menacer l'île d'Ukerewe. L'occupation anglaise du Victoria-Nyanza et la conquête belge du lac Kivu produisaient ainsi un premier résultat indirect. Entre eux, trait d'union glorieux, s'étendait un vaste territoire dont nous étions les maîtres, comme aussi, entre le Victoria et l'Océan Indien, l'armée britannique avait fait table rase de tous les postes dont la colonie alliée avait subi les coups, durant de longs mois.

Ukerewe produit beaucoup de riz, denrée qui se trouvait à la base du ravitaillement des Askaris allemands. Proche de Muanza, elle était, à la fois, précieuse pour l'ennemi et utile aux Anglais dans une attaque contre cette ville. Le 9 juin, le lieutenant-colonel D. R. Adye, appuyé par une flottille sous les ordres du commandant Thornley R. N., surprend ses adversaires, leur enlevant du monde et 2 canons. C'est alors que, profitant des batailles livrées par les Belges autour de Namirembe, à l'angle sud-ouest du lac, Sir Charles Crewe se porte contre l'importante ville fortifiée de Muanza. S'en emparer serait tenir une base excellente au Sud du Victoria, en vue d'une marche anglo-belge combinée vers Tabora. Les 9, 10 et 11 juillet, Crewe embarque 1.800 fantassins à Namirembe et

à l'île d'Ukerewe. Dans la nuit du 11, une colonne commandée par le lieutenant-colonel C.-R. Burgess débarque à l'Est de Muanza, au cap de Kongoro. Le lendemain, une seconde colonne suit, avec le lieutenant-colonel H.-B. Towse, mais elle descend plus au Nord, à la pointe de Senga. Ces deux forces exécutent, aussitôt, une marche convergente sur Muanza. Menacés sur leur ligne de retraite par la colonne Burgess, le 14 juillet, les Allemands sont contraints d'évacuer la ville qu'ils avaient jusqu'alors et de tout temps proclamée imprenable. La fuite de l'ennemi n'alla point sans un certain pittoresque. Par le lac, sur les vapeurs *Muanza* et *Heinrich Otto,* montés dans la pinace *Schwaben,* juchés sur les barques, pirogues et canots qu'ils avaient pu détacher à temps de la rive, 500 Askaris traversaient le golfe, puis partaient à fond de train sur la route de Tabora. Si les Allemands perdirent, entre autres, un canon de marine de gros calibre, ils purent, tout au moins, abattre leur puissante station de T. S. F.

La poursuite vers Tabora allait commencer et les nôtres, en avance dans cette direction, devaient remplir l'Unyamouézi de leurs hauts faits.

---

## XVII

## DEUXIÈME PARTIE DE L'OFFENSIVE
## LA BRIGADE NORD

La première partie de l'offensive belge vient de conquérir un territoire dont la superficie représente trois fois celle de la Belgique. Le commandant en chef adresse, alors, à son armée la proclamation suivante :

AUX OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS, GRADÉS NOIRS ET SOLDATS DES COLONNES D'INVASION

« La première phase de notre offensive est terminée.

« Nos troupes sont établies entre le Nord du lac Tanganyika et le Sud du lac Victoria.

« Elles ont bouté hors d'un vaste territoire l'ennemi désemparé.

« Elles ont vaillamment combattu à Nyansa, Kokawani, Nyawiogi, Kasibu, Kassassi, Kato.

« Elles ont rivalisé d'entrain et c'est surtout avec leurs jambes, pour ainsi dire au pas de course, qu'elles ont accompli leurs conquêtes.

« J'adresse à tous mes chaleureuses félicitations et mes sincères remerciements.

Une partie du camp d'aviation de Toa, réservée à l'usage des Européens.

Fuselage retiré de sa caisse à Toa.

« Tous ont été dignes de la belle cause qu'ils servent et ont bien mérité de la patrie.

« Mais, la tâche n'est pas finie.

« Avec nos valeureux Alliés, nous devons maintenant réduire les Allemands à merci.

« Il faut marcher vers de nouveaux succès et de nouvelles conquêtes.

« J'attends de tous qu'ils y aillent du même cœur et de la même foi qui les ont animés jusqu'ici.

« Je suis certain que je ne serai pas déçu dans mon attente.

« *Le Général-major commandant en chef,*

« (s.) TOMBEUR. »

*
* *

En marche vers Tabora, les troupes pénètrent dans l'Unyamouézi, vaste plaine couvrant plusieurs centaines de kilomètres carrés, dont le niveau est généralement élevé (1), ce qui n'étonnera pas, puisqu'elle est bornée par des montagnes comme le Kilimanjoro, la pointe Mawensi et la cime

(1) Altitude moyenne 1.200 mètres.

Kibo, de beaucoup plus hauts que le Mont-Blanc. Celui-ci atteint 4.800 mètres; ceux-là culminent entre 5.500 et 6.400 mètres. Loin du chemin de fer central, au Nord et vers l'Ouest, un paysage terne et coupé de savanes, sèches comme des plaques d'amadou, quelques marais et des sous-bois épineux. Semés au hasard, villages attristés par la guerre, cultures en friche et chemins qu'escortent des cases en feu. La Brigade Nord commence par y côtoyer le grand marais de Lissaule dont les eaux s'écoulent, paresseuses et méphitiques, dans le Victoria-Nyanza. Sous l'action des midis africains, elles exhalent leurs miasmes et, seule, la mort semble s'y complaire dans la pourriture d'une végétation dont on ne sait si elle dépérit, ou n'attend pour renaître que la saison des pluies.

Les colonnes entrent en forêt et, pendant des heures entières, c'est la marche monotone sous la garde des estafettes qui reconnaissent la région. Le bruit d'une fusillade parvient-il, à peine perceptible aux derniers pelotons, qu'aussitôt chacun presse le pas. C'est l'invariable loi des expéditions africaines ou asiatiques, la surprise et l'imprévu portés à leur maximum avec l'énervement qui s'ensuit. Le climat épuisant et les ardeurs folles du soleil éprouvent le système nerveux des Européens. Ainsi

en fut-il toujours dans les guerres coloniales et, surtout, depuis trois ans, lorsque la bataille mettant à feu les quatre coins du monde, on vit les Alliés aux prises avec un ennemi multiple, polymorphe et, parfois, inattendu dans la presqu'île du Sinaï, sur les confins du Soudan, aux frontières de Tunisie et de Tripolitaine, le long du Tigre, partout où notre cause poussait ses soldats pour combattre et détruire l'Allemagne et sa politique secrète et malfaisante.

Et, durant ces longues journées et ces nuits qui paraissaient sans fin, les combattants européens éprouvaient un sentiment d'ennui, tant le pays était immense et que, si loin que pussent porter leurs regards, ils ne voyaient, vers Tabora, que l'insensible et morne chevauchée d'une terre sans éclat. L'aurore les surprenait par sa brusquerie sans transition. Tout est excessif, l'ardeur du jour et la subite fraîcheur des nuits, l'éclat du ciel, la violence des orages et l'inlassable constance des journées pluvieuses. Cependant, les nuits étaient souvent belles. Le ciel semé d'étoiles, le calme en haut, le calme en bas que ponctuent les cris des fauves en quête, qui de chair fraîche, qui d'un débris infect. Entre deux aboiements d'hyènes, la voix sonore et malgré tout si impressionnante du lion qui rugit. Puis, surtout lorsqu'on tend l'oreille,

au milieu du silence général, ces bruits imprécis qui n'ont rien de nos pays. Le sol grouille de vie en certains endroits, colonies de fourmis que rien n'arrête, sauf l'incendie, reptiles qui froissent au passage une feuille desséchée. La vie et la mort côte à côte. Rien de ces harmonieuses saisons qui épousent les sentiments de nos âmes en reflétant la vie changeante de nos âges. Et, quand l'éclat d'un clairon traverse ces solitudes, il semble d'un vain métal en face de la nature passive, car c'est elle qui est l'incontestée maîtresse dont les caprices entourent nos colonnes dans un contraste étrange entre sa violente simplicité et le compliqué de nos violences guerrières. L'affût d'un canon, la hausse d'une mitrailleuse, les tiroirs d'un caisson, que vient faire tout cela sur les pistes solitaires et tristes qui cheminent des cases boueuses à la forêt pleine de mystère !

*
* *

En quittant les parages du lac Victoria, la Brigade Nord s'était regroupée pour entreprendre une avance décisive vers le Sud. Elle réunit donc, sous les ordres du colonel Molitor, le 3e régiment (major Bataille) et le 4e, celui-ci commandé par le

lieutenant-colonel Huyghe, depuis le départ du major Rouling, glorieux blessé du combat de Kato.

La colonne s'écoule vers Maria-Hilf (1). Son point de départ est dessiné par une droite réunissant Biaramulo et Namirembe, à l'Ouest du Victoria, et il s'agit, maintenant, d'exécuter la deuxième phase du plan de campagne, dont le préliminaire indispensable est l'occupation de Maria-Hilf et de Saint-Michael. Il avait été convenu (2) entre le général Tombeur et le général Sir Ch. Crewe que leurs colonnes s'avanceraient, simultanément, du lac Victoria sur Saint-Michael et Maria-Hilf par les routes qui rallient Tabora, l'une inclinée à l'Ouest, l'autre vers l'Est. Des difficultés de transport et d'approvisionnement retardèrent leur avance (3). Crewe ne parvint à Iwimbo que le 7 août ; à Schinjanga, le 30.

Le 14 juillet, le 15 encore, il y eut un engagement à Djobahika avec les troupes de couverture, au Nord de Maria-Hilf et, huit jours après, cette dernière position était enlevée de vive force par le 4e régiment, tandis que le 3e aborde, au Sud-Est,

(1) Ushirombo.
(2) Rapport Smuts du 27 octobre 1916.
(3) Entre Muanza et Tabora, l'armée belge se servit d'automobiles et de motocyclettes.

les redoutables défenses de Saint-Michael, où se jettent en renfort les troupes ennemies que les Anglais, avec Sir Ch. Crewe, ont chassées de Muanza(1).

Le décor qui entoure la bataille est sombre : bois entrecoupés de brousse avec, çà et là, des champs abandonnés qu'étouffent de hautes herbes sauvages. Entre plusieurs cabanes indigènes, les bâtiments d'une mission. Tout autour, des collines rocheuses faites de ces crêtes qui, souvent, soulèvent le sol de l'Unyamouézi. Les troupes passèrent six longues journées devant Saint-Michael (2). Il leur arrivait de manquer de munitions et de n'avoir pas même le nécessaire pour leur subsistance. Nos soldats étaient harassés de fatigue et la guerre de mouvement, opérée par grandes étapes et dans un tel pays, entraînait des difficultés croissantes pour le ravitaillement. Ce fut le principal obstacle que dut vaincre le lieutenant-général Smuts dans ses opérations victorieuses, au Sud du Kilimanjaro. Il est vrai que la nature de ses troupes surchargea les services auxiliaires. Les soldats engagés par la

(1) Au lendemain de leur entrée à Muanza, les troupes britanniques de Sir Ch. Crewe, les unes embarquées sur le *Winifred* et transportées à toute vapeur 22 milles au Sud, les autres immédiatement lancées sur la route de Tabora, activaient la poursuite des vaincus de Muanza. Elles s'arrêtèrent à Musingi, en face de la pointe méridionale du Suhlmann Sound.

(2) Wimo.

Grande-Bretagne étaient, pour la plupart, des blancs et des Indiens. Et, ne leur eût-on donné que deux porteurs par blanc, lorsque les Belges, dans ce cas, en avaient six, les colonnes s'alourdissaient quand même de charges écrasantes au détriment de leur mobilité. Et, pourtant, cette campagne est, avant tout, une succession ininterrompue de raids et, la grande rapidité des effectifs demeurant essentielle, tout ce qui la contrariait entravait aussi l'exécution d'un plan par ailleurs bien conçu.

Les Belges n'y échappèrent pas toujours et cela souligne davantage l'importance des services auxiliaires dans pareille entreprise. C'est, en même temps, écrite par la réalité elle-même sur les chemins que suit notre armée, la justification des longs préparatifs qu'avait faits le général Tombeur, avant d'aborder l'ennemi sur son propre territoire. Le succès dépendait, avant tout, d'une avance rapide, la surprise devenant, chaque jour plus, sa condition indispensable. Et voilà pourquoi, bien que privé d'une partie de ses moyens, sur l'ordre formel du général Tombeur, le colonel Molitor avança.

Le 28, il dépassait Saint-Michael, après y avoir livré un combat sauvage. Deux jours après, il put se croire arrêté pour longtemps, un peu plus au Sud. A Kologwe, le commandant Linde occupait de solides positions d'arrêt, y disposant, entre

autres, d'un 105, extrait du *Kœnigsberg* et qui fut amené là par un attelage de cinquante bœufs. Des Boers, installés sur les versants du Kilimanjaro et ralliés aux Allemands, guidaient leurs services du train et intervinrent dans cette circonstance. En outre, un poste avancé d'observation, qui avait de larges vues renseignait le commandement, grâce à une ligne téléphonique établie à travers les taillis.

Le 2 septembre, le choc se produit. Nos fantassins sont accueillis par des obus de gros calibre, et leur attitude semble un moment incertaine, quand on constate l'uniforme trajectoire et la constante direction du tir ennemi. Une fois de plus, la manœuvre enveloppante est employée et, malgré 140 projectiles lancés par leur 105, les Allemands, près d'être cernés, se replient en abandonnant leur pièce lourde. On put voir, alors, que c'était un Krupp de 1909, tirant des projectiles fabriqués à Karlsruhe, en 1915, — preuve nouvelle que le blocus des côtes avait été forcé.

A travers des escarmouches qui crépitent à droite et à gauche, par une route et des sentiers que sèment les débris les plus variés, témoignant du riche matériel dont dispose l'ennemi, Molitor parvient en face des hauteurs d'Itaga. A ce moment, voici quel était son ordre de bataille : en ligne,

quatre bataillons d'infanterie : les 12e (major Gilly), 11e (commandant Löken), 9e (commandant Hérion) et 8e (commandant Pirot). Derrière eux, en soutien, deux batteries de campagne et deux compagnies du 10e bataillon (major de Brouwer) et du 13e (commandant Larsen).

Le colonel est impatient de commencer le combat. Tabora semble plus proche et le courage des troupes en est accru. Surtout, on vient d'apprendre que la Brigade Sud est fortement engagée. Il faut empêcher les Allemands de lui opposer toutes leurs forces. Par le rapprochement des colonnes la campagne prenait figure plus nette. Il devenait possible d'agir par réactions moins indirectes sur d'autres points de la lutte générale. Nous en revenions à la stratégie des champs de bataille européens.

Les positions adverses sont fortes et la route flanquée des deux côtés par des rochers où l'ennemi nous attend. Tabora, logée au fond d'une large cuvette, se couvre par un rempart naturel qui trace autour d'elle comme un large mur d'enceinte. Les Belges, malgré leur sursaut de courage, subissent la fatigue de longues marches répétées. Le pays est sans eau et leur soif grande (1).

(1) On tenta d'organiser une colonne de porteurs d'eau, mais il fut

Du ciel tombe une chaleur implacable. Près du but, il faut faire appel à toute l'énergie que décuplent le haut moral des hommes et leur haine de l'ennemi.

De droite à gauche, les nôtres trouvent devant eux la colline d'Itaga qui commande la route, d'un côté, et les bâtiments d'une mission, de l'autre. Puis, à l'Est de la chaussée réunissant Muanza et Tabora, les hauteurs de Malagala où, bientôt, deux pièces de 105 vont être repérées. Enfin, devant Itaga, une troisième colline, celle de Malende, couverture offerte à certains de nos mouvements et que nous emploierons.

Le 12e bataillon et des éléments du 13e abordent Itaga, à la fois de front et de flanc. Le 11e, avec une batterie que dirige le capitaine Jadot, s'avance contre Malagala. Les deux manœuvres sont simultanées et coïncident avec une évolution rapide des autres forces, derrière Malende, où les 8e et 9e bataillons, une partie du 10e (capitaine Denève) et une batterie, conduite par le capitaine Clynans, s'avancent parallèlement aux hauteurs d'Itaga, dissimulés par la mission qui en flanque la gauche

---

impossible d'obtenir des nègres qu'ils souffrent d'une soif ardente, quand, sur leurs épaules, ils portaient de quoi se satisfaire. Alors, parvenue au but de sa course, la corvée arrivait, sans doute, mais aussi... .. sans eau !

(droite par rapport aux Belges). La journée du 13 septembre se passe à placer les troupes suivant ce dispositif de combat. Elle leur coûte des souffrances qu'ils supportent sans une plainte.

Enfin, vient la nuit qui épargne aux hommes les excès d'une chaleur torride et, dans un calme relatif, ils gagnent leurs postes d'attaque. Le ciel est clair. Très haut, apparaît la croix du Sud qu'entoure une mystérieuse clarté. A 22 heures, il faut se porter en avant et pour se trouver, aussitôt, sous le tir en rafale d'une artillerie puissante. A droite, le commandant Pirot, couvert par la batterie Clynans, entraîne son bataillon à l'assaut des rochers. Les hauteurs d'Itaga sont prises : trois canons de 37 et deux mitrailleuses restent dans nos mains. Ici, se retrouve l'image réduite de ce que fut la presqu'île de Gallipoli devant les assauts menés de Seddul-Bahr (1) vers le Nord : après cette première hauteur, d'autres se présentent dans une rapide chevauchée, offrant à l'ennemi autant d'échelons de repli.

Afin d'assurer l'occupation d'Itaga, les Belges développent leur attaque, à l'extrême droite. Le commandant Hérion lance son 9e bataillon; le capitaine Denève lui fait suite, encore plus à droite

(1) *La Campagne des Dardanelles*. Paris, Chapelot, éditeur.

et c'est à ce moment-là qu'interviennent des renforts allemands, venus de Tabora, qui prennent presque à revers l'extrême aile droite belge. Tout à coup, le tir ennemi devient plus intense. Les balles font voler en éclats la crête des rochers. Surtout, plusieurs nouvelles mitrailleuses commencent à marteler le roulement des canons. Le capitaine Denève reçoit une première blessure, suivie d'une seconde. Les soldats s'en aperçoivent, et, là-bas, bien plus encore que sur le front d'Europe, la présence du chef agit sur la troupe. Aussi, un certain flottement se manifeste-t-il ; déjà, l'ennemi nous entoure. Malgré ses souffrances, Denève parvient, après de longs instants, à dégager sa compagnie. Les ennemis se jettent, alors, sur le commandant Hérion, et leur gros attaque le commandant Pirot, toujours maître des hauteurs d'Itaga. De part et d'autre, l'artillerie fait rage. Ne pouvant plus avancer, il va falloir reculer. Mitraillés de plein fouet par les 105 allemands, les 8e et 9e bataillons se replient, — mais après avoir opposé le maximum de résistance, dira, bientôt, le communiqué qui les met à l'ordre du jour.

Le capitaine Clynans s'accroche au sol avec deux canons dont le tir protège le repli du reste de sa batterie. L'ennemi gagne du terrain, on doit reculer et, incapables de les emmener, nous mettons hors

d'usage nos deux canons laissés en arrière-garde. Clynans tombe, alors, frappé d'une balle au front. Enfin, la nuit vint et elle fut secourable. Ainsi, nous nous retrouvions, le 13 au soir, sur les mêmes lignes d'où nous étions partis, la veille.

Le sort de cette bataille avait été décidé par les moyens de transport dont disposèrent les Allemands. Un tronçon de chemin de fer, amorcé à la grande voie centrale et qui devra, un jour, atteindre la Kagera au Nord, servit à amener les renforts. Sur un espace restreint, l'Allemagne retrouvait, pour quelques heures, la supériorité que lui donnent, en Europe, ses lignes intérieures. Mais, si les positions d'Itaga n'étaient point tombées, encore, tout au moins, le corollaire de ce combat nous était-il acquis : la Brigade Sud en avait été d'autant soulagée et ses succès rendus moins coûteux.

Quatre jours après, le 18 septembre au matin, Molitor reprenait l'attaque des collines d'Itaga. En arrière, des coqs chantent dans les poulaillers de la colonne. Leur voix claironnante éveille un nouvel espoir dans le cœur des hommes. Il leur tarde d'être au but, car leur route fut bien longue. — Déjà, l'ennemi évacuait Tabora et l'heure de sa retraite était proche.

Le lendemain, un parlementaire se présentait à nos avant-postes. Et, si quelque grand oiseau du

commandant de Bueger [1] avait, à ce moment, survolé la région, il eût pu voir le même drapeau de reddition s'avancer aussi vers le chef de la Brigade Sud. Le lieutenant-colonel Huyghe, remplaçant son chef immédiat Molitor, recevait une copie de l'acte de capitulation, celui-là même que, sur le chemin de l'Ouest, M. Schoen présentait au colonel Olsen.

Une semaine plus tard, l'avant-garde de Sir Charles Crewe occupait le chemin de fer central à Sgalulu, à l'Est de Tabora.

(1) Le rôle de l'aviation se trouve exposé, plus loin, en concordance avec les mouvements de la Brigade Sud vers Kigoma et avec la prise de cette place.

## XVIII

## LA BRIGADE SUD EN MARCHE SUR KIGOMA

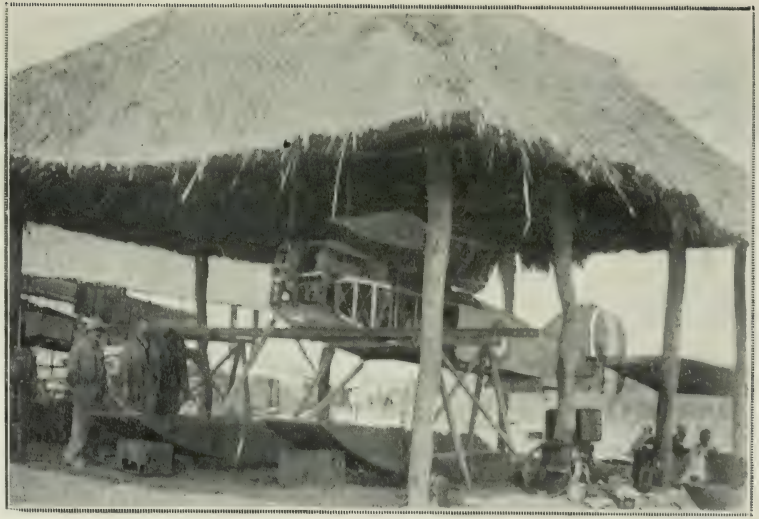
Après avoir conquis la province de l'Urundi, la Brigade Sud va progressivement occuper le territoire en bordure du Tanganyika. De ses régiments, le plus extrême droite est, alors, le 2e, sous les ordres du lieutenant-colonel Thomas. Il venait de prendre Kassaka, où se concentrent ses services de renseignements. Les ayant réunis, il croit pouvoir situer ainsi les forces ennemies placées devant lui : du Malagarassi à Nyanza, sur le Tanganyika, elles forment une ligne Est-Ouest qui se couvre par la rivière dont les eaux vont au grand lac et constituent un obstacle sérieux, large de 70 mètres et n'offrant que peu de passages guéables. Encore, sont-ils dangereux, car les hommes y ont de l'eau jusqu'aux épaules et risquent d'être entraînés par le courant. De plus, une fois arrivée sur le Malagarassi, l'arrière de la colonne belge se présenterait dans des conditions défavorables, l'avance du matériel et des munitions devenant pénible et lente. Le pays, très accidenté et mal percé est, de plus, sans ressources locales et peu connu. Autant de

circonstances qui rendent aventureux un combat livré à l'improviste et dont la mauvaise fortune tournerait aisément en désastre. La marche en avant n'en est pas moins décidée. Une partie des troupes s'embarque sur des pirogues et, longeant la rive, s'empare, d'abord, de Rumonge, puis, poursuit vers Migera, lorsque, dans la nuit du 15 au 16, le commandant apprend l'entrée de son avant-garde dans cette place. Une fois encore, craignant d'être cerné, l'ennemi avait vidé les lieux. Toutefois, à l'examen des fortifications d'arrêt dont il eût pu user, on en fut étonné. Les abords du Malagarassi ne se trouvaient-ils pas sous le tir direct d'un fortin auquel se rattachaient de longs retranchements, pour une grande part creusés à même le roc.

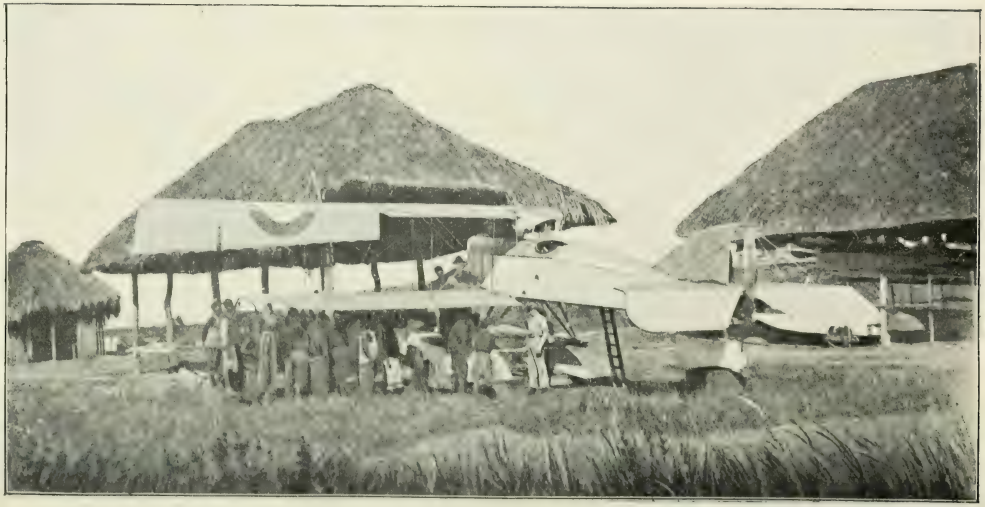
Le 16 juillet, les troupes de Thomas rejoignent l'avant-garde dans Nyansa et, si leur but était atteint sans coup férir, elles n'en avaient pas moins dû exécuter une marche forcée pénible, autant à cause de l'ardeur du jour que des conditions du chemin, un mauvais sentier accroché au flanc de la montagne et suspendu au-dessus du lac.

Sans prendre aucun repos, de fortes escouades allongent le pas, si bien que, le 18, un poste fortifié à Katanga [1] et, le lendemain, une redoute à Kuki-

(1) Ce point est à trois lieues au Sud de Migera.



Sous un hangar d'aviation improvisé, à Toa, on monte les flotteurs d'un des hydravions.



Montage d'un hydravion sur les bords du lac Tongwe.

gera, au cœur des monts Migera, tombaient l'un après l'autre.

Ainsi, les avancées de Kigoma paraissaient s'ouvrir à nous. On savait, cependant, qu'au Nord-Est de cette place, à Kasulu, des forces se préparaient à la résistance. Pour les aborder, le lieutenant-colonel Thomas pousse son aile gauche dont l'avance avait été moins rapide. Il s'agit d'enlever d'assaut le fort de Kasulu, occupant une position naturelle puissante. Dans une situation dominante, couvert à droite, en arrière et à gauche par de profondes ravines, il peut être seulement, abordé de front. Ses défenseurs ont devant eux un champ de tir découvert et des vues de tous les côtés. Le 24 juillet, l'avant-garde du 2e régiment formée du 4e bataillon, avec le commandant Daelman, s'approche de Kasulu et sans tarder prend ses dispositions d'attaque. On assiste à la même tactique d'encerclement. Le lieutenant Lardinois tournera le fort à sa gauche pour couper la route de Migera. Le commandant Daelman exécutera une manœuvre identique par la droite, afin d'occuper la chaussée menant à Kigoma. Vers 12h 30, on ouvre le feu. Les mitrailleuses ponctuent l'action et le sous-lieutenant de Prelle de La Nieppe, avec le sergent Lambert, avance sa section, malgré le tir de toutes les pièces allemandes. Et

pour apprécier la difficulté de cet assaut, il conviendrait peu d'en dénombrer les hommes et les canons, mais, au contraire, de se souvenir que les assaillants se trouvent au terme d'une marche forcée de six heures, à travers une contrée abrupte qui triple en fait chaque lieue parcourue. Aussi, fut-ce pour eux une grande joie, quand, à $14^h 15$, nos soldats virent leur drapeau flotter sur la forteresse, et l'ordre du jour de la brigade témoigna du mérite des vainqueurs de Kasulu. Les Belges y reconnurent les traces d'un ancien camp de prisonniers où le service d'espionnage avait renseigné la présence de plusieurs Anglais et Belges. De ceux-ci, hélas! on ne put délivrer un seul, car déjà tous avaient été évacués.

Le lieutenant-colonel Thomas descend, alors, au Sud-Ouest et se dirige sur la Luitshe, au point où le chemin de Kigoma la franchit sur un pont de bois, pour gagner, ensuite, la station de Kaseke, au kilomètre 1.256 du *Tanganyikabahn*. Bientôt, il pourra s'avancer jusqu'à Ujiji-Kigoma, point final du chemin de fer central, lorsque, par leurs audacieux bombardements, les aviateurs en auront réduit les défenseurs à capituler.

D'autre part, l'aile gauche du 2e régiment s'incline à l'Est et vise la gare de Rutshugi. Celle-ci se trouvant au kilomètre 1.143, on voit que les

troupes du lieutenant-colonel Thomas se déploient en somme sur un front de 30 lieues (1), orienté Est-Ouest.

Le capitaine Bayer, le 27 juillet au matin, dépasse la torrentueuse Luitshe, assez étonné de n'avoir pas à y combattre, car avec ses berges très hautes entre lesquelles s'écoulent des eaux emportées, larges d'au moins 45 mètres, elle constituait une excellente position d'arrêt. Quelques heures après, la Lubundji franchie, les officiers, à l'aide de lorgnettes, purent apercevoir les reflets du rail, objet de leurs efforts si tenaces. La voie ferrée fut atteinte à $15^h 15$. Immédiatement, la lutte s'y engagea et, peu après, les Belges, maîtres de la station de Rutshugi, purent juger de l'heureux résultat d'une action aussi rapidement conduite. La voie n'avait pu être détruite, bien qu'il y eût là une forte charge de dynamite, et le pont en fer qui franchit la Luitshe était également intact, avantages d'autant plus appréciables qu'en cet endroit la ligne traversait un grand marais sur un remblai surélevé d'environ 3 mètres.

Le lendemain, le capitaine Bayer se remit en route, mais en suivant le rail vers l'Ouest, traversa

(1) La station de Kigoma, terminus de la ligne, est au kilomètre 1.268.

la Kaseke dont la passerelle était encore presque intacte, malgré l'explosion d'une forte quantité de dynamite. Au début de l'après-midi, sa compagnie entrait à Kigoma, trois heures après que le lieutenant-colonel Thomas s'en était emparé avec la compagnie Faniel. La prise de cette place importante et fortement défendue, appuyée d'une part au lac, d'une autre sur le chemin de fer, faisait honneur à la ténacité du 2e régiment. Il n'avait laissé aucun répit à l'adversaire, qui vit tomber, l'une après l'autre, toutes ses positions d'arrêt, échelonnées vers le Nord. Encore faut-il reconnaître que ce résultat était dû, en grande part, à l'escadrille aérienne dont l'initiative audacieuse servit tant la cause alliée sous les tropiques.

---

## XIX

## L'AVIATION EN AFRIQUE

Lorsque nos aviateurs intervinrent en Afrique, ils apportaient un concours dont l'efficacité, en certains moments de la campagne, fut capitale. Mais, ils firent plus encore, peut-être, en détruisant le préjugé que l'aéroplane était inutilisable au cœur du continent noir, puisqu'ils servirent ainsi, avec la cause belge, celle de la civilisation.

Le 21 novembre 1915, M. J. Renkin communiquait au commandant de Bueger l'intention du général Tombeur de tenter la lutte aérienne sur le Tanganyika. Ce lac était aux mains de l'ennemi et des conséquences sérieuses s'ensuivaient au détriment de nos projets offensifs. En outre, depuis longtemps, cette suprématie navale faisait courir à la colonie belge des risques de toute nature. La seule obligation d'immobiliser pour la défense des côtes une partie des troupes, si nécessaires ailleurs, eût été déjà suffisante pour que nous essayions de prendre la maîtrise de ces eaux intérieures. Si, par son audace même, la tentative semblait bien risquée, ce n'en fut pas moins à

l'avion qu'on demanda de suppléer à notre insuffisance navale.

Le commandant de Bueger avait assuré au ministre des Colonies que ce projet était réalisable et il en fut aussitôt chargé.

Grâce au concours de l'Angleterre qui, nous cédant une grande partie du matériel, s'occupa aussi de l'emballer et de l'embarquer en quarante jours, le 1er janvier 1916, tout fut prêt. Mais, avant de pénétrer dans les eaux du Congo, l'expédition devait connaître ses premiers déboires. Au Sud du golfe de Gascogne, à 90 kilomètres des côtes, le steamer qui emmenait aviateurs et matériel prit feu. 70.000 litres d'essence brûlaient, mettant le navire en perdition ! Le dévouement illimité de ceux qui allaient mener à bien cette entreprise prouva, déjà, ce dont ils seraient capables. L'incendie fut maîtrisé et, le 2 février, Boma était en vue. Deux jours après, les aviateurs débarquaient à Matadi.

Sans plus tarder, les services du chemin de fer prirent leurs dispositions pour assurer la continuation du voyage vers l'intérieur. Le 7, le chef de l'expédition partait pour Kinshasa, tandis que les lieutenants Russchaert, Orta et Castiau demeuraient à Matadi, afin d'y organiser le convoi, trier les caisses et les faire suivre dans un ordre méthodique.

De nouveaux obstacles, étrangers à l'expédition elle-même, retardèrent l'envoi du matériel, entraînant une perte de dix-sept jours. Toutefois, les premiers éléments du matériel arrivés à Kinshasa, le commandant de Bueger, avec les lieutenants Collignon et Behaeghe et deux mécaniciens, se rendirent à Stanleyville. Les lieutenants Orta, Russchaert et Castiau, qui avaient présidé au classement des envois faits de France et d'Angleterre, restaient à Kinshasa pour veiller aux expéditions successives. Enfin, le 7 mars, le premier groupe des aviateurs arrivait à Stanleyville.

Qu'y fallait-il, tout d'abord, sinon les moyens de mettre à l'eau les hydravions dont on allait commencer le montage. Pour construire le plan incliné qui suffirait à ces exigences indispensables, on commanda deux cents mètres carrés de planches et nombre de madriers. Cela fait, le commandant de Bueger partit pour Albertville, le 9 mars. Pendant tout le parcours, les dévouements se multipliaient, ce qui réconforta les aviateurs. En quarante-huit heures, le matériel, qu'il avait fallu attendre dix-huit jours à Kinshasa, fut déchargé et embarqué. Les services de la Compagnie des Grands Lacs s'imposèrent tout le travail nécessaire et c'était, d'ailleurs, essentiel pour le succès de la campagne. Le 1er avril, le commandant de Bueger,

le lieutenant Behaeghe et le mécanicien Poncelet arrivaient à Albertville, où ils cherchèrent, immédiatement, un endroit favorable à l'installation d'un camp. Et c'est alors que commença le travail original de l'expédition.

Placés en face de circonstances locales encore inexpérimentées en aviation, ces officiers durent se plier à cent nécessités nouvelles, les étudier, les contrôler et les adapter aux exigences du vol, quand il ne fallut pas, d'abord, en subir la loi. Survoler un lac comme le Tanganyika, qu'était-ce, sinon faire de l'aviation maritime ? Le régime des eaux et leur manière de se comporter sous l'action du vent permettraient-ils aux appareils d'amerrir ? La conclusion de ces études fut bien inattendue. La force des vagues et leur amplitude, la direction et la vitesse des vents, contraignirent l'escadrille à se passer du Tanganyika que, cependant, il s'agissait de survoler ! D'autre part, le but des vols projetés devait être Kigoma, à 120 kilomètres d'Albertville. Aussi, pour diminuer, autant que possible, la longueur du trajet, 250 kilomètres aller et retour, chercha-t-on à s'installer plus au Nord. C'est alors que le lieutenant-colonel Moulaert, commandant les troupes du Tanganyika mit à la disposition de l'entreprise le commandant du génie Jadot et, le 6 avril, l'on se rendit à Toa. Près

de là se trouve un petit lac intérieur, qui peut s'appeler ainsi par rapport à la véritable mer qu'est le Tanganyika. Le lac Tongwe fut étudié en détail et, finalement, il apparut aux courageux novateurs comme un emplacement idéal. Non seulement le calme de ses eaux, la disposition de ses berges et la nature des terres riveraines, mais encore leur position, 32 kilomètres plus au Nord qu'Albertville, convenaient à la tentative dont on vient de voir les apprêts.

Dès le 9 avril, une troupe d'indigènes commence à défricher le terrain. Il fallait détruire une brousse épaisse. Les premiers mètres carrés rendus libres reçoivent, dès le lendemain, les premières caisses de matériel amenées à Toa. Tout de suite après, une chaloupe à moteur qui, d'abord, était sur le Tanganyika, est démontée et remise à flot sur le Tongwe.

Très vite les baraquements s'élèvent. Ils comprennent deux parties distinctes, l'une réservée aux Européens, l'autre pour les indigènes et, à côté, les ateliers. En tout, une vingtaine de constructions qui répondent à toutes les nécessités indispensables (1). Mais, il avait fallu se procurer les

(1) Six maisons dont 2 pour Européens, 1 bureau, 1 atelier pour mécaniciens, 1 atelier-menuisier, 4 hangars destinés aux appareils, 1 magasin pour matériel, 1 atelier photographique, 1 hangar réservé aux appareils électriques, un autre pour les bombes, un encore pour

matières premières et, à cette occasion, les aviateurs firent preuve d'esprit d'à-propos. Leur premier appareil monté sortira d'un atelier provisoire fait des planches et des madriers qui, ensuite, serviront à construire le plan incliné pour la mise à l'eau. Le camp couvrait environ 400 mètres sur 150.

Le lac Tongwe est rattaché au Tanganyika par un mince bras d'eau qu'on voulut élargir, mais finalement, on dut y renoncer. A peine quelques mètres cubes de sable étaient-ils dragués que, déjà, la nature détruisait tout le travail.

Restait à mettre le camp en état de défense, et une série de tranchées coururent à travers la brousse. On organisa plus spécialement la Pointe Popelin, où une batterie fut établie, face au Tanganyika.

Le nid préparé, on y installa les oiseaux, appareils aux grandes ailes éployées, que les pilotes étaient impatients de faire évoluer, pour la première fois, au cœur de l'Afrique Centrale !

Le matériel, qui représente 500 tonnes, comprend : quatre hydroplanes Short, munis chacun d'un moteur 150 HP Sunbeam, avec tous les accessoires nécessaires. Chaque appareil démonté

---

l'essence, 1 hangar pour les objets divers, puis, un hangar provisoire, construit au début ; enfin, une série d'habitations pour quatre hommes.

comporte huit caisses. En plus des pièces de rechange, il y a deux moteurs de réserve, 53.000 litres de combustible, dont 1.000 de pétrole et 2.000 d'huile, le reste étant de l'essence. Les munitions se composent de mille bombes, dont deux cent cinquante de 65 livres et sept cent cinquante de 16 livres, avec quatre mitrailleuses et 30.000 cartouches. Enfin, le camp possède les éléments d'un poste de T. S. F., un matériel électrique et toutes les machines indispensables aux travaux menuisiers et mécaniques.

Pour amener ces charges à pied d'œuvre, on disposait de la canonnière le *Vengeur* (1), du monitor anglais *Fifi,* dont le rôle sera purement défensif, sa capacité de transport étant nulle, de deux canots à moteur, *Mimi* et *Toutou,* qui chacun remorqueront une baleinière. Lorsque le temps sera au calme plat, le *Vengeur* entraînera deux barcasses, réunies par un plancher et formant radeau, seul moyen praticable pour emmener les caisses les plus volumineuses.

Encore ne s'agissait-il pas de s'aventurer à tous hasards sur le Tanganyika, entre Albertville et Toa. Les moyens de transport sont précaires et le lac

(1) Le *Vengeur* est l'ancien *Alexandre-Delcomune* qui jauge 125 tonnes et porte deux pièces de marine de 76 et deux mitrailleuses.

souvent soulevé par la tempête. De plus, les Allemands en sont les maîtres. Autant de dangers qui menacent tous ces efforts à la veille de réussir. Aussi, fallut-il travailler pendant les nuits afin d'éviter l'ennemi et, dans l'obscurité, débarquer, à Toa, des caisses énormes et lourdes sans le moindre moyen mécanique. D'Albertville au camp, sur le Tongwe, il fallait, chaque fois, trois transbordements. Mais, rien ne put arrêter nos tenaces pionniers et, le 1er juin 1916, tous les transports étaient terminés et les constructions du camp achevées. Déjà, deux appareils sont montés et un troisième se trouve en bonne voie. Ce résultat était dû à l'initiative et au travail de tous qui montrèrent une abnégation complète. D'ailleurs, les aviateurs ne sentaient-ils point en eux le désir de confondre les prophètes dont la suffisance les avait souvent exaspérés ; n'éprouvaient-ils pas, surtout, l'impatience d'aider les soldats qui combattaient l'Allemagne exécrée !

Aux mois d'avril et de mai, tandis qu'on mettait au point le travail de premier établissement, un appareil avait donc été monté, mais les débuts ne furent pas réconfortants. Un emballage défectueux fut la cause de cent avaries : câbles des tendeurs rouillés, toile des ailes pourrie, longerons décollés, moteur en mauvais état et son rendement incertain.

Malgré tout, le 13 mai, le montage est terminé, grâce au sous-lieutenant Behaeghe, et, le soir de ce même jour, la première hélice tournait! Quels espoirs n'entraîna-t-elle pas dans les remous qui l'entourèrent! Le lendemain, l'appareil, mis à l'eau, décolle au premier essai! Quel enthousiasme! C'est qu'à plus de 800 mètres d'altitude, dans une atmosphère dont les réactions demeuraient encore un mystère pour l'aviateur, rien n'était moins assuré que la parfaite continuité des résultats acquis, en Europe et partout ailleurs, au milieu de circonstances apparemment si différentes.

Ce travail voisine avec celui des convoyeurs qui rangent, au fur et à mesure de leur arrivée, les caisses volumineuses. Cent quatre-vingts ouvriers travaillent du matin au soir. Les sous-lieutenants Castiau et Orta, avec le menuisier Hannan, ont rallié le camp, le 4 mai, précédés par les mécaniciens de Roo et Teeuwen. Deux jours après, le lieutenant Russchaert arrivait à son tour et, sans plus attendre, on monte un deuxième appareil. Commencé le 2 mai, ce travail sera achevé en vingt-deux jours, sous la direction du lieutenant Orta.

Du 14 au 31 mai, les lieutenants Behaeghe et Orta font les essais de montée en charge et s'entraînent au lancement des bombes. Le 14 mai, premier vol, répété le lendemain. Puis, un nouveau

vol à deux personnes, auquel prirent part le commandant de Bueger et le sous-lieutenant Behaeghe. Deux jours après, premier voyage de Toa vers Albertville. Et ce sont là autant de détails et de dates qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la conquête africaine par l'avion. Devant Albertville, le mauvais temps contraignit les aviateurs à s'arrêter et ils constatèrent, alors, ce qu'avaient indiqué, déjà, leurs études préliminaires : à cause du peu d'amplitude des vagues, à peine le lac était-il agité, ce qui est sa coutume, qu'il devenait impossible d'en faire décoller l'appareil. Le 26 mai, les aviateurs parvinrent à rallier Toa.

Le 29, se fit un premier essai de vol avec charge complète : du combustible pour quatre heures, deux bombes de 65 livres et un observateur, le lieutenant Collignon, piloté par le lieutenant Behaeghe.

Jusqu'alors, on avait souffert du manque de chariots d'appareils, et pour y remédier un petit chemin de fer Decauville fut construit, qui facilita la mise à flot des hydravions.

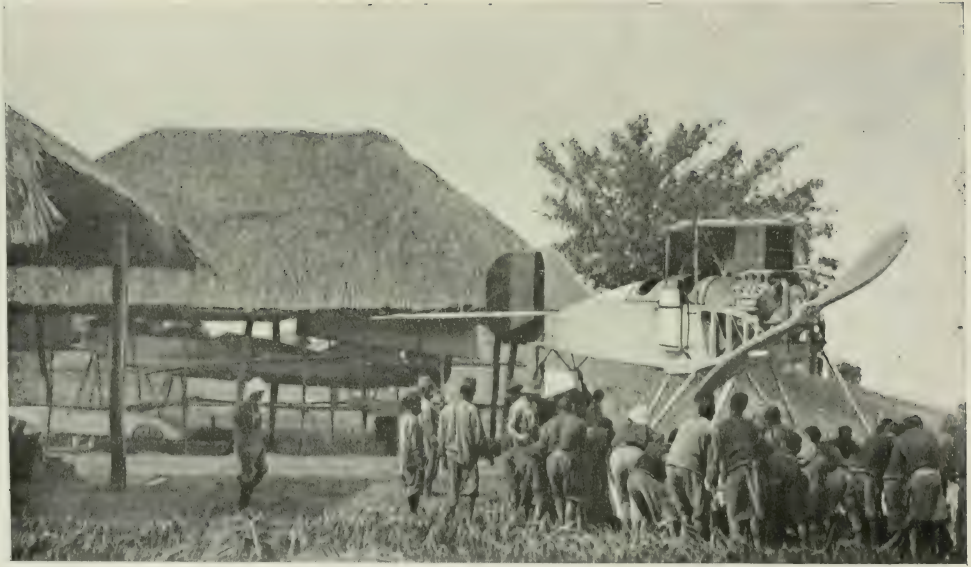
Les derniers essais donnèrent toute satisfaction et, au début de juin, le bombardement du *Graf von Goetzen* fut décidé. L'entreprise restait hasardeuse, puisqu'il fallait couvrir 250 kilomètres, sans aucun secours possible, en cas de panne ou d'avarie. Et,

comme on l'a vu, le régime spécial des vagues du Tanganyika rendait précaire le service des flotteurs. Aussi, fallut-il prendre mille précautions pour assurer le sauvetage éventuel des aviateurs. On combina le concours des troupes du lieutenant-colonel Moulaert et l'aide du *Vengeur*, formant escorte dans la mesure où il pourra suivre les grands oiseaux. Réglant au chronomètre la tentative qui allait être faite, le vaisseau devait, au moment même du bombardement, se trouver à mi-chemin entre les deux rives du lac. En cas de détresse, les aviateurs lanceraient des fusées lumineuses.

Le 2 juin, un accident vient éprouver les aviateurs. L'appareil monté par le sous-lieutenant Orta subit une panne de moteur, tombe à l'eau et se brise. Tout de suite, on se rejette sur le deuxième des avions, déjà en ordre de marche, et le 6 est fixé pour une nouvelle tentative. Le départ devait avoir lieu une heure avant le lever du soleil. Le temps trop calme et les conditions locales, altitude élevée et état particulier de l'atmosphère sous les tropiques, firent que l'appareil ne put s'enlever. On constatait à nouveau la nécessité d'utiliser la force contraire du vent pour vaincre la trop grande adhérence des flotteurs.

Néanmoins, cinq jours après, à $5^h 15$ du soir, le

sous-lieutenant Behaeghe et son observateur bombardier, le lieutenant Collignon, s'envolaient vers la rive allemande, dans la direction de Kigoma, emportant de l'essence pour quatre heures et deux bombes de 65 livres. Bientôt, ils ont disparu à l'horizon, laissant inquiets de leur sort les vaillants officiers que des épreuves communes avaient si fortement unis. Sous eux, seuls l'immensité du lac et le clapotis des eaux. La nuit approchait. Partis depuis plus de six heures, on demeurait sans nouvelles des courageux jeunes gens. Le jour se lève et rien encore dans le ciel que les regards interrogent avec angoisse. Peu à peu, au doute succède la certitude et, déjà, l'on considère la tentative comme un échec qu'auront payé de leur vie deux hommes, partis trop au hasard, — finissait-on par penser. Tout à coup, vers 7 heures du matin, au loin, apparaît un panache de fumée : c'est le *Vengeur* que suit une remorque dont on aperçoit encore mal la silhouette. Peu à peu, ses contours se précisent; c'est un hydravion! Et voici ce que l'on apprit de la bouche même des aviateurs, revenus sains et saufs. Ils approchaient de Kigoma, lorsque, à 35 kilomètres du but, un arrêt du moteur les contraignit à se poser sur l'eau. Ils firent, alors, des signaux de détresse ; le *Vengeur* les aperçut et vint à leur secours. Parce que ni Behaeghe, ni



Un premier essai de moteur à Toa.

Hydravions et leurs hangars, sur le lac Tongwe.

Collignon n'avaient voulu abandonner leur appareil, il fallut, le prenant en remorque, dix longues heures pour rallier le port belge. A l'examen, on découvrit la cause de l'échec : un purgeur s'était rompu. Après réparation, l'appareil put par ses propres moyens regagner le lac Tongwe.

Le 10 juin, nouvelle tentative et le départ se fit de Toa, vers 5 heures du soir. Une fois encore, il fallut revivre les mêmes inquiétudes d'une nuit sans nouvelles. Ce second accident ne semblait point pouvoir connaître le même dénouement que le premier et la crainte d'un désastre se formait, peu à peu, dans l'esprit des aviateurs demeurés à terre ; tout paraissait confirmer leurs sombres pronostics. Toutefois, le 11, vers 5 heures du matin, le *Vengeur* apparut, remorquant l'appareil en détresse. La même cause, rupture d'un purgeur, avait provoqué le même accident, mais il s'en fallut de peu, cette fois, que le dénouement ne fût autre. Au retour, à 25 kilomètres de Kigoma, il fallut amerrir et le *Vengeur* n'était plus là, car, ne voyant pas revenir l'appareil, le capitaine avait mis le cap sur Albertville. Ce furent, pour les deux malheureux naufragés, d'infinies heures d'angoisse. Toutes leurs fusées, sauf une, étaient brûlées et toujours rien à l'horizon, mais, au contraire, un vent furieux qui, soulevant de fortes lames, poussait l'épave... vers la côte

allemande. Déjà, un des flotteurs était presque complètement immergé, quand la dernière fusée s'éleva dans le ciel et, décrivant sa courbe harmonieuse, semait à travers l'espace l'ultime espérance de deux hommes qui, lentement et loin de l'excitation des combats, allaient périr. La mort leur apparut d'autant plus amère qu'ils avaient atteint leur objectif, car deux bombes furent lancées et le but touché. La première frappa en plein le *Graf von Goetzen*, qui, subitement, s'entoura de fumées épaisses. Mais, la dernière fusée avait été aperçue par l'équipage du *Vengeur* qui, virant sur place, s'avança à toute vapeur dans la direction où venait de s'éteindre la petite raie lumineuse, si étroite et si pâle, aperçue d'une telle distance. Et, tout finit bien, puisque le navire sauveur, arrivant à temps, put recueillir les naufragés.

Les aviateurs belges rapportaient leurs impressions, à coup sûr intéressantes, car ne s'agissait-il pas du premier et véritable raid aérien au centre de l'Afrique. Ce qui donnait à leur expédition un point commun avec celles d'Europe, ce fut que, là-bas comme ici, des volées de mitraille les accueillirent et les grandes ailes lasses en portaient maintes traces.

Quelques jours après, l'ordre du jour de l'armée belge contenait deux nouvelles citations qui doivent

demeurer les témoins d'un exemplaire coup d'audace (1).

Puisque ces accidents résultaient de l'éclatement des bouchons purgeurs, provoqué par l'échauffement du moteur, on s'adressa sur-le-champ aux ateliers de la Compagnie des Chemins de fer des Grands Lacs, à Kindu, pour obtenir des bouchons spéciaux, d'une résistance mieux éprouvée. Il fallut attendre quinze jours, mais, au moins, plus aucun imprévu de cette espèce ne se produira-t-il.

Pendant cet arrêt forcé, le camp d'aviation ne connut point l'oisiveté. On en profita pour monter les autres appareils qu'il fallut, d'abord, extraire de leurs caisses; pour réparer l'avion brisé, le 2 juin, et dont le pilote, Orta, ne prit pas une heure de repos avant qu'il n'eut, d'abord, remis son hydravion en ordre. Ce fut un travail de trois jours et de trois nuits consécutifs, puis, le grand oiseau, guéri de ses blessures, fut laissé au repos.

Le 26 juin, le troisième hydravion était monté. Pendant les journées du 27 au 30, on l'essaya, observant la méthode progressive suivie précédemment.

Entre temps, l'installation générale avait été

(1) Ordre du jour des troupes du Tanganyika (11 juin); ordre du jour des troupes de l'Est (11 juillet).

parfaite et, le 9 juin, les cent quatre-vingts noirs, employés comme manœuvres, quittèrent le camp qui, désormais, se trouvait achevé et en état de défense.

Dès le 22, le service de T. S. F. fonctionnait. L'arrivée d'un appareil téléphotographique vint compléter les moyens d'action nécessaires au succès et la photographie aérienne allait rendre d'inestimables services.

Le mois de juillet arrive. Chaque hydravion est maintenu en ordre de marche, ou remis au point et l'entraînement continue. Tous préparent avec minutie la prochaine expédition. Entre autres, le 9, une reconnaissance rapporte, à la fois, la preuve que le *Graf von Goetzen,* malgré l'attaque du 11, était encore à flot, et révèle le dispositif exact des ouvrages qui défendent Kigoma.

Après un conseil de guerre tenu à Albertville, il fut décidé que, le 12, on tenterait un bombardement général de Kigoma. Trois appareils y prendront part, emportant douze bombes de 65 et 15 livres. Lorsque vint le jour, un brouillard intense fut la cause d'un échec. Au retour, l'avion monté par Castiau et Russchaert dut amerrir et se brisa.

Le lendemain, on montait le quatrième et dernier appareil. Il fut prêt le 30 juillet. En attendant, deux hydravions restaient en ligne. Ils exécutèrent

Essai de moteur.

Indigènes aidant à la mise à l'eau d'un hydravion sur le Tanganyika.

un raid, le 17, emportant, l'un deux bombes de 65 livres, l'autre huit bombes de 15 livres. Partis à $2^h 30$, ils rentraient à $5^h 15$, rapportant la nouvelle que Kigoma semblait plongé dans un complet silence, sinon même abandonné. Le *Graf von Goetzen* paraissait désarmé et un remorqueur, l'*Adjudant*, reposait sur tribord, vraisemblablement mis hors de service. Les bombardiers furent accueillis à coups de canon; des balles de shrapnell marquaient de leurs traces la membrure des ailes.

Le 18, nouveau raid provoquant l'incendie d'un dépôt d'essence. Le lendemain, expédition photographique et, pour obtenir des vues plus détaillées (1), les aviateurs s'exposent bénévolement au tir des canons, car ils descendent à moins de 260 mètres au-dessus de l'ennemi.

Le 23 juillet, dernier raid. Les observateurs aperçoivent, alors, le *Graf von Goetzen*, non plus à Kigoma, mais ancré dans une baie très proche d'Ujiji.

Ces attaques successives devaient obtenir un résultat définitif et complet, réalisation adéquate du but que s'était proposé l'expédition aérienne, dès le jour où M. J. Renkin, ministre des Colonies, mandait à Sainte-Adresse le commandant de

(1) Des photographies de Kigoma, prises par les aviateurs et qui, à cause de leur format, ne peuvent trouver place ici, ont été publiées dans l'*Illustration*, n° 3860, du 24 février 1917, pages 164 et 165.

Bueger. Kigoma tombe et sa chute entraîne des conséquences capitales pour toute la campagne. Les troupes entrèrent dans la place sans coup férir et l'ordre du jour, publié à cette occasion, est un témoignage qui peut suffire à consacrer le succès de la tentative dont on vient d'être témoin. « A chacun de vos bombardements, se plut à dire le colonel Olsen, j'ai senti fondre la résistance de l'ennemi. Vos derniers raids l'ont réduite complètement. Vous pouvez dire que vous avez amené l'évacuation de la place : nous y sommes entrés sans tirer un seul coup de fusil. »

Les moteurs ne devaient pas tourner, avait-on prédit; cependant, les hélices conquirent les espaces tropicaux. Les appareils ne s'enlèveraient pas, pronostiquèrent certains; mais, les grandes ailes vibrant au vent des hautes altitudes purent se refléter dans les eaux du Tanganyika et projeter leur ombre sur les villages congolais. Ni la carburation, ni le décollage des hydravions, malgré l'élévation du lac qui est à 850 mètres, ne laissèrent à désirer. Vents et remous furent vaincus, là-bas, comme ils le sont sous nos latitudes. Par la conquête aérienne de l'Afrique Centrale, un inestimable service était rendu au progrès. De quels résultats inespérés un avenir prochain n'est-il pas capable, par cette innovation qui ouvre les espaces

centre-africains aux essais de l'aviation, amie du progrès ! Derrière le résultat immédiat s'en profile un autre dont l'importance apparaît aux yeux de tous.

Kigoma tombait sous l'action convergente des attaques navales, terrestres et aériennes et les actes officiels devaient en garder le souvenir.

---

## XX

## KIGOMA

Kigoma est voisin d'Ujiji qui en forme une annexe. De la plage on aperçoit, jaillissant vers le ciel, de hautes falaises dont la couleur évoque l'Esterel français se mirant dans les eaux méditerranéennes. Au loin, des coteaux boisés à travers lesquels nos troupes durent se glisser par des chemins difficiles et souvent dangereux. En face, très loin, seules visibles pour l'avion qui tourne là-haut, les montagnes de l'Ou-Goma, resplendissantes sous les rayons du soleil, car les eaux qui ruissellent sur leurs flancs sont autant de miroirs empourprés.

Ujiji est le seul endroit historique du Centre-Africain. C'est encore le principal port du Tanganyika. La ville se loge dans une cassure des hautes falaises qui la bordent. Une étendue de terre basse descend jusqu'au rivage, et voilà pourquoi, depuis longtemps, ce fut un grand centre commercial. Aujourd'hui, le port s'est déplacé : il se trouve à Kigoma. Toutefois, les vaisseaux peuvent encore jeter l'ancre au large d'Ujiji. C'est l'effet d'une de ces altérations périodiques et encore inexpliquées

qui modifient le niveau du Tanganyika. Les papyrus se partagent, désormais, la nappe d'eau où, jadis, se reflétaient les voiles indigènes. Malgré sa décadence, comme le remarqua le *Times,* Ujiji conserve son importance politique et économique. Dans l'esprit des indigènes, aussi bien que des Arabes, sa chute entraînait le prestige germanique.

C'est aux Arabes de Zanzibar et principalement à Tippo-Tib et à son père, qu'Ujiji dut sa première renommée. Au temps de l'hégémonie arabe, des milliers d'esclaves et de tonnes d'ivoire descendaient d'Ujiji à Bagamoyo, par Tabora, puis des bateaux les transportaient à Zanzibar ; ce voyage prenait au moins trois mois. Aujourd'hui encore, — ou du moins en 1914, quand des voyageurs le virent, pour la dernière fois, sous la domination allemande, — Ujiji restait un Zanzibar en miniature. Ses habitants venaient de cette île, ou descendaient des anciens porteurs swahilis et de leurs femmes qui accompagnèrent les voyageurs jusqu'au Tanganyika, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Richard Burton et J.-H. Speke furent les premiers explorateurs venus dans cette région ; ils atteignirent Ujiji, en 1858 et aperçurent le Tanganyika jusqu'alors ignoré. En 1869, arrivait le plus

fameux des Européens en Afrique, David Livingstone et c'est là que, en 1871, il fut retrouvé par Stanley. « La place avait tout l'air d'un sépulcre blanchi, gouverné par des Arabes au parler doux, propres, parfumés et polis », écrivait un voyageur, M. Alfred Swann, l'un de ceux qui construisirent, à Ujiji, la première cale sèche et lancèrent sur le lac le premier steamer, la *Bonne-Nouvelle,* bateau missionnaire. Cela se passait en 1884. Six ans plus tard, Ujiji fut rattaché à la sphère d'influence germanique et une forteresse puissante élevée au centre de la ville; mais rien de ce que firent les Allemands ne put saper la position des princes marchands de Zanzibar. En 1900, les nouveaux occupants y lancèrent le steamer *Hedwig von Wissmann,* lequel, détail caractéristique, portait, déjà, un canon Krupp à tir rapide. C'est ce bateau qui commença la guerre dans l'Afrique Centrale en bombardant, au mépris de toutes les conventions internationales, les ports belges du Tanganyika (1); mais, il fut aussi le premier à périr dans la lutte navale, dont le résultat se mesure à la disparition du pavillon germanique de tous les grands lacs africains.

(1) *Livre Gris,* pièce n° 58, du 21 octobre 1914.

La ville même se divise en deux agglomérations, dont l'ensemble réunit 150.000 habitants, parmi lesquels 2.500 Européens, 16.000 Arabes, 30.000 musulmans divers et 100.000 indigènes. C'est le carrefour du monde africain : la bigarrure des passants et de leurs costumes, l'aspect hétéroclite des étalages, le contraste entre des souvenirs d'Europe modernisée à l'excès et les témoins vivants d'une vie indigène demeurée primitive, ignorante et colorée forment un spectacle original. D'Ujiji au port de Kigoma, de larges avenues s'étendent sur une distance de 6.000 à 7.000 mètres. En bordure maritime, une route qui par son tracé et ses dispositions fait penser à certains passages de la Basse Corniche méditerranéenne.

Au point de vue strictement militaire, la prise et l'occupation de Kigoma-Ujiji avaient un intérêt qui s'explique par la présence des voies de communications faciles, nombreuses et d'une grande capacité. En plus des moyens maritimes, nos ravitailleurs allaient, maintenant, pouvoir disposer de tout ou partie de deux routes impériales, dont l'une gagne Usumbura et l'autre descend vers Bismarckburg. Ils useront aussi des voies secondaires allant à Bukoba et vers Muanza, d'une chaussée qui, épousant le tracé même de la ligne ferrée, gagne

Tabora. Désormais, le colonel Olsen tient un inappréciable nœud de routes.

*
* *

Sentant leur fin proche, les défenseurs de la place en avaient préparé l'évacuation et elle se fit par les deux voies qui s'offraient à eux : le lac et le chemin de fer. Un convoi fuit vers Tabora et dépasse, à peine, la station de Rutshugi, quand la Brigade Sud y arrive. Deux caravanes avaient suivi la même direction, mais à pied et l'une d'elles fut rejointe par nos troupes. Enfin, utilisant leur dernier bateau, car le *Graf von Goetzen* avait été mis hors de combat par les hydravions, les Allemands se retiraient sur le *Wami*. La présence de ce bâtiment était une preuve nouvelle et d'ailleurs superflue de la ténacité allemande. Remorqueur de haute mer, le *Wami* se trouvait, d'abord, amarré aux quais de Dar-es-Salam. Démonté, puis chargé pièce par pièce sur un train spécial, on l'avait amené au Tanganyika. Là, remis en état de naviguer, il se cacha si bien que nous ignorions sa présence. Au moment de quitter la place, ses services furent employés. Armé d'une forte artillerie de 105, de 88 et de 37, déjà le *Wami* gagnait le Sud, lorsque le *Netta,* torpilleur-glisseur construit par

Accident arrivé au lieutenant Castiau sur le Tanganyika. Le moyeu de l'hélice a été lié au crochet d'un palan par des plongeurs indigènes et le fuselage amené à fleur d'eau.

(12 JUILLET 1916)

Appareil du lieutenant Castian, brisé accidentellement et ramené à terre.

MM. Goldschmitt et Delsaux, l'aperçut. Le *Netta* jouissait chez l'ennemi d'une réputation de rapidité extraordinaire, grâce à quoi il va remporter une véritable victoire... morale et pourtant très réelle, puisque, à sa seule apparition, le *Wami* se sentit perdu. Plutôt que d'engager le combat dans lequel il eût dû avoir la supériorité, à s'en tenir au nombre et à la puissance de ses canons, le navire ennemi gagna la côte et s'y fit sauter. Le lieutenant Leenaerts par son audace remportait ainsi un nouveau succès. N'avait-il pas cru s'attaquer au *Graf von Goetzen* et, cependant, il le fit sans une hésitation. Son attitude fut risquée, car il savait ne pouvoir opposer qu'un seul 37 à l'artillerie de son adversaire et, si l'évolution rapide du *Netta* semblait lui donner quelque supériorité, celle-ci n'existait plus en fait, car un des deux moteurs était avarié et les hélices en partie ébréchées.

Ces incidents achèvent d'illustrer la chute de Kigoma, dont les premiers auteurs furent les audacieux pilotes de l'escadrille d'hydravions. Ils consacrent aussi la disparition complète des forces ennemies qui, si longtemps, eurent la maîtrise du lac. Le *Wami* se trouvait au terme de nos victoires navales, dont les autres furent la prise du *Kingani,* le 26 décembre 1915, la destruction du *Hedwig von Wissmann,* le 9 février 1916, qui suivait de

peu celle du *Graf von Goetzen* et de l'*Adjudant*. Enfin, le 10 août, les aviateurs, partis de la rive occidentale, arrivaient tous ensemble à Kigoma. Cette fois, ils ne furent plus accueillis par un feu de mousqueterie et l'éclat des coups de canon, mais, pour les recevoir, le chef de la Brigade Sud qui voulait leur exprimer sa gratitude pour l'aide si efficace prêtée à ses troupes dans toute l'attaque de cette place.

---

## XXI

## VERS TABORA — LA BRIGADE SUD

En possession de Kigoma, la Brigade Sud se dirige vers Tabora, suivant le chemin de fer qui constituera l'axe de ses prochaines opérations.

Une compagnie de pionniers est formée pour réfectionner la voie au fur et à mesure de notre avance. Ainsi, nous allions et pour la première fois dans toute la campagne, prendre un point d'appui direct et immédiat sur une ligne ferrée dont le trafic servira nos mouvements. Mais le matériel manquait, car ce que l'ennemi ne put emporter avait été détruit. Et l'on vit, à travers le majestueux Tanganyika, passer des chalands qui de Lukuga amenèrent sur la rive opposée tout le matériel désirable qu'on plaça sur les voies à Ujiji-Kigoma et, la ligne remise en état, bout par bout, la première locomotive roule sur les premiers kilomètres de rail allemand conquis par les Belges.

Le général prussien Wahle se met, alors, à la tête des troupes qui vont défendre la ville. Elle est devenue cœur et cerveau de la résistance, depuis la première attaque de l'escadre britannique contre Dar-es-Salam que l'armée anglaise devait occuper,

le 4 septembre 1916, et ce fut le rôle plus spécial du brigadier Hanington opérant en bordure de l'Océan Indien avec l'appui d'une division navale.

Le 1er septembre, l'avant-garde du colonel Olsen reprend contact avec l'ennemi et, dès ce moment, la bataille ne cessera qu'à la prise même de Tabora. La Brigade Sud garde la même répartition de ses effectifs. Le 2e régiment demeure sous les ordres du lieutenant-colonel Thomas et forme l'aile droite marchante; le 1er régiment est commandé par le major Muller et constitue l'aile gauche. Et voici ce que firent ces troupes, du 1er septembre, quand elles quittèrent Kigoma, au 19, date de leur entrée à Tabora. Les opérations intéressent le pays à droite et à gauche du railway central.

Une véritable bataille est, d'abord, livrée vers Ussoke, 54 kilomètres à l'Ouest de Tabora. C'est, en somme, l'extrême aile droite du groupe sud. A s'en tenir au rapport du commandant Olay Svihus, les faits se présentèrent ainsi. Partant d'un village voisin de la rivière Ugala, il gagne en deux longues étapes la gare d'Ussoke, au kilomètre 902 du chemin de fer. Son but est de s'en emparer, puis d'établir la liaison avec le 1er bataillon qui suit la ligne et, de là, marcher sur Tabora. En cours de route, Svihus apprend que des renforts adverses tentent aussi de gagner Ussoke. Dès lors,

ce fut une course à qui des deux rallierait le premier cette station. Une marche forcée à travers la nuit particulièrement obscure devait y mener les Belges. Mais leur guide s'égara et, au lieu d'arriver vers 6 heures du matin, il était $9^h30$ quand ils approchèrent d'Ussoke. Accueilli par des coups de feu, le commandant n'en pénétra pas moins dans le bâtiment de la gare.

A ce moment, le timbre du téléphone retentit. Svihus se précipite vers l'appareil et peut intercepter une conversation de l'ennemi dans laquelle il semble être question de l'imminente arrivée d'un train. Afin d'empêcher son adversaire, le major von Zimmer, de communiquer plus longtemps avec Tabora, il coupe la ligne téléphonique, puis, pour bloquer le train à son passage, fait enlever les rails.

Prévoyant une affaire très chaude, Svihus se rend tout de suite compte des réserves d'Ussoke [1] : 40.000 kilos de vivres pour noirs, du riz, de la farine, des haricots ; 3.000 kilos de sel ; 200 caisses de vivres pour Européens, du café, de l'alcool, du savon, des bougies, du sucre, du beurre, de la graisse ; 600 litres de pétrole, 25.000 cartouches, 200 obus de 37, cinq caisses de dynamite, des

(1) Rapport du commandant Svihus.

fusées éclairantes, des éléments d'artillerie et d'armurerie, des appareils et des rouleaux téléphoniques, du matériel de chemin de fer. En fait, Ussoke était la base de la colonne du major von Zimmer qui, déjà, se trouvait engagé contre le 1er régiment du major Muller, devant Urambo, 30 kilomètres à l'Ouest. Or, le commandement belge vient d'apprendre que cette colonne, tout en faisant tête au 1er régiment (1), se replie sur Ussoke. Ainsi, la première ligne d'arrêt couvrant Tabora, face à l'Ouest, était aux mains des Belges et les troupes allemandes, comptant sur ce point d'appui, manœuvraient à leur insu avec des adversaires en face... et derrière! Le hasard des combats favorisait notre cause. Restait à servir la fortune, mais ce ne pouvait être qu'au prix d'un grand héroïsme et la disproportion des forces en présence suffit à l'expliquer. Le commandant Olay Svihus avec 50 hommes et un sous-officier blanc, Hanssens, parviendrait-il à tenir contre la colonne allemande? Cependant, réussir serait aussi détruire, en grande partie, les plans de l'ennemi.

Sur-le-champ la gare est transformée en un fortin. A l'intérieur, on place une réserve d'eau pour sept jours; au dehors, un amoncellement de

(1) Brigade Sud.

sacs cuirassent les murs; à l'entour, des fils barbelés sont tendus, les avancées couvertes de mines et de fougasses. Svihus essaie de prévenir le commandant du 5e bataillon avec lequel il devait, d'abord, entrer en liaison, mais c'est en vain, car plus de sept lieues les séparent et, d'ailleurs, des patrouilles ennemies sont signalées aux environs d'Ussoke. Malgré tout, le 1er septembre, par deux indigènes amis qui, chacun de leur côté, se faufileront à travers les partis allemands, des messages seront envoyés au 1er régiment qu'ils joindront, le 2 au soir, à 120 kilomètres de là (1).

Le lendemain, l'ennemi se rapproche; il n'est plus qu'à 800 mètres de la gare. A 17h 30, une première attaque, suivie d'un calme relatif. La nuit vient et elle s'annonce pleine d'anxiété. A 21 heures, un fort parti, armé de mitrailleuses, attaque sous les ordres du major von Zimmer. Trois trains, venus de Tabora, s'étaient arrêtés, l'après-midi, à 5.000 mètres d'Ussoke, ce qu'ignoraient les Belges, et les troupes ainsi amenées se sont jointes à celles de Zimmer pour tenter de reprendre la station.

(1) Il pourrait sembler peu vraisemblable que des hommes fussent capables de couvrir un pareil trajet en un temps aussi court. Mais, aucun connaisseur de l'Afrique n'ignore quels vigoureux marcheurs sont les indigènes noirs, alertes autant que solides, et qui suppléent ainsi, bien servis par la nature, à tout ce dont les circonstances les privent en fait de moyens de transport.

Au bout de trente minutes, la gare est cernée. Les avant-postes de Svihus se replient et rejoignent les défenseurs du fortin improvisé. Le clairon sonne et l'expression de ce coin d'Afrique en devient plus lugubre. Les Allemands donnent l'assaut. Svihus ordonne de ne pas tirer, car il manque de réserve de munitions et chaque balle devra toucher son but. La lutte dure jusqu'à 4h30 du matin. Dehors, la nuit est fraîche. L'aurore s'annonce. Les Belges font une sortie et refoulent l'assaillant dont la retraite, bientôt, s'accentue. Puis, les Allemands remontent dans leurs trains et regagnent Tabora.

Les 4 et 5 septembre se passent dans un calme relatif et, le lendemain, à 18h30, arrivent les premiers renforts. Le lieutenant Licot qui les conduit annonce le 1er bataillon du 1er régiment, mais seulement pour le lendemain, au plus tôt.

A 22 heures, on signale l'approche d'une nouvelle colonne allemande. Comme trois jours auparavant, des trains venaient de l'amener jusqu'à 5 kilomètres d'Ussoke.

Sur ces entrefaites, les défenses de la gare avaient été complétées et le capitaine de Roovere, chef des pionniers-pontonniers, qui, vers 21 heures, rejoignait ses compatriotes, s'empressa de renforcer encore la première organisation.

Un hydravion conduit à la rive du Tanganyika.

Mise à l'eau d'un hydravion sur le Tanganyika.

Le 7, entre 6 et 8 heures, des engagements de patrouilles préparent une bataille décisive et, à 11 heures, le 1er bataillon arrive, enfin, avec le commandant Kesler. A 13h 15, la gare est bombardée par un 105 de marine. — Que de fois, au cours de la campagne, les canons du *Kœnigsberg* n'auront-ils pas ainsi subitement jeté leur gros atout dans les combats! Des 37 à tir rapide et du plus récent modèle, probablement ceux-là mêmes qu'un navire put débarquer à Tanga, en 1915, canonnent les abords d'Ussoke. Dès lors, le bâtiment de la station devient intenable. Ses défenseurs en sortent et se portent en avant, au Sud-Est, mais ils manquent de munitions.

Une remarque s'impose ici et qui frappera certainement tous les officiers ayant commandé des troupes de couleur, surtout sous les tropiques. Pendant la nuit du 2 au 3, si anxieuse et si énervante, chaque homme n'a brûlé qu'une moyenne de trente-cinq cartouches. Le tir fut donc aussi calme que la situation troublante et le nombre des morts et blessés chez l'ennemi prouvait assez l'adresse de nos fantassins.

Le commandant Kesler avec le 1er bataillon avait, lui aussi, livré un dur combat qui, engagé le 7 septembre, vers 14 heures, ne prit fin qu'à la nuit par la retraite des Allemands. Les braves qui

avaient si bien lutté dans la station d'Ussoke vinrent se mettre en ligne avec les hommes de Kesler et leur appoint décida du succès. Quatre compagnies d'Askaris, encadrés de deux cents blancs, avec du 105, du 88 et deux 37 et munies de mitrailleuses avaient été complètement défaites.

Tous ces combats se situent environ à 54 kilomètres de Tabora. En luttant pied à pied, la Brigade Sud se rapprochait ainsi chaque jour de son objectif. Le 9, le lieutenant-colonel Olsen, manœuvrant cette fois son aile gauche, alors qu'avant l'aile droite avait surtout donné, avance sur Lulanguru, à 27 kilomètres de Tabora.

Il va sans dire que toutes ces rencontres étaient bien caractéristiques d'une guerre de mouvement. Comme au début de la campagne, notre chemin demeurait barré par de redoutables obstacles naturels et la méthode demeurait la même. Ne pouvant les aborder de front, le commandement manœuvrait ses ailes, et l'enveloppement stratégique nous donnait la supériorité sur l'ennemi.

Il s'agit d'enlever les collines de Lulanguru. Après une courte préparation d'artillerie, nos fantassins s'emparent des premières lignes qu'ils dépassent, pour aborder franchement deux groupes de rochers solidement tenus. Ce fut, alors, un duel

entre nos pièces de campagne et les 105 allemands et, naturellement, il advint que les gros obus l'emportèrent. Devant la gueule des canons lourds, notre artillerie de montagne dut se taire.

Le lendemain, 11 septembre, on reprend l'attaque, à la fois de front et sur les deux ailes. A droite, le 2e bataillon, avec le major Leclerq, conquiert une hauteur qui flanque la principale position ennemie, les crêtes du Lulanguru. A gauche, la compagnie du capitaine Poignart, élément du 1er bataillon, enlève, elle aussi, une position similaire. Au centre, confondu avec la voie ferrée, le 3e bataillon progresse plus lentement, car son chef, le commandant Hermens, doit surtout fixer l'adversaire. Le 12, on remarque la présence de nouveaux effectifs adverses dont le total dépasse douze compagnies fortement encadrées, avec de l'artillerie dont des 105 et beaucoup de mitrailleuses. Les Belges agissent à leur droite et prennent une position avancée, à 2.600 mètres de la gare de Lulanguru. Violente réaction allemande à notre droite qui, cependant, ne cède pas; par contre, le centre recule; quant à notre gauche, elle se trouve menacée d'encerclement. A 16h30, l'ennemi prononce une nouvelle attaque de ce côté. Pendant trois quarts d'heure, le sort y demeure incertain, mais finalement, l'ennemi ne peut exploi-

ter son premier succés. A 17 heures, le centre ennemi donne à nouveau et une compagnie, formée de seuls Européens, aborde les tranchées belges. C'est alors que le sous-lieutenant Licot se lance contre eux, à la tête de vingt hommes. Un bataillon tout entier les suit. L'ennemi est bousculé, lâche pied et s'enfuit. La nuit tombe, enfin, enveloppant d'ombre ce champ de carnage. Au ciel quelques clartés. Partout, un silence complet. Dans ce coin d'Afrique, la terre elle-même semblait lasse. Ceux que les fièvres épuisent, après une telle journée, se sentent comme dédoublés. Ils luttent contre les hallucinations, et ceci remet en mémoire ce que disait le célèbre explorateur Cameroun. Dans ces moments-là, il voyait deux têtes et l'un de ses compagnons voulant, un jour, se débarrasser de ce fantôme, prit son revolver et tira... sur lui ! C'est qu'en effet, le combat en Afrique ne doit pas être jugé de notre point de vue d'Européens. Là-bas, il y a deux ennemis dont l'un ne désarme jamais : la cruelle malfaisance du climat et elle se charge d'établir la contre-partie d'un matériel et d'une mitraille moins abondants que devant nos tranchées.

Au cours des deux journées suivantes, tout en se maintenant sur les lignes les plus avancées, le chef de la Brigade Sud regroupe ses compagnies et il

constate alors, non sans angoisse, l'épuisement de ses munitions. Les canons sont d'ailleurs faussés ou incapables de servir tant ils sont usés, et, malgré tout, cependant, il fallait aller cueillir le fruit de tant de peines, là-bas, quelques lieues plus à l'Est. Aussi, le 14, le régiment du major Muller s'avance-t-il jusqu'au kilomètre 881, à huit lieues de Tabora. Sous le couvert de la nuit, entre les 15 et 16 septembre, il pousse des estafettes autour de Lulanguru. L'ennemi s'était retiré et ce dur combat, en beaucoup de points semblable à la bataille livrée, le 8 mars 1916, par le général Tighe au col de Latema, mais avec des effectifs plus importants, se terminait comme elle par l'abandon de positions, jusqu'alors victorieusement défendues. On sut que l'adversaire, dans la soirée du 12, s'était replié derrière un rideau de faibles arrière-gardes.

Encore quelques kilomètres et nous voici couronnant les hauteurs rocheuses qui environnent Tabora. Le dimanche 17 septembre, la Brigade Sud occupe, méthodiquement, les positions, de Lulanguru et chasse de nombreux partis d'arrière-garde. Les collines de Gange, à 18 kilomètres de la gare de Tabora, sont tenues par nos hommes qui s'avancent en tirailleurs. Tout à coup, devant eux, tel un fauve quittant son

repaire, une locomotive s'enfuit, empanachée d'étincelles.

C'est alors que se resserre l'étreinte qui nous livrera la ville. Du Nord, la brigade Molitor presse la place, tandis qu'une compagnie du groupe Olsen se porte vers le Nord-Est et que son chef, le capitaine Tilot, entre en liaison avec les hommes de Molitor. Comme un centre attirant autant de rayons, Tabora se voyait devenu le point d'attraction de toutes nos colonnes. Parties d'un cercle si vaste, elles réalisaient l'idée maîtresse de toute la campagne, dont la stratégie autant que la tactique prouvaient ainsi leur pleine efficacité. Et nous allions reprendre notre marche, lorsque, le 19 septembre, à 8 heures du matin, un groupe d'Européens se présenta aux avant-postes de Gange. C'étaient MM. Schoen, secrétaire du gouverneur, Weber, commissaire du district, et Mgr Léonard, évêque de la Mission des Pères Blancs, qui venaient en parlementaires apporter une déclaration de M. Brandes, le suppléant du Gouverneur Impérial, et dont voici la traduction :

*Le secrétaire du Gouvernement Impérial Schoen a reçu par la présente mission et pouvoir, après l'évacuation de la ville de Tabora par nos troupes, de se porter à la rencontre de l'assiégeant, de lui donner les explications exigibles relatives aux can-*

*tonnements et prendre les dispositions éventuelles relatives à l'arrivée des troupes ennemies dans l'agglomération.*

*Le Gouverneur Impérial,*
P. o. Brandes.

Ces parlementaires, par leur présence aux avant-postes belges, consacraient l'accomplissement victorieux de notre tâche.

## XXII

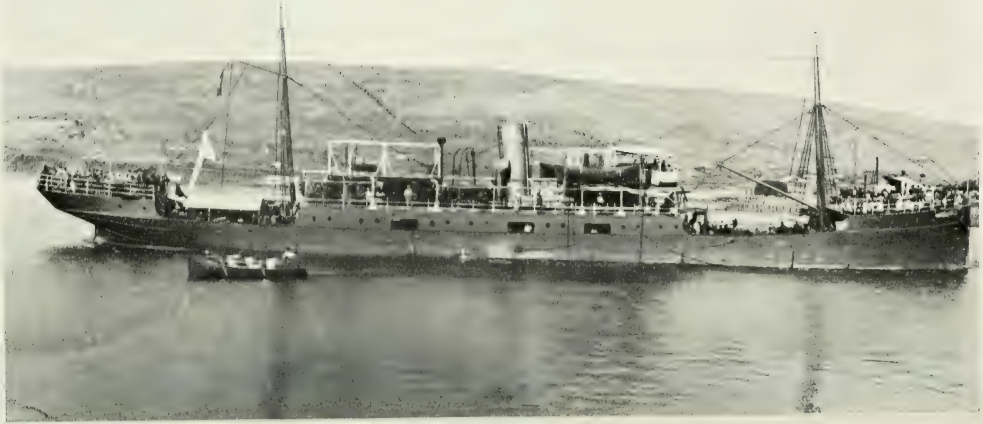
## LE DÉTACHEMENT DES LACS EN MARCHE VERS L'EST

La maîtrise du Tanganyika ravie à l'ennemi, le lieutenant-colonel Moulaert n'avait plus dû en garder les territoires riverains. Son détachement vint alors flanquer l'aile droite de la Brigade Sud et livrer une série de combats sur la rive Est du lac.

L'ober leutnant Francken, chef du cercle militaire de Bismarckburg, dispose de trois fortes compagnies, renforcées d'auxiliaires. Attaqué par les Rhodésiens, Francken est fait prisonnier. Son successeur, le lieutenant Hasslacher, craignant de ne pouvoir tenir plus longtemps, évacue toutes ses provisions et fait autour de lui un vide complet, en forçant les indigènes à se retirer vers le Nord-Est avec tout leur bétail. Sur ces entrefaites, Moulaert tente de passer sur la rive allemande du Tanganyika et le bataillon Borgerhoff est chargé de ce premier débarquement.

Le 5 août, la soirée est sereine et les eaux du lac apaisées. Le *Vengeur* s'éloigne des rives belges. Derrière lui, suivent une barque et une baleinière,

Le glisseur-torpilleur *Netta* (construit par MM. Goldschmitt et Delsaux).



Le vapeur allemand *Graf von Goetzen* coulé par les Belges sur le Tanganyika.

prises en remorque. Le 6, au matin, un parti de fantassins se dissimule dans une anse de la côte et y aborde. Se faufilant à travers la brousse, ils reconnaissent les environs de Karema, où la nuit les surprend. Les palmiers frissonnent au vent du soir. Dans le ciel ils découpent élégamment leur feuillage. D'une touffe de hautes herbes un ébénier jaillit en fusée; autour, un coin de plaine surchauffée par le jour. Jusqu'au lendemain, tout demeure calme, et c'est alors que le commandant Borgerhoff débarque à la tête de son bataillon tout entier, enlevant d'assaut une maison à 1.000 mètres de son point d'atterrissage. Il se porte, immédiatement, plus à l'Est et s'établit sur une hauteur que le capitaine Lagneaux organise. Dès lors, commence l'occupation du pays au Sud de Tabora. Le 7, à la tombée du jour, le *Vengeur* gagne Utinga où s'installe un peloton, avec le sergent Van den Hove; le 11, prise de Kibwesi, situé dans une baie; puis, vers l'intérieur, nous plaçons un poste avancé au croisement de deux routes importantes dont l'une relie Karema et Tabora, l'autre Bismarckburg et Ujiji.

Ces opérations donnent aux Belges le contrôle de la côte orientale sur une longueur de 75 lieues. De plus, fait essentiel et qui demeure, du point de vue militaire, l'élément caractéristique de la cam-

pagne, la liaison s'établit entre Anglais et Belges. Elle se fera, quelques semaines après, au Nord-Est de Tabora, où les soldats de Molitor et ceux de Sir Ch. Crewe se donneront la main, comme, ici, les fantassins de Moulaert et les hommes du commandant anglais Simson. Ce dernier, à la tête d'effectifs rhodésiens, après être débarqué à Kerando, marchait vers Iringa, dans une direction Sud-Nord. En outre, comme on l'a vu, le détachement Moulaert appuyait la droite de la Brigade Sud. Ainsi, se précise sur le terrain même l'idée maîtresse de notre stratégie : l'encerclement progressif des Allemands, qui restera un exemple mémorable de liaisons effectives réalisées à travers un territoire immense, sauvage et sans aucune communication naturelle. Il n'est pas inutile d'y insister, car c'est bien là que se trouve la note originale de toute l'entreprise.

L'ennemi est refoulé vers le Nord-Est. Au cours de ces manœuvres, il fallut traverser la Sindi, affluent du Malagarassi, qui coupe par la transversale la voie ferrée centrale. Cette rivière, large de 90 mètres, est toute en eau profonde qu'un courant rapide entraîne dans un bruit assourdissant. Revenant aux jours de Fenimore Cooper, plusieurs pirogues se détachent d'une rive et transportent vers l'autre nos soldats, par groupes de

trois ou quatre. Souvent, il arrive que l'une d'elles, en chavirant, mette ses passagers en grand danger. Le passage avait duré dix-huit heures, et pourtant, seuls deux pelotons allèrent ainsi d'une rive à l'autre. Déjà, sans plus attendre, le capitaine Bayer s'était engagé dans les sous-bois avec une poignée d'hommes. Par des sentiers détournés, évitant les pistes principales qui pourraient être gardées, il parvient à Mkali le 29. Les 30 et 31, une série d'escarmouches lui valent la prise de vivres et de munitions et, le 2 septembre dans la soirée, il établissait une première liaison avec la Brigade Sud.

Non loin de là, une compagnie tombe dans une embuscade sur les bords du Wala, affluent de la Sindi. Dans une région d'étangs, elle se trouve, tout à coup entourée d'assaillants. C'était le fait d'un guide, vendu à l'ennemi. Les fantassins congolais prouvant, alors, un remarquable sang-froid, après quarante minutes de combat se tirent de ce mauvais pas. Les Allemands laissaient beaucoup de monde sur le terrain, et le traître qui nous avait livrés râlait sur le bord d'un sentier.

Le commandant Daelman, chef de cette colonne, donnait, deux jours après, dans une nouvelle embuscade. De celle-ci, comme de la première, il parvint à se tirer sans mal et, le 5, il faisait, lui aussi,

sa jonction avec les 5e et 6e bataillons du groupe Olsen. Il apprit, alors, que le 5e bataillon, sous les ordres du commandant Beernaert, avait dû livrer une dure bataille, le 1er septembre, dans la plaine de Mabama. Un contre cinq, Beernaert faillit être cerné et ne dut son salut qu'à l'héroïsme de ses officiers qui, au prix de leur vie, rompirent le cercle des ennemis. Parmi les morts on comptait le lieutenant Lambert, les sous-officiers Cipont et Engelbosch; plusieurs autres étaient grièvement blessés. Ainsi, l'étreinte qui enserre Tabora s'était renforcée et la place dut capituler.

## XXIII

## PRISE DE TABORA

Résultat de ces attaques convergentes : le mardi 19 septembre, les Belges faisaient leur entrée dans Tabora. Un premier détachement, commandé par le lieutenant Raedemaekers, en prenait possession. Il formait l'avant-garde de la Brigade Nord. Une compagnie de la Brigade Sud suivit, sous les ordres du capitaine Pieren. Elle occupait, aussitôt, le fort qui se trouve en bordure de la ville, vers le Sud. Construction massive et couvrant environ 10.000 mètres carrés, elle avait été munie d'une puissante artillerie. Son rôle n'était cependant pas de soutenir un siège en face d'une armée moderne, mais de servir au besoin de point d'appui contre des mouvements séditieux. Les couleurs belges furent hissées sur la forteresse par le capitaine Jacques. Quelques heures après, une seconde compagnie du groupe Molitor, amenée par le commandant Weyler, se joignait aux premières troupes. Les deux principales colonnes d'attaque se trouvaient représentées, au moment de la prise effective de la place. Plus qu'une manifestation de confraternité

d'armes, c'était la consécration du plan conçu et exécuté par le général Tombeur. La convergence des attaques, commencées à de si grandes distances les unes des autres, était l'essentiel dans toute la campagne dont la stratégie fut, ce jour-là, prouvée savante et vraie par les détails mêmes de la prise de possession du principal objectif.

Durant deux longues journées, ce fut un défilé pittoresque qui témoignait du caractère moderne et technique de l'entreprise. Aspect des troupes et leur tenue martiale, batteries de canons et leurs attelages, pesants mortiers et services d'ambulance, ce fut une revue bien surprenante au cœur de l'Afrique. Là-bas, comme sur les routes qui conduisent aux secteurs des fronts européens, la place manquait, parfois, pour livrer passage au va-et-vient des effectifs et du matériel. Aussi, les caravanes de porteurs se rangent-elles sur les bas côtés du chemin. Chacun attend de prendre place dans la longue colonne et s'y glisse au moment voulu. A l'ombre des arbres qui escortent notre armée, des officiers se reposent un instant. Et les bras des poteaux indicateurs tendus vers la ville montrent le chemin. Leurs désignations ne sont pas, en la circonstance, sans quelque saveur et si l'un d'eux porte le nom de *Muansastrasse,* il fait sourire ceux qui se souviennent de la ville voisine du

Victoria dont la chute récente leur paraît, déjà, si lointaine !

Les Européens que notre victoire délivre viennent au-devant de leurs sauveurs. En racontant de quels sévices ils furent victimes, ils semblent aussi revivre des heures douloureuses et n'en apprécier que mieux le changement de leur destinée. Contraints à des travaux durs et humiliants, leurs maîtres d'un jour furent inhumains et plus sauvages que le noir jamais encore sorti de la brousse. Aux fenêtres des maisons les drapeaux flottent et la bigarrure de leurs couleurs montre le caractère cosmopolite de la ville. L'Italien y coudoie l'Hindou, le Grec voisine avec l'Arabe, les Belges prisonniers de guerre, ou retenus dès les premières hostilités, mêlent leur langage à celui de quelques Anglais. Jusque sur ce point éloigné du globe, la double croisade qui se partage le monde se traduisait par le mélange des races. Là-bas aussi, ne se caractérisait-elle point dans les procédés barbares des uns et l'attitude calme et humaine des autres ?

La forteresse symbolisait, mieux que tout, le sens de notre présence dans cette cité. Aussi, l'une après l'autre, chacune des deux brigades défile devant elle. Les yeux des hommes expriment beaucoup de fierté, car la route fut longue et souvent doulou-

reuse, mais la possession de cette place en démontrait tout au moins l'utile et victorieux effort.

Et, tandis qu'au lendemain de ces minutes émouvantes, officiers et soldats parcouraient Kaseh [1], ils la virent, placée au centre d'un district immense, quatre fois grand comme la Belgique, et dessinant un rectangle assez régulier. A l'entour, le pays ondule en de petites collines. Deux quartiers se partagent la ville : au Nord, les habitations arabes; au Sud, les demeures européennes; entre les deux, des cases indigènes. Les rues se faufilent à droite et à gauche, animées par des étalages bien bizarres. Un large marché dont la poussière tourbillonne entre les feuilles aiguës des palmiers. Plus loin, avec un aspect moins agité, les allées sont plus dignes. Des acacias au feuillage découpé, à la tête régulière, quelques ficus, des manguiers, conduisent le passant hors des murs. Sombres et lugubres, de massives maisons dont les meurtrières parlent de combats et de crimes. Leur intérieur est presque somptueux. On peut y lire, grâce à quelques débris d'un ancien faste, le sybaritisme de ceux qu'y nourrissait un commerce infamant entre tous : la traite. Ce sont les anciens

(1) *Kaseh* qui, en anglais, signifie — résidence est l'un des noms donnés à Tabora.

repaires des marchands d'esclaves, ceux-là mêmes qui mirent à feu et à sang le continent noir et dont les méfaits occasionnèrent tant de maux aux premiers jours de la colonisation. Non loin d'elles, contraste apaisant, des missions accueillantes que domine une croix. Des écoles aux baies larges qui semblent boire la lumière. Puis, sur le revers des coteaux, la ville se prolonge par un essaim de villas dont la présence étonne. Puis, encore, les établissements du chemin de fer, avec leur grisaille de fer et de tôles marquées du rouge de la rouille. Des rails qui s'en vont deux par deux pour un lointain voyage et se disent adieu au croisement des voies. Voisin de la gare centrale, un hôtel prétentieux, trop neuf sous la lumière trop crue, et de ses fenêtres on aperçoit, au loin, un coin de cimetière dont la paix est incertaine aux yeux de l'Européen. En face de la mort, la terre natale apparaît désirable, car chacun de nous n'espère-t-il point revivre, ne fût-ce que par une infime parcelle de lui-même, dans une fleur de son pays? Combien ne vous comprend-on pas, vaillants soldats qui reposez là-bas, lorsqu'au moment de mourir, comme le sous-lieutenant Van Dyck, vous disiez, le regard perdu dans une vision lointaine : « Ma pauvre femme ! »

*
* *

L'origine de Tabora remonte à 1820; elle confondit sa prospérité avec celle de la traite. En 1860, cette cité connut une réelle splendeur, lorsque toutes les caravanes d'esclaves s'y donnaient rendez-vous. Avec la campagne anti-esclavagiste, elle vécut des jours difficiles. Puis, à l'ouverture du chemin de fer de l'Uganda, au terme de l'année 1901, Tabora renaissait en devenant le point d'où partaient les convois pour Muanza par la grand'-route rendue, depuis, accessible aux automobiles. Enfin, au mois d'août 1914, l'arrivée du premier train, accomplissant le trajet Dar-es-Salam — Ujiji, allait lui rendre un nouveau lustre. Par sa position géographique, cette place fut et se maintint un inappréciable centre africain, ce qui rachète son insalubrité notoire.

Ce bref rappel du passé dont pourrait s'enorgueillir Tabora, a mieux qu'une signification rétrospective. Il montre son importance, la valeur de sa conquête et le prix que doivent y attacher ceux qui, finalement, en seront les détenteurs. Un Allemand l'avait déjà dit, depuis plusieurs années: « La situation de Tabora au centre de la colonie présente des avantages extraordinaires au point de vue du commerce et des communications, de l'administration et de la domination militaire. » Les anciens projets de l'impérialisme britannique aug-

mentent encore l'utilité de ce centre. N'est-il pas le principal jalon du chemin qui, désormais, rattachera l'Égypte au Cap ? Tabora, où demeurent 40.000 habitants, en partie Arabes et Hindous, beaucoup Soudanais et Somalis, est le cœur d'une région très peuplée, — le « pays de la lune ». L'Unyamouézi est ici tout en molles collines aux contours gracieux, vêtues de bois et de prairies, où s'élèvent des villages entourés de troupeaux qui paissent les pentes. Les Hindous y pratiquent un commerce fructueux, grâce à leurs grandes facultés d'adaptation. Ils ont éliminé des marchés l'Arabe plus passif qui oublie sa déchéance en contemplant le passé et dont la formule serait voisine de cette autre dont nous avons souffert en certains milieux : « Toujours battus et toujours contents ! » Tout au moins, sa silhouette blanche qui frissonne au vent met-elle une note claire parmi les populations indigènes. Ici, il est aux yeux ce qu'il devient chaque jour plus, en fait : un souvenir, un simple élément de pittoresque.

*
* *

Le 22 septembre, le général Tombeur adressait à ses troupes la proclamation que voici :

« Grand Quartier général, Tabora.

« AUX OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS,
GRADÉS NOIRS ET SOLDATS DES COLONNES D'INVASION,

« En cinq mois de campagne offensive, vous avez chassé l'ennemi d'un territoire dix fois plus vaste que la mère patrie.

« Vous avez couronné votre œuvre par une série de combats brillants, qui ont contraint l'adversaire à vous abandonner Tabora.

« Vous avez délivré des centaines de Belges, Anglais, Français, Italiens, qui, au cours d'une longue et dure captivité, ont cruellement souffert des mauvais traitements de leurs geôliers.

« Je suis heureux de vous exprimer, avec ma gratitude, mon admiration pour le joyeux entrain, la belle endurance, l'intrépide vaillance qui vous ont donné le succès.

« Vous êtes les dignes continuateurs de la lignée de glorieux soldats qui ont conquis le Congo.

« Honneur à vous !

« Ce sera la fierté de ma carrière coloniale de vous avoir commandés.

« Notre œuvre commune a été réalisée pour la grandeur de notre pays et de son auguste chef.

« Crions donc ensemble :

« Vive la Belgique !

« Vive le Roi !

« *Le Général-Major,*
« *Commandant en chef,*
« (s) TOMBEUR. »

*
* *

Le 6 octobre, une heureuse nouvelle vint réconforter les troupes belges. Le ministre des Colonies, par une dépêche envoyée le 27 septembre, transmettait un message du Roi à son armée d'Afrique. Albert Ier disait :

« CHER GÉNÉRAL,

« J'apprends qu'après de durs et longs combats, vos braves troupes d'Afrique se sont emparées de Tabora, le réduit principal de la défense de l'Est-Africain allemand.

« Je profite de ce brillant fait d'armes pour vous adresser, ainsi qu'aux officiers, sous-officiers et sol-

dats sous vos ordres, mes plus chaleureuses félicitations pour les succès incessants remportés dans cette campagne lointaine qui a coûté tant d'efforts d'organisation, tant de marches longues et pénibles, et qui est en si bonne voie d'achèvement grâce aux combats récents où vos vaillantes troupes ont déployé de remarquables qualités d'endurance, de bravoure et d'esprit de sacrifice.

« Veuillez en outre porter à leur connaissance l'expression de ma profonde gratitude pour la façon brillante dont elles ont soutenu sur le sol africain l'honneur et la réputation de nos armes.

« (s) Albert. »

---

## XXIV

## LA CAMPAGNE OFFENSIVE DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Il va sans dire que ces résultats étaient dus en partie à l'action convergente, non seulement des colonnes belges, mais encore de l'armée anglaise, engagée contre le même adversaire, défendant le même pays. Et si, par leurs efforts respectifs, les deux nations, aussi fermement unies contre l'Allemagne en Afrique qu'elles le sont en Europe, opéraient à des distances considérables l'une de l'autre, elles ne concouraient pas moins au même but précis et défini : détruire l'armée adverse. Aussi, avant de conclure, convient-il d'esquisser les opérations conduites avec une maîtrise exemplaire par le lieutenant-général Smuts.

Le 19 février 1916, débarqué à Mombassa, le ministre de la Guerre du Cap succédait effectivement à Sir Horace Smith-Dorrien qui, promu au commandement suprême de l'expédition, ne put en prendre possession, retenu qu'il était à Bombay par la maladie. Après un rapide examen, le lieutenant général Smuts décidait d'attaquer sur-le-champ la région du Kilimanjaro. Il ne fallait pas perdre un

seul jour, car la saison des pluies approchait. Écartant en principe les attaques de front, inefficaces dans un pays aussi fortement défendu par la brousse, l'état-major ordonna l'emploi constant de la manœuvre enveloppante.

Dès lors, Smuts se trouve devant la situation suivante : les Allemands, qui ont mis à profit le désarmement de leurs voisins, se sont avancés en territoire anglais. A Taveta, ils ont construit un fort camp retranché que précèdent les positions d'arrêt de Salaita (El-Oldorobo). A Seregenti, ils sont solidement établis et possèdent devant Mbuyuni de forts avant-postes. En outre, à Kasigau, une garnison de plusieurs centaines d'hommes cherche à retarder la concentration des troupes anglaises par des raids incessants contre la ligne de l'Uganda et celle de Voi—Maktau.

Au mois d'août 1914, la Grande-Bretagne, en réunissant ses effectifs disponibles, à la fois, dans sa colonie de l'Est, dans le Nyassaland et la Rhodésie, pouvait aligner à peine 4.000 hommes. En 1916, elle dispose de 42.000 soldats, au moins — dont 20.000 se trouvent autour du Kilimanjaro, 5.000 sur les lacs, 4.000 en bordure du Nyassaland. Fantassins et cavaliers, artilleurs, auto-mitrailleurs et techniciens, tout abonde, et l'Afrique nous offre alors l'image réduite, mais exacte, de ce qui se

passe en Europe. L'Inde (1) et l'Union Sud-Africaine (2) prouvent généreusement leur loyalisme, et jamais encore, si l'on excepte la guerre anglo-boer, campagne coloniale ne provoqua pareil effort.

Smuts a dans ce secteur environ 20.000 hommes et 6.000 animaux de transport. Il veut apparaître entre le Kilimanjaro et le Mweru, vers Arusha, et prendre ainsi à revers les positions ennemies. En même temps, une autre colonne (3) tournera les collines de Salaita qu'un troisième groupe (4) devait attaquer de front pour fixer l'adversaire.

Les Allemands qui opposent, ici, aux Anglais 6.000 fusils, 37 mitrailleuses et 16 canons sont surpris et, le 8, nos alliés se portent sur Seraragua. Le même jour, à 6 heures du matin, van Deventer arrive avec ses cavaliers en vue de Lumi et se masse au Sud des marais de Ziwani. L'infanterie

(1) L'Inde envoie entre autres la 94e du *Russel's Infantery*, le *Bombay Maxim Guns Volunteers*, la *Calcutta Voluntary Battery*, le *Madras Volunteer Motor Cycle :* en tout, seize formations spéciales. La cavalerie abonde en mules et en chevaux. Quant au service sanitaire, il est organisé avec ce luxe de moyens qui honore l'Angleterre, avant tout soucieuse du bien-être de ses défenseurs.

(2) L'Union Sud-Africaine venait, cependant, de conquérir par ses seules forces le Sud-Ouest africain. Elle avait, d'abord, dû mater une révolte intérieure, puis enrôler 60.000 hommes, dont une division vint en France et fut, depuis, décimée sur la Somme dans l'attaque du bois Delville.

(3) Sous les ordres du général boer van Deventer.

(4) Commandé par le général Tighe, ancien commandant en chef jusqu'à l'arrivée de Smuts.

atteint l'Est du lac Chala. Par une habile manœuvre enveloppante il rejette l'adversaire sur Taveta, puis organise pour la nuit le terrain conquis. Cependant, Tighe et sa division (la IIe) préparaient l'attaque de Salaita.

Les Allemands se replient sur le col de Latema. L'armée britannique les poursuit et atteint la Lumi qu'elle traverse. Après un jour et une nuit passés en de continuels assauts, la situation demeurait encore incertaine devant Latema, lorsque l'ennemi évacue ses positions, pourtant défendues jusqu'au dernier moment avec une rare énergie.

Le 13 mars, van Deventer occupait Mochi et la IIe division se concentrait à Taveta.

*
* *

Ces résultats favorables acquis, un temps d'arrêt se marque dans les opérations britanniques. L'armée du général Smuts, partie du versant septentrional des monts Kilimanjaro, vient de refouler l'ennemi au Sud. Taveta et El-Oldorobo, Seregenti et Mbuyuni, Kasigau, enfin, sont libérés. Ce furent autant d'opérations courtes, mais importantes. Elles donnèrent aux Anglais la région qui s'étend entre le Kilimanjaro et Arusha.

A ce moment, le général en chef doit subir les effets du climat. Ses colonnes sont formées de troupes blanches sud-africaines et de corps indiens, autant d'hommes qui ne peuvent supporter les rigueurs tropicales avec la même aisance que les effectifs indigènes qu'emploient les Belges. Aussi, le général Smuts dit-il : « Je jugeai indispensable de disposer — immédiatement — mes forces d'une manière avantageuse au point de vue de leur confort et de leur santé, en raison de l'arrivée prochaine de la saison des pluies. »

Au mois d'avril 1916, l'armée anglaise d'Afrique Orientale est soumise à une réorganisation complète. Composée d'éléments d'origines différentes, il convenait de grouper les hommes parlant la même langue et respectant les mêmes coutumes. Jusqu'alors, il y avait eu deux divisions. Elles furent disloquées et de leurs effectifs on fit trois divisions nouvelles, dont l'une constituée d'Indiens et des troupes britanniques non comprises dans les deux autres, essentiellement sud-africaines. En outre, chacune de ces dernières pourrait, au besoin, être bipartite, étant faite d'une brigade d'infanterie et d'une autre montée, c'est-à-dire, non pas de cavaliers proprement dits, mais de fantassins à cheval. L'état-major venait de constater, autour de Kilimanjaro, combien mobiles étaient les Askaris allemands

et il voulut s'adapter à une stratégie plus souple. Dès lors, voici, d'après le lieutenant-général Smuts lui-même, comment se présenta l'armée ainsi reconstituée :

*Ire division,* commandant en chef : major général A. R. Hoskins, C. M. S., D. S. O.

1re brigade de l'Afrique Orientale, commandant : brigadier général S. H. Sheppard, D. S. O.

2e brigade de l'Afrique Orientale, commandant : brigadier général I. A. Hannington, C. M. C., D. S. O.

*IIe division,* commandant en chef : major général J. L. van Deventer.

1re brigade montée Sud-Africaine, commandant : brigadier général Manie Botha, qui sera remplacé, le 22 juillet 1916, par le brigadier général A. H. M. Nussey, D. S. O., jusqu'alors chef d'état-major de van Deventer.

3e brigade d'infanterie Sud-Africaine, commandant : brigadier général C. A. L. Berrangé, C. M. G.

*IIIe division,* commandant en chef : major général Coen Brits.

2e brigade montée Sud-Africaine (1), commandant : brigadier général B. Enslin.

(1) La 2e brigade montée Sud-Africaine arrivera au mois de mai et sera prête à faire campagne à partir du 15 ou 20 juin 1916.

Le vapeur belge *Baron Dhanis* arrivant à Kigoma.

(30 JUILLET 1916)

Parc d'artillerie à Kigoma.

2e brigade d'infanterie Sud-Africaine, commandant, brigadier général P. S. Beves.

Enfin, des troupes, autres que celles formant les unités précédentes, gardent les lignes de communication sous les ordres du brigadier général W. F. S. Edwards, D. S. O., I. G. C.

*
* *

Ne perdant point de vue la question capitale du climat, lorsqu'on commande, dans une contrée tropicale, des *troupes étrangères au pays,* Smuts plaça ses formations d'infanterie dans des localités élevées et sèches. Elles tinrent garnison à Mochi, dans Himo et autour de Mbuyuni. Quelques postes avancés furent aux environs immédiats du Ruwu, d'où ils surveillent les Allemands retranchés dans le massif montagneux du Pare. Ces hommes, en plus d'une vigilance de tous les instants, durent lutter contre la malaria, ici particulièrement maligne, car le paludisme du Ruwu figure aux tables encore inconnues de la thérapeutique actuelle.

Sur les versants étagés du Mweru, qui culmine à 4.550 mètres et marque parmi les dix ou douze montagnes majestueuses qui entourent le Kilimanjaro, on vit camper un grand corps de cavalerie.

Les herbages et l'eau courante, la qualité de l'air et l'éloignement de la mouche tsé-tsé en rendaient le séjour favorable aux chevaux. Arusha devint le centre de ces installations improvisées.

*
* *

Ces mesures prises, Smuts se trouva devant une situation en quelque sorte identique à celle de Tombeur qui, son armée sous la main, avait dû en fixer l'emploi d'après un plan, dont la conception bonne ou mauvaise entraînerait la victoire, ou la défaite avec leurs conséquences budgétaires, morales et militaires. Celles-ci intéressaient non seulement la Métropole, mais aussi, et il faut y insister, l'armée alliée dont le sort était lié à celui de sa voisine.

Les opérations victorieuses que venait de terminer, au Nord, l'armée britannique étaient moins une offensive qu'une défensive offensive. Elles avaient mis en sécurité, avec la colonie anglaise, son grand chemin de fer de l'Uganda, et les Belges, autant que leurs alliés, surent en apprécier le bienfait. Restait à se porter résolument en territoire ennemi, non qu'on n'y fût déjà, mais il fallait détruire l'armée qui le défendait, seule véritable manière de conquérir un pays. L'Allemagne tient

la Belgique sous son poing de fer, mais l'armée belge vit et combat, et les provinces belges trouvent en elle une raison d'espérer.

Deux systèmes de chemin de fer, l'un vers le Sud et l'autre à l'Est, s'offrent à ceux qui pourraient, en s'en emparant, s'adjuger la victoire.

Quel que soit le plan choisi, il doit s'adapter à une circonstance essentielle : l'armée belge combat à l'Ouest et les prochaines opérations anglaises doivent être ainsi conçues qu'elles retentissent utilement sur cette autre partie du théâtre de la campagne. Et ce fut le cas, comme on l'a vu, puisque la Grande-Bretagne nous donna un concours efficace en assurant une partie de nos transports par la ligne de l'Uganda, puis de Port-Florence à travers le lac Victoria, vers la région des lacs et l'Uganda.

Pour le surplus, Smuts décide de marcher vers l'intérieur du territoire ennemi. Sans doute, se dégarnirait-il ainsi face aux montagnes du Pare et de l'Usambara, redoute naturelle d'où l'ennemi pourrait fondre vers le Nord et mettre en cause les communications de toute l'armée. Mais ce danger qui, prévu, se trouvait du fait même diminué, ne supprimait pas les raisons favorables à une attaque générale vers le Sud et le Sud-Ouest.

La II^e^ division, sous les ordres de van Deventer, passe tout entière en première ligne. Les deux autres

(Ire et IIIe) prolongent leur hivernage sur le Ruwu. Dès le 1er avril, le général boer vise Kondoa-Irangi, et ses éclaireurs échangent des feux de mousqueterie au Nord et non loin de Lolkissale. La division contraint à capituler 17 blancs, 404 Askaris et plusieurs centaines de porteurs, avec deux mitrailleuses. La cavalerie boer était exténuée. Bien que soutenant une allure régulière, mais vive, les chevaux n'avaient pas bu une seule goutte d'eau du 2 avril, à midi, jusqu'au 6, au soir! Il n'est pas un homme de cheval qui ne comprenne ce qui dut se passer. Toutefois, van Deventer, sur l'ordre de son chef, galope vers Ufiome, Umbulu et Kondoa-Irangi. Sa brigade d'infanterie suit à marches forcées et, le 13 avril, Ufiome est occupée. Jusqu'au 17, les chevaux y sont laissés au repos, tandis qu'un régiment monté plus frais, le 4e, ralliait le gros de la IIe division.

A la suite d'une série de combats, Umbulu tombe, le 11 mai et, six jours après, l'attaque de Kondoa-Irangi, nœud de routes précieux, est commencée. Durant deux journées et demie, il fallut livrer bataille. mais Kondoa-Irangi fut enlevé de vive force. Malheureusement, l'ennemi avait pu détruire sa station de T. S. F. et une partie des approvisionnements réunis dans la place. Néanmoins, on lui prit un troupeau de 800 têtes. Van

Deventer, malgré sa maîtrise, dut, alors, subir la loi des circonstances et, faute d'une remonte entièrement fraîche, il ne put pousser plus avant. Ses chevaux tués par la tsé-tsé tombaient comme des... mouches et d'autant plus que ces misérables montures étaient à bout de forces ; en vingt-huit jours, n'avaient-elles pas couvert 320 kilomètres au milieu de combats répétés et conduites fatalement avec une certaine rudesse, à travers un pays rocailleux et accidenté !

De Kondoa-Irangi une route carrossable mène, vers le Sud, au *Tanganyikabahn* et plus spécialement à la station de Kilimatinde. Se porter, aussitôt, sur ce point et mettre la main sur la voie ferrée pouvait tenter un cavalier audacieux. Malgré tout, il fallut attendre et, tandis que des corps d'occupation gardent les dernières conquêtes, Ufiome et Umbulu, la IIe division se concentre pour s'y reformer dans Kondoa-Irangi. Afin de se couvrir vers le Sud, d'où la menace restait latente et indéterminée, aux environs de Singida, de Mkalama et de Handeni des avant-postes se déploient en un rideau protecteur. Et, tandis qu'il veillait au remplacement de ses chevaux, van Deventer pouvait avec satisfaction penser que, en l'espace de trente jours, s'il se reportait au lendemain de la bataille livrée à Kato, tout le plateau si vaste et si

fertile tendu comme un immense tapis entre les montagnes et le railway central avait changé de mains pour passer dans les siennes. Il tenait la haute plaine qui, vers l'Ouest, confine au pays de Tabora et finit devant Handeni, à l'Est, où elle vient mourir au pied des mystérieuses montagnes d'Usambara.

*
* *

Ne l'eût-il pas fallu pour renouveler sa cavalerie, que le chef boer eût dû compter avec ce qui se passait sur l'arrière, aux extrémités septentrionales du territoire allemand. Là-bas, des pluies d'une violence exceptionnelle ne cessaient de rayer l'air. Ce n'étaient que rivières sorties de leur lit, répandues en larges nappes qui, si elles ne recouvraient les chaussées, en minaient les bas côtés. Et, dans la partie montagneuse et son voisinage, on n'entendait plus qu'un sourd et constant roulement de canon. Écumantes et sauvages, projetées en bas des versants alpestres qui, bien haut, disparaissaient sous les brouillards, les eaux se ruaient contre tous les obstacles. Pas une passerelle n'y résista et les ponts eux-mêmes, s'ils n'étaient emportés, demeuraient branlants, leurs poutres frangées d'écume. En l'espace d'une semaine, le travail que le génie

avait mis deux mois à exécuter fut anéanti. Ce coin de l'Afrique n'était plus qu'un paysage lacustre. Ah ! si, à ce moment, le colonel von Lettow-Forbeck était revenu à l'assaut, de quels lauriers ne se fût-il pas couvert ! La IIe division tout entière était coupée du gros de l'armée britannique et, pendant plusieurs semaines, elle ne devait avoir d'autres vivres que ceux, assez justement mesurés, qui se trouvaient dans les trois ou quatre places récemment conquises et occupées. La situation était telle que des colonnes de porteurs durent se risquer de Lolkissale à Kondoa-Irangi, couvrant ainsi 195 kilomètres pour l'aller seul. Van Deventer se trouvait dans des conditions défavorables, non seulement à toute offensive immédiate, mais même du seul point de vue de la santé et du réconfort de sa troupe harassée.

Les Allemands se sentirent touchés au cœur lorsqu'ils mesurèrent combien près étaient l'un de l'autre Kondoa-Irangi et Kilimatinde. Leur état-major savait mieux que tout autre comment le chemin de fer central était l'âme de toute la résistance, véritable colonne vertébrale de la colonie dont la charpente craquerait avec la rupture de cette pièce maîtresse. Aussi retirent-ils, en hâte, des montagnes de l'Usambara une partie de leurs troupes pour les embarquer dans plusieurs trains

jusqu'à Mombo, sur la ligne Tanga-Moshi, d'où en deux étapes elles se portent à Kilosa par la grand'-route de Mpapua, ou vers Morogoro. Là, des convois spéciaux les emmènent à l'Ouest et les déposent, à pied d'œuvre, dans Dodoma et même à Kilimatinde. Quatre mille fusils vinrent appuyer les troupes placées devant le rail, face au septentrion. Ces renforts étaient doublement à craindre, car leur arrivée coïncidait avec une recrudescence de la maladie à Kondoa-Irangi; à peine van Deventer avait-il encore 3.000 sabres et baïonnettes pour garder le fruit de ses dernières chevauchées. Déjà, parce que l'ennemi, toujours bien informé, commençant à deviner la situation précaire du chef boer, se faisait plus audacieux, les Anglais durent replier sur la ville leurs postes avancés, ne couvrant plus ainsi qu'un périmètre de 7.000 à 8.000 mètres, autour de Kondoa-Irangi.

*
* *

Le lieutenant-général Smuts remédiait à la situation difficile de sa IIe division en activant, sur l'arrière, les travaux qui devaient permettre de raccourcir les lignes de communication en les rendant plus rapides. En effet, un prolongement du rail, à partir de Voi, station de l'Uganda-railway, se

portait à Taveta et, de là, on le poussait à l'Ouest, vers Moshi. Ensuite, la ligne se continuait par la voie ferrée qui descend à l'océan qu'elle touche au pied de Tanga. C'était l'appel d'air par où pourrait venir le souffle capable de ranimer tous ces hommes anémiés et surpris par les pluies au cœur de l'Afrique Centrale. On n'y réussit que par des efforts herculéens. L'eau brutale ou insidieuse renversait les travaux de terrassement, et des millions de bras s'acharnaient, maniant pelles et pioches, à maintenir les remblais de ce nouveau chemin de fer, fil bien ténu auquel les colonnes d'attaque se trouvaient comme suspendues.

Quoiqu'il engageât vingt-cinq compagnies contre Kondoa-Irangi, le colonel allemand ne parvint pas à y rentrer. Ses assauts répétés lui coûtèrent beaucoup de monde dont deux commandants : l'un, von Kornatzky, fut tué, un autre, von Bock, grièvement blessé. Kondoa-Irangi était aux Anglais et il leur resta.

Le 23 mai, le 10e régiment d'infanterie et la 28e batterie de montagne, les 7e et 8e d'infanterie et une partie des canons et des mitrailleuses de la IIIe division commençaient de rallier ce poste avancé, véritable tête de colonne par rapport à toute l'armée Smuts.

Le mois de juin se passa, d'abord, à regrouper

les anciens effectifs de la IIe division et les contingents dont on la renforçait. Puis, le 24, van Deventer se donna de l'air tout autour de Kondoa. C'est alors qu'il s'aperçut que l'ennemi transportait ses forces vers le Nguru, aussi se porta-t-il, sur-le-champ, contre le *Tanganyikabahn,* entre Dodoma et Mpapua.

Les Anglais visaient un double but : tenir la voie ferrée et prendre à revers les principales forces engagées, au Nord-Est, dans les monts Nguru. Celles-ci attaquées aussi d'un autre côté, comme on le verra bientôt, devraient se rabattre vers le Sud et sur la voie centrale, dès que la pression adverse leur imposerait de reculer.

Le général van Deventer lance une colonne directement au Sud, sur Singida qu'elle dépasse, le 2 août, pour de là toucher Kilimatinde, et une seconde colonne vers Saranda, station du chemin de fer, enlevée d'assaut, le 31 juillet. Ce ne fut pas sans peine, car cette dernière troupe opérant « dans une contrée couverte d'une brousse épaisse, le service de sûreté était presque impossible, et l'on se trouva, brusquement, sous les feux des canons ennemis » (1). Ainsi, aux premiers jours du mois d'août 1916, le lieutenant-général Smuts tenait l'ar-

(1) Rapport du lieutenant général Smuts.

mature essentielle de la résistance ennemie, le rail central entre Kilimatinde et Saranda, deux stations que séparent onze kilomètres. C'était un des plus utiles résultats de l'offensive britannique et qui se place dans l'ordre d'importance à côté de l'avance du colonel Olsen, de l'armée belge, sur la ligne ferrée entre Kigoma et Tabora.

Van Deventer divise, alors, sa colonne suivant son cadre général technique. La brigade montée (1re Sud-Africaine), avec le brigadier général Manie Botha, avance vers la station de Rikembo, et une partie de la brigade d'infanterie (3e Sud-Africaine), sous les ordres du brigadier général Berrangé, que devance un corps de motocyclistes et d'éclaireurs montés, marche contre Dodoma. Ces deux attaques dessinent donc un angle aigu dont la base, au Sud-Ouest, va de Rikembo à Dodoma. Grâce à l'intervention d'une batterie automobile blindée, Dodoma est pris, le 29 juillet et Rikembo, le 30, en même temps qu'un butin appréciable, dont 1.500 têtes de bétail. Ainsi, bout par bout, le chemin de fer passe au pouvoir de nos alliés qui, au terme de juillet 1916, en tiennent environ 170 kilomètres.

Possesseur d'un tel instrument de combat, van Deventer dut pourvoir à son emploi et il va sans dire que les Allemands ne l'avaient point cédé

intact; tous les ponts étaient détruits. Heureusement, surpris par la foudroyante avance de ses adversaires, le colonel von Lettow-Forbeck n'avait pas eu le temps de faire sauter la voie elle-même.

Transporter matériel et munitions, faire suivre en temps utile les approvisionnements de bouche dans un pays que la guerre ruine, devient au moins aussi nécessaire que de battre davantage l'ennemi. On se souvient des moments graves que vécut van Deventer à Kondoa-Irangi, lorsqu'il avait derrière lui, seul lien avec sa base, 320 kilomètres à garder. Et maintenant, cette ligne mesure près de 450 kilomètres! Encore faut-il ajouter que, dans peu de jours, cette distance allait fatalement s'accroître, puisque la IIe division poursuit un adversaire qui ne cesse de prendre du champ.

Le brillant cavalier boer imagine, alors, un stratagème qui sauve la situation. Parmi les ponts détruits, il en était de dimensions considérables et, comme le dit Smuts, « les restaurer en vue de leur faire porter de lourdes locomotives aurait demandé plusieurs mois et, pendant cette période, toutes les opérations ultérieures eussent été interrompues ». Voudra-t-on se rappeler, en effet, que le ravitaillement vient encore de l'Est-Africain anglais où il puise dans les apports du chemin de fer de l'Uganda, suit par la ligne de Mochi et de Korogwe,

section de la voie ferrée descendant à Tanga et, de là, s'avance à travers mille obstacles en descendant au Sud. Dans une pareille entreprise, le rôle du ravitailleur l'emporte, parfois, sur celui du soldat combattant. Négliger cet aspect de la campagne serait soustraire à notre estime la partie principale de l'effort développé et conduit à bien.

Les pionniers sud-africains, avec le matériel découvert sur place, rétablissent les ponts en leur donnant une force de résistance légèrement supérieure à six tonnes. C'était le maximum de ce qu'on pouvait obtenir avec des moyens de fortune, mais c'était aussi insuffisant pour porter un convoi de poids moyen. Alors, on adapta les moteurs lourds aux roues du chemin de fer électrique partiellement remis en état. Un tracteur automobile put ainsi porter en moyenne 12 tonnes de charge utile. Et par ce procédé original van Deventer put approvisionner sa division en exploitant le railway entre Dodoma et Kilosa, sur une distance de 200 kilomètres. Cela permit, en outre, de pousser les colonnes d'attaque sur la Grande Ruaha, affluent gauche du Rufiji, qui ouvre une large tranchée du Sud-Ouest au Nord-Est, puis directement de l'Ouest à l'Est.

Cette tactique ingénieuse fera que de Dodoma jusqu'à Dar-es-Salam, en bordure maritime, por-

gressivement, 300 milles de rail seront exploités et quand il ne se trouvera plus aucune solution de continuité entre ces deux points, l'armée qui, jusqu'alors, appelait à elle le ravitaillement du Nord au Sud, respirera et vivra par un débouché direct sur l'Océan Indien. A travers sa houle dangereuse et malgré les colères de la terrible mousson qui souffle du Sud-Est, les transports vogueront, protégés par l'escadre anglo-portugaise. Plus tard encore, jonction bien digne de provoquer l'enthousiasme des cavaliers et des hommes de sport, entre Dar-es-Salam et Kigoma, prenant vue et vie sur un océan et sur une mer intérieure, Belges venus de l'Ouest, Anglais s'avançant de l'Est se donneront la main. La ligne entière sera réfectionnée et là-bas, comme plus tard dans nos chers territoires reconquis, la vie renaîtra et la mort vaincue par la vie laissera refleurir les champs que nos activités impatientes souhaitent de féconder comme autrefois. Ce grand trait d'acier marquera, du Tanganyika à l'Océan Indien, la barrière qui limite une grande conquête. Et, sur les bords empoisonnés du Rufiji, la dernière colonie germanique sera perdue par ses anciens maîtres, dont la défense, d'ailleurs, n'aura pas été sans gloire.

Avant de sonner cet hallali, probablement encore unique dans l'histoire des campagnes coloniales, il

avait fallu que les deux autres divisions du lieutenant-général Smuts, la Ire et la IIIe, réalisassent aussi leurs objectifs nettement déterminés.

*
* *

Il n'y avait pas eu que l'avance victorieuse du major général J. L. van Deventer, ni que l'action si efficace de Sir Charles Crewe, au Sud du lac Victoria. A côté de ces épisodes dont l'importance s'accroît à nos yeux, en raison de leur retentissement sur l'offensive belge, il faut tracer à grands traits l'occupation des massifs montagneux du Pare et de l'Usambara; raconter la conquête du pays qui entoure Handeni, les combats qui donnèrent à Smuts toute la région côtière jusqu'à Dar-es-Salam et, surtout, la marche à travers les monts Nguru. Alors, en suivant van Deventer vers Kilosa et la Grande Ruaha, nous compléterons l'histoire de la campagne, terminée en fait, bien qu'un groupe de plusieurs milliers d'Askaris fortement encadrés et à coup sûr l'élite des forces allemandes, soient cernés, mais non abattus, dans les environs de Mahenge.

D'autre part, si l'on a vu, déjà, comment la colonne originaire de Rhodésie fit sa jonction avec la droite du détachement belge des lacs, il conviendra d'es-

quisser le rôle du brigadier général Northey qui vint, à point nommé, pour réaliser le complet encerclement des défenseurs de la dernière colonie allemande, car les marais d'où naît le Rufiji entendront la dernière fusillade.

*
* *

Lorsque, par son avance rapide sur Kondoa-Irangi, van Deventer eut attiré à lui une partie des effectifs retranchés dans les montagnes du Pare et de l'Usambara, le lieutenant-général Smuts jugea le moment venu de conquérir ces redoutables massifs. Il fallait agir avec promptitude, car l'ennemi avait les moyens de transporter ses troupes, en moins de quinze jours, de Kondoa dans Handeni. Lui en laisser le temps, c'eût été perdre, en partie, le profit du raid de van Deventer.

Des montagnes hautes, massives et boisées séparent autant de vallées fertiles. Le Pangani roule ses eaux du Nord-Ouest au Sud-Est, entre d'immenses étendues d'une brousse particulièrement serrée. L'ennemi tient les montagnes, se sert de la voie ferrée de l'Usambara et couvre tous ses mouvements par le Pangani. A l'abri de la végétation dense qui tapisse les versants du Pare, il lui est facile de se dérober aux regards de l'adver-

Le premier train belge à son départ de Kigoma et roulant sur la voie ferrée allemande conquise.

Le grand pont du Malagarassi détruit par les Allemands au cours de leur retraite (*Tanganyikabahn*, entre Kigoma et Tabora).

saire. Deux mille hommes avec une artillerie abondante dont plusieurs pièces de marine s'y disposent à une énergique résistance. Mais, une fois de plus, grâce à la manœuvre d'enveloppement et par des démonstrations sur la ligne de retraite adverse, Smuts cueille de nouveaux territoires.

Entre Mombo et Handeni un chemin de fer électrique, embranchement de la ligne principale Tanga-Moshi, aide les Allemands dans leurs opérations. La voie électrique franchit le Pangani à Mkalamo et c'est là que l'ennemi escomptait pouvoir arrêter nos Alliés. Il devenait de plus en plus vraisemblable que l'adversaire voulait se reformer dans Handeni, pour, de là, gagner le chemin de fer central.

Les Anglais, en dix jours, viennent de parcourir 130 milles, performance honorable, car le pays manquait de routes, était excessivement accidenté et les bords du Pangani peu hospitaliers. Le fleuve est franchi après que, d'abord, un pont eut été construit, entre les 2 et 7 juin. Autant qu'ils eussent déjà fait, les pionniers se surpassent encore et des routes sillonnent le pays, à travers la brousse. L'un après l'autre, Mombo, le 9 juin, Mkalamo, le 10, Mbagui, le 13, Handeni et Nderema, le 19, en même temps que Kangata, passaient aux mains des Anglais. Plus en arrière et vers l'Est, Wilhelmstal avait été prise, le 12. Quelques jours après, les

Sud-Africains s'arrêtaient au pied de la chaîne de Nguru où l'ennemi s'était reformé.

Cette courte pause était indispensable, car, écrit le commandant en chef, « les transports avaient atteint les limites extrêmes de leur capacité et les troupes étaient à la demi-ration, depuis quelque temps, déjà. Elles avaient besoin de repos et de réorganisation. Plusieurs unités étaient réduites à 30 °/₀ de leur effectif en raison des ravages de la malaria (1); les difficultés d'évacuation des malades étaient aussi grandes que celles que présentait l'arrivée des vivres et des renforts ». C'était l'effet d'une marche de 220 milles (2) à travers un pays difficile, qui, surtout au delà du Pangani et sur une distance de 30 milles, manquait absolument d'eau, imposant aux hommes et à leurs montures des souffrances inouïes.

Après avoir regroupé ses bataillons, Smuts les lancera vers le Central-Railway, combinant ainsi leur action avec celle de van Deventer dont on connaît les péripéties.

*
* *

(1) L'armée belge, grâce à ses unités indigènes recrutées dans un personnel militaire qu'avait formé et endurci un septennat passé sous les armes, ne connut pas de pareils déboires et les hommes blancs de Smuts n'en prouvèrent, eux, que plus de courage en résistant au climat.

(2) Le mille vaut 1.609 mètres.

Le flanc gauche de l'armée britannique pouvait être inquiété par les Allemands demeurés à Tanga et sur le Pangani inférieur. Le 7 juin, un corps de débarquement s'empare de Tanga (1) presque sans coup férir et, progressivement, la côte est nettoyée.

Comme l'écrivit le lieutenant-général Smuts, « parce que de nombreuses affaires de patrouilles continuaient de se produire », le moment était venu de protéger son arrière-garde et son flanc gauche contre ces guérillas. C'est pourquoi il ordonna à l'Inspecteur Général des communications, le général Edwards, d'envoyer une partie du 5e régiment d'infanterie indienne de Tanga à Muhesa, en suivant le chemin de fer, et d'engager le 57e Rifles de Korogwe à Muhesa, en suivant également la voie ferrée, avec un faible détachement à gauche dans la direction d'Amani. De Muhesa, le 57e Rifles devait gagner la côte pour relier ses opérations avec celles de l'escadre. De plus, un autre groupe, sous les ordres du lieutenant-colonel C.-W. Wilktnson, composé de sapeurs et de mineurs des chemins de fer et du Jhind Imperial Service Infantry, devait continuer de Korogwe jusqu'au Pangani et disperser

(1) Dès lors, la ligne de l'Usambara se trouve entièrement conquise. Commencée en 1893, elle valut des déboires à ceux qui l'entreprirent. Les premiers kilomètres ayant absorbé leur avoir social, l'État dut se substituer aux entrepreneurs et terminer les 250 kilomètres auxquels, plus tard, on en ajoutait encore 86 autres.

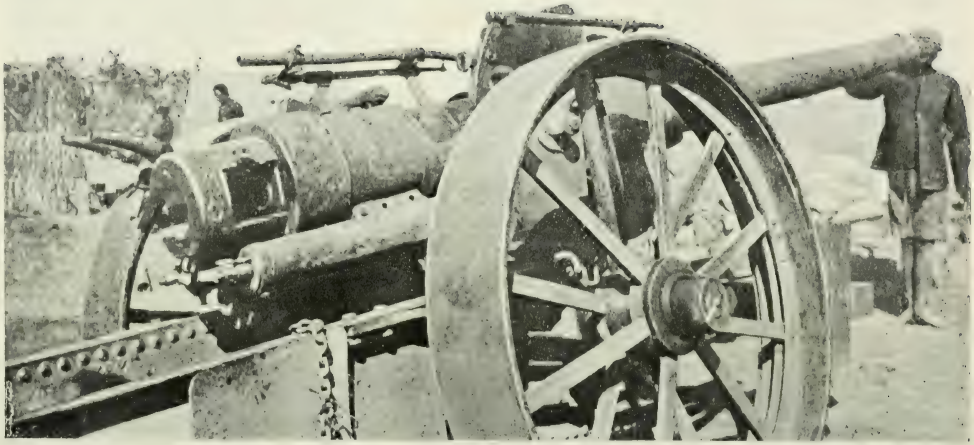
les forces ennemies qui avaient attaqué le pont et que les rapports signalaient sur la colline Segera, à quelque distance sur la rive droite du fleuve. Ces mouvements furent exécutés avec autant de précision que de succès, mais, chaque fois, au moment où le gros des effectifs allemands allait être cerné, il parvenait à battre en retraite. Malgré tout, d'étape en étape et avec le concours de l'escadre, les postes côtiers passent au pouvoir des Anglais : ainsi, Pangani, Sadani et Bagamoyo d'où fut fait un dernier effort qui enleva Dar-es-Salam, le 3 septembre.

Par l'action conjuguée des troupes de terre et de mer, tous les points importants du rivage, au Sud de Dar-es-Salam, furent occupés et, désormais, plus aucun secours venu du dehors ne pourrait rejoindre l'ennemi.

Entre temps, les I^re^ et III^e^ divisions s'étaient approchées du chemin de fer central, mais l'ennemi en force, avec au moins 20 compagnies et du canon, leur disputèrent le chemin. Ce fut une guerre de montagne qui occasionna constamment l'emploi de la tactique dont on a vu, tant de fois, l'application victorieuse. Par une large manœuvre enveloppante les monts Nguru seront pris à revers et les troupes qui les défendent contraintes de se retirer.

Le pont du Malagarassi reconstruit en huit jours par les pontonniers belges.
Premier convoi circulant sur le *Tanganyikabahn*.

(SEPTEMBRE 1916)



Une pièce de 105, provenant du *Kœnigsberg* et prise aux Allemands.
(2 SEPTEMBRE 1916)

Le 5 août 1916, la 2e brigade montée quitte Lukigura, passe à Kimbe et, le lendemain, pénètre dans les monts Nguru. Le 6, une autre brigade suit dans la même direction. Le 8, Mhonga est occupé. A partir de ce point, il fallut se séparer des services du train. Contrairement aux prévisions, les voitures ne purent continuer, car les chemins étaient inexistants ou trop étroits.

Dès le 11, les Allemands se replient au Sud, après un combat sanglant. Bientôt, les services de renseignements rapportent la nouvelle que l'ennemi s'est affaibli, spontanément, par l'envoi d'une partie de ses forces sur le *Tanganyikabahn*, à Kilosa. On a vu, précédemment, qu'en effet le major général van Deventer se trouva devant une troupe subitement renforcée, tandis qu'il poussait de Kondoa-Irangi vers le chemin de fer.

La nature accidentée du terrain, les rivières nombreuses dont les ponts ont été abattus retardent la poursuite de l'adversaire qui, d'une manière générale, se retirait le long de la route de Morogoro vers Dakawa, sur la Wami et aussi, mais en moindre nombre, par la route de Kilosa. Une série de manœuvres tactiques judicieuses et coordonnées menacèrent l'ennemi sur ses derrières et si bien qu'il se retira de lui-même et avec précipitation. Autant qu'ils aient dû combattre, ce fut

surtout en manœuvrant leur adversaire que les conquérants de l'Est-Africain réussirent. Qu'ils aient pu faire de pareilles marches forcées dans un tel pays et malgré le climat épuisant et les ardeurs tropicales demeurera un de leurs titres de gloire.

Les Ire et IIIe divisions tendent toujours davantage vers le chemin de fer, où les Allemands se concentrent en force, à Morogoro. Les en chasser et les refouler loin du railway, vers le Sud, tel fut l'objectif proposé par Smuts à l'effort de ses trois divisions, soit qu'elles y participent d'une manière directe, soit qu'elles y aident par le contre-coup d'opérations exécutées sur les flancs de l'ennemi.

Le 21 août, prise de Mkata, station du chemin de fer. Mlali, 50 milles au Sud de Morogoro, sur la route de Kissaki, subit le même sort, trois jours après. La brigade montée de van Deventer appuie ce mouvement. Il s'agissait d'en finir en cernant l'adversaire à Morogoro et pour cela de tenir en force toutes les voies qui y conduisent, de quelque côté que ce soit. Or, il advint qu'à cause de cartes insuffisantes, l'état-major britannique ignorait l'existence d'un sentier qui gagnait le Sud, par Kissaki et les éclaireurs ne purent le découvrir, car il se faufilait sous un couvert à travers la montagne. La nature du terrain, la brousse, la chaleur et le manque d'eau rendirent la ma-

nœuvre pénible, en retardant l'exécution. Toutefois, les ennemis furent surpris et Mikesse ainsi que Morogoro occupées, le 26. Le colonel von Lettow-Forbeck et le gouverneur Schnee avaient déjà vidé les lieux et gagnaient le Sud, à travers les montagnes. Aussi Smuts se lance-t-il à leur suite, en dépit de l'épuisement des hommes et de leurs montures. Lorsque Kirika eut été pris, le 26 août, quatre jours après, les Allemands furent rejetés sur la Ruaha. Et voici un détail qui en dira plus que de longues considérations sur les difficultés de cette poursuite : en un point de la Ruaha, la route monte et dévale au milieu de collines abruptes. Escortée de buissons de grosses épines noires et d'herbes à éléphant qui dépassent, parfois, quatre mètres de haut, elle débouche sur la rivière. Là, il fallut s'arrêter, pendant plusieurs jours, pour construire un pont. Puis, le chemin longeait un rocher à pic que les Allemands avaient entouré d'une galerie sur pilotis qui livra passage à leurs transports. Peu solide, il fallut la renforcer, d'où un nouveau retard de plusieurs journées, et l'on dut, à même la montagne, ouvrir une tranchée par où passa un détour de la route. Ces travaux imprévus absorbaient non seulement les services de pionniers, mais encore nombre de soldats combattants. Ainsi encore, entre la Ruaha et la Mvuha, dut-on creuser

le roc pour y loger un tronçon du chemin. Mais les Anglais firent tant et si bien que, le 13 septembre, l'ennemi fut bousculé sur les bords de la rivière Mgeta. Entre temps, la cavalerie était décimée et les hommes des brigades montées durent continuer à pied leur avance vers le Sud. Il arriva qu'un accident rendit momentanément inutilisable le poste de T. S. F. de l'une des colonnes, et celle-ci, sans contact avec ses voisines, engagée sur une piste d'éléphant que suivirent, jadis, Burton et Speke, en 1857, faute d'ordres manqua au rendez-vous à l'heure voulue.

Finalement, la ligne tracée par les Anglais se précisa autour de la haute Rufiji, et le lieutenant-général Smuts s'en tint là, car, a-t-il écrit, « il n'y avait pas urgence à attaquer sur cette ligne, d'autant plus que nos hommes étaient épuisés par des combats et des marches continuelles qui avaient duré plusieurs semaines, à travers des régions très difficiles, avec une demi-ration de vivres ou même moins encore. Un repos complet était absolument nécessaire, non seulement au point de vue militaire, mais aussi au point de vue médical ».

C'était l'inévitable conséquence de l'emploi d'une armée non indigène.

*
* *

L'occupation méthodique et progressive du *Tanganyikabahn* et les mouvements qui s'y rattachèrent le plus directement se reliaient dans l'espace aux attaques de l'armée belge, engagée sur ce même chemin de fer, mais à l'Ouest. Aussi, pour terminer ce rapide exposé de la campagne anglaise qui fut si importante par le chiffre des effectifs et par les victoires successivement remportées, convient-il de citer ici un passage du rapport du major général J. L. van Deventer relatif à ces événements : « Le chemin de fer de Kidete à Kilosa, sur une distance de 25 milles, suit un défilé étroit, ouvert par la rivière Mkondokwa à travers les monts Usugara ; chaque mètre de terrain que nous gagnions était l'objet de la part de l'ennemi d'une résistance opiniâtre. Parmi les plus importants combats, il faut mentionner ceux du 19, à Msgara et du 21, devant Kilosa.

« Dans toutes ces actions, la méthode de l'adversaire consistait à attirer nos avant-gardes dans une ou plusieurs embuscades, puis à se retirer sur une position préparée à l'avance et de celle-ci dans d'autres embuscades ou sur d'autres positions. Pendant ce temps, nos troupes les moins avancées étaient en butte à un bombardement vigoureux, au moyen de canons de marine à longue portée.

« Depuis Kondoa-Irangi, les effectifs qui attei-

gnirent Kilosa par la route la plus courte avaient fait au moins 220 milles. Les troupes qui passèrent par Kilimatinde ou par d'autres villes avaient fait plus de chemin encore. En raison des mauvaises routes, de la défectuosité des transports et de la rapidité de la marche, la ration ordinaire des troupes dut être réduite. Le manque d'alimentation et surtout le surcroît de travail se reflétaient sur leur état de santé. Quant aux animaux de ma division, l'avance de Mpapua vers Kilosa ayant eu lieu à travers un nuage de mouches, presque tous étaient infectés.

« Après l'occupation de Kilosa, on apprit que l'ennemi tenait en force Uleia, à 20 milles au Sud, et avait été renforcé par les troupes venant du commandement du Sud, qui s'étaient opposées à la marche du général Northey. Ma division était affaiblie par l'absence de la 1re brigade montée (1), qui avait été à Mlali, le 25 août, pour coopérer avec la 2e brigade montée. Quant à mon infanterie, elle était exténuée. Cependant, le 26 août, un sans-fil du commandant en chef me demandait de marcher sur Kidoli et Kidatu, m'imposant une tâche que je n'avais pas l'intention de demander à mes troupes, avant qu'elles eussent pris quelque repos.

(1) Cette division avait été diminuée de la valeur d'un régiment.

« Ainsi que le désirait le commandant en chef, la marche fut ordonnée et l'ennemi chassé d'Uleia, le 26 août, et de Kidoli, le 10 septembre. D'Uleia à Kidoli, le pays est constitué par de hautes chaînes de montagnes parmi lesquelles la route court sur plusieurs milles. Cette contrée avait été entièrement fortifiée par l'ennemi quelque temps auparavant, si bien qu'après chaque combat, ses troupes pouvaient reculer d'une position retranchée sur la suivante, située à un mille environ en arrière. Ces opérations nécessitèrent d'extraordinaires efforts pour franchir les montagnes et des combats continuels. Le peu d'importance des pertes éprouvées dans les divers combats que nous eûmes à soutenir dans cet énorme trajet, hérissé de toutes sortes de difficultés, est dû en grande partie à ce que *la marche fut conduite de façon à éviter autant que possible les attaques de front*. Des dispositions étaient prises pour opérer des mouvements de flanc, tandis que l'ennemi se trouvait maintenu dans la position qu'il occupait, mais il évitait soigneusement de se laisser envelopper et, à la faveur de l'obscurité, rompait le combat et effectuait sa retraite.

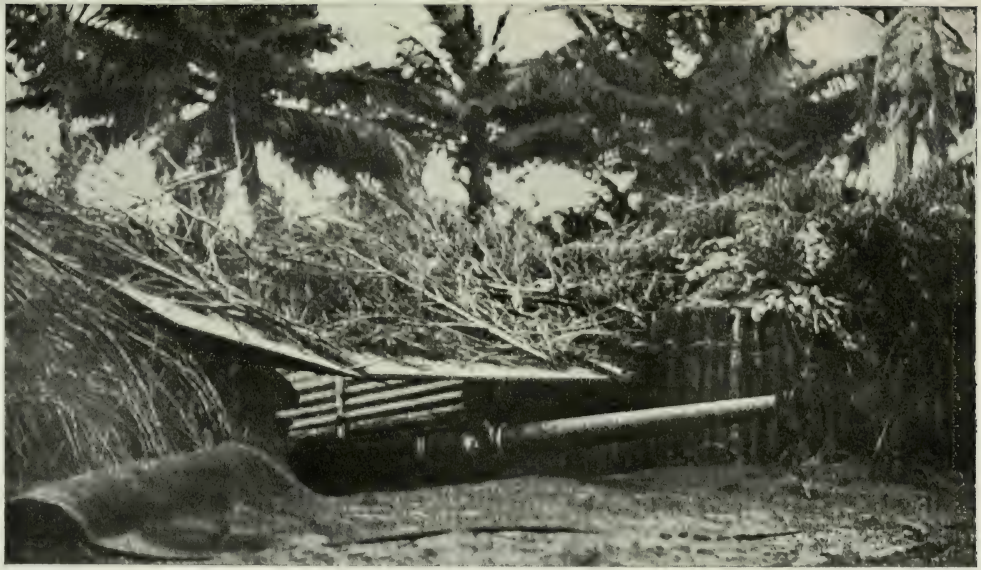
« Le succès avec lequel fut conduit tout le mouvement de Kondoa-Irangi sur le chemin de fer central, puis sur Kilosa et la Ruaha, est dû à la

loyale coopération et au splendide courage déployé par toutes les unités sous mes ordres [1]. »

*
* *

La colonne du Nyassaland, commandée par le brigadier général E. Northey A. D. C., s'avance, elle aussi, avec 5.000 fusils et refoule les Allemands. Un groupe confié au colonel Murrey, renforcé par le détachement belge Moulaert, couvre son flanc gauche en prenant Bismarckburg, à la pointe méridionale du Tanganyika. Il occupe Lupembe, le 19 août, et Iringa, dix jours après. Cette dernière localité pouvait être enlevée beaucoup plus tôt, a dit le lieutenant-général Smuts, mais il parut préférable de ralentir la marche jusqu'à ce que devînt certaine la direction prise par l'ennemi, chassé du chemin de fer central. Par une progression constante, il franchit la Sogwe et aborde les monts Poroto d'une part, la place de Neu-Utengale de l'autre. En septembre, il entrait en jonction avec les troupes de Smuts, sur la Ruhuje, au Sud-Ouest de Mahenge et près de la rivière Blanga, au Nord-Ouest de Mahenge. A partir de

(1) Rapport adressé par le major général J. L. van Deventer au lieutenant-général Smuts, commandant en chef de l'expédition.



Une pièce de 105 camouflée, défendant Tabora et prise à l'ennemi.

Entrée des troupes belges à Tabora.

(19 SEPTEMBRE 1916)

ce moment, le rôle du général Northey devenait capital, ses deux colonnes faisant corps avec le cercle qui, désormais, entoure les Allemands.

*
* *

La colonne du général Northey avait dû s'appuyer sur des bases fort éloignées du champ de ses opérations. Et, comme l'écrivait un officier combattant au Sud de l'Afrique Orientale, un directeur de transports qui visiterait ce « front » condamnerait d'abord tout et tous et convoquerait une douzaine de cours martiales par jour ! Et cependant, peu à peu il finirait par être rempli d'admiration pour ce qui fut accompli et, plus tard, démissionnerait sans doute — à moins de devenir fou ! Ce même correspondant écrivait au *Times :* « Les conditions dans lesquelles nous faisons la guerre ne peuvent être comprises. Jamais encore des troupes blanches nombreuses n'avaient combattu les unes contre les autres dans l'Afrique Centrale si reculée, et la guerre est ici un mélange d'antique et de moderne en conflit. Les appareils de signalisation frappent par le contraste étrange qu'ils offrent avec le primitif coureur indigène, porteur d'un pli dans son pagne, et le fossé garni de pieux, que les sauvages ont utilisé, depuis un temps immémorial, pour

prendre au piège leur gibier, accompagne d'une façon bizarre le moderne et diabolique fil de fer barbelé. Sur ce territoire de brousse épaisse et de forêts équatoriales, sauvage et peu connu, la plus grande qualité du soldat est l'art du « bushman » : *se maintenir en contact;* c'est aussi la chose la plus difficile, même pour une petite troupe, et le citadin s'égarerait vite ici, une fois qu'il aurait perdu contact avec sa section. Une empreinte de pas sur un sentier, l'herbe foulée par le passage des hommes, un lointain filet de fumée ou le bruit d'une petite branche craquant sous le pied sont pour nous d'une importance capitale. Un combat peut se livrer et se décider rien que par la perception d'un de ces détails. Aucun Européen de naissance n'a l'instinct des forêts de l'Africain central et, des deux côtés, les indigènes sont les yeux et les oreilles des forces opposées. Sans eux, nous irions au combat, aveugles et sourds, et s'ils n'étaient là pour porter les provisions et les munitions, nous mourrions de faim et impuissants. »

Ce que disait cet officier anglais du secteur dans lequel il exerça un commandement peut s'appliquer à l'ensemble de la campagne dans une plus ou moins grande mesure.

---

## XXV

## APRÈS TABORA
## L'ORGANISATION DES TERRITOIRES CONQUIS

Tandis que les parlementaires allemands préparaient la remise de Tabora à l'armée belge, les défenseurs de la ville se retiraient vers l'Est. Pendant la nuit du 18 au 19 septembre, deux colonnes ennemies fuyaient, l'une par la route de Sikonge, avec le commandant Wintgens, l'autre, sous les ordres du général Wahle, en longeant la voie ferrée, puis elle s'engageait dans les monts Itumba. D'Uruma, à cinq heures de marche vers l'Est, ils gagnaient Mpombwe, 20 kilomètres plus encore vers l'Océan, brûlant au passage tous leurs dépôts de vivres.

Le général Tombeur lance derrière eux une colonne formée par la Brigade Sud. Les poursuivants, protégés sur leur gauche par un bataillon de la Brigade Nord, sur leur droite par le lieutenant-colonel Thomas, s'avancent vers l'Est. Le 25, ils cueillent nombre d'Askaris et de Rugarugas, auxiliaires des Allemands. Le 26, nouvelles prises, dont dix-neuf Européens capturés, à Sikonge, aux dépens de la colonne qui fuit le plus au Sud. A ce mo-

ment, les dernières forces ennemies groupées autour du général Wahle représentent la valeur de trois compagnies armées d'un canon lourd, de deux pièces de campagne et de quatre mitrailleuses. Elles tentent de rallier Mahenge, à seize journées de marche de Tabora. Pourtant, autour de Sikonge, il y avait des positions préparées et capables de nous arrêter quelques jours. L'adversaire avait renoncé à s'en servir et, le 2 octobre, le colonel Olsen fait occuper ces lignes et termine là sa poursuite.

Un dernier groupe ennemi gagne l'Est par Malongwe. Lui aussi voulait, avec le commandant von Langen, arriver à Mahenge et sur les bords de la grande Ruaha, mais en faisant un détour. Il avait compté sans la colonne du brigadier général Sir Ch. Crewe qui lui tua beaucoup d'hommes.

Ces deux groupes battaient en retraite avec l'espoir de rallier le gros des leurs qui tenaient encore dans le Sud-Est de la colonie. Mais, avec le mois d'octobre, le plus chaud de l'année, devait finir la saison sèche. Après la « kusi » viendraient les pluies. La « massika », en durant jusqu'au printemps, allait imposer aux Allemands, tapis dans la brousse, un terrible hivernage.

Et voici comment, à cette heure dernière de la campagne, se présentait la situation des adversaires demeurés en présence. « Malgré les efforts déses-

Entrée des troupes belges à Tabora.

(19 SEPTEMBRE 1916)

Le drapeau belge est hissé au mât de la Grand'Place de Tabora.

(19 SEPTEMBRE 1916)

pérés du commandement ennemi, déclarait à Londres, le 12 mars 1917, le lieutenant-général Smuts, le sort de la colonie est virtuellement réglé. » En effet, il ne restait aux Allemands ni une ville, ni un port, ni un mètre de rail.

*
* *

Les Anglais, après la prise de Dar-es-Salam, avaient supprimé l'une de leurs trois divisions formées avant l'offensive de grand style, la III^e^ (1). Ses cadres furent renvoyés dans le Sud-Africain. Quant aux soldats, tous ceux que la mitraille et le climat avaient épargnés renforcèrent les effectifs des généraux van Deventer et Hoskins. Ainsi, du mois d'octobre à décembre 1916, 12.000 blancs quittaient l'Afrique Orientale. Des troupes indigènes (2), récemment recrutées et instruites, assureraient la garde et la destruction des derniers contingents germaniques. Tel fut, du moins, le sentiment que le lieutenant-général Smuts exprima.

Remarquera-t-on qu'ainsi la Grande-Bretagne innovait dans sa politique coloniale : pour la

(1) Elle comprenait, on s'en souvient, la 2e brigade Sud-Africaine montée (brigadier général B. Enslin) et la 2e brigade d'infanterie Sud-Africaine (brigadier P. S. Beves).

(2) Les *Kings African Rifles*.

première fois, elle faisait sérieusement appel aux indigènes de ses possessions africaines. Le général Cunliffe commandait, sur la Rufiji, des régiments nigériens, qui sont, en quelque sorte, les Sénégalais de l'Angleterre et d'une égale valeur militaire. Déjà, ils avaient conquis le Cameroun, où leur commandant joua un rôle remarquable.

Devant ces troupes, dont la réduction considérable, au regard des effectifs de février 1916, disait assez ce qu'avait coûté à nos Alliés cette poursuite acharnée et meurtrière, mais aussi savante et victorieuse, l'ennemi se groupait sur deux points de son territoire, encore inviolés. Autour de Mahenge, le général Krant fait une dernière résistance avec 3.000 hommes ; sur la Rufiji, le colonel von Lettow-Forbeck honore son pays par la constance qu'il obtient de ses derniers 3.500 soldats. L'énoncé des forces ainsi opposées ne fera pas trouver superflu le concours de l'armée belge. Aujourd'hui, une notable partie de nos troupes reviennent sur le sentier de la guerre.

*
* *

En octobre 1916, les Anglais entourent les derniers bataillons germaniques. En bordure maritime, à Kilwa, Hannington garde les routes avec

2.000 fusils. Plus au Nord, sur la rivière Mgeta, la Ire division de Hoskins déploie ses deux brigades, l'une confiée à S. H. Sheppard, l'autre à H. de C. O'Grady. Enfin, de Neu-Iringa au chemin de fer central, van Deventer sillonne le pays, malgré l'épuisement de sa IIe division, tandis que Northey, au Sud-Ouest, renforcé d'un bataillon sud-africain, surveille la Ruhuje. Mahenge et la Rufiji sont donc cernés, puisque, vers le Sud, l'armée portugaise garde les confins du Mozambique.

On ne retrouvera pas ici la colonne conduite auparavant par Sir Charles Crewe. Elle venait de répartir ses soldats encore valides dans les autres formations.

L'ennemi est à bout, mais encore capable de rudes coups de boutoir, tant est grand son courage. Par contre, le climat continue de miner les plus solides tempéraments. Aussi, en novembre 1916, dut-on regrouper la Ire division à Kilwa, qui comptera avec le 3e régiment Est-Africain, la brigade Hannington et la brigade H. de C. O'Grady.

Allongées sans cesse, les lignes de communication anglaises revoient un spectacle qu'elles n'avaient guère eu le temps d'oublier. Si fusils, mitrailleuses et canons semblaient plus silencieux, le climat fauchait par rangs entiers chevaux, mulets des transports, bœufs du train. Ce matériel vivant

fondait plus vite qu'en ces mêmes jours les neiges couronnant le Kilimanjaro, devenu... si lointain! Dans le port de Kilwa, à la fois riverain de la Matandu et tête de la grande route reliant la côte au lac Nyassa, on put voir, une fois de plus, quelle maîtrise de soi-même réclame des chefs semblable expédition. Les soucis sont autres, mais ils sont aussi de tous les instants, et les théâtres de nos combats exotiques n'ont, hélas! rien à envier aux redoutables lignes qui pressent l'armée de Hindenburg, trop lente à lâcher sa proie!

Au mois de décembre, l'ennemi voulut tenter, à Kibata, mais en vain, de desserrer l'étreinte qui l'enserre. Encore, un régiment anglais, originaire de la Côte d'Or, y fut-il décimé.

A côté de ces incidents qui intéressent la région voisine de l'océan, plus à l'Ouest, sur la Rufiji, le général S. H. Sheppard et le général Cunliffe, sans oublier la réserve du brigadier P. S. Beves, tentaient le passage de l'insalubre rivière. Tous les trois voulaient faire leur jonction avec Hoskins qui, montant du rivage océanique, quittait Kilwa avec l'intention de couper Mahenge de la Rufiji. Réussir, c'était séparer, définitivement, les deux derniers groupes allemands que nous avons situés, l'un sur la Rufiji avec von Lettow-Forbeck, l'autre à Mahenge, sous les ordres de Krant. La tentative

réussit et, le 4 janvier, nos Alliés traversaient le cours d'eau. Des effectifs indiens, dont le 130e Baluchis et le 2e Kasmirs, y soutinrent de violents combats.

Et le dernier acte de cette campagne nous ramène dans la profondeur des terres, par ces chemins que suivirent, jadis, les pionniers de la civilisation où le général Wahle, le vaincu de Tabora, se trouve dans une position désespérée. Il continuait ses efforts pour gagner Mahenge, où l'attirait un suprême espoir. Pour lui barrer la route, van Deventer jetait en avant, aux derniers jours d'octobre, le 7e Sud-Africain et un bataillon cycliste. Mais, à travers les mailles trop larges de ce filet, les Allemands passèrent et parvinrent même, le 23 octobre, à surprendre dans une embuscade des troupes rhodésiennes, venues du Sud-Ouest avec le colonel Baxendale. Sept jours après, Hawthorne, dont le départ initial fut aussi, on s'en souvient, la Rhodésie, les taillait en pièces.

Malheureusement, la cavalerie était décimée, non seulement les montures, mais encore leurs cavaliers. Vers les premiers jours de novembre 1916, en se comptant, la IIe division ne trouva plus dans ses rangs que 1.000 hommes valides. Aussi meurtriers que soient les combats d'Europe, doivent-ils envier quelque chose à ceux d'Afrique ?

Ainsi encore, de 1.000 cavaliers partis le 1er novembre de Morogoro, station du *Tanganyikabahn,* il en restait 89 montés, six semaines après! Le lac Nyassa se fût-il mieux prêté aux transports, que de la Rhodésie septentrionale eussent pu venir des renforts et du matériel. Mais, avant de quitter l'Afrique, le lieutenant-général Smuts dut renoncer à cette ligne de communication.

Plus à l'Ouest, enfin, van Deventer et Northey dispersaient les vaincus survivants.

*
* *

Avant d'abandonner le théâtre des actions de l'armée anglaise, notre vaillante, notre puissante et loyale alliée, il convient de citer quelques derniers chiffres, simples indications, mais précises, de ce que coûta, dans son ensemble, la conquête de l'Afrique Orientale allemande. Ainsi, l'Union Sud-Africaine avait, entre autres, fourni 23.444 chevaux, 24.198 mulets, 7.546 ânes, 565 voitures automobiles et 766 autres véhicules entre lesquels se faufilèrent, silencieux et rapides, les porteurs venus de Zanzibar. Les nôtres étaient, en partie, originaires des régions voisines de l'Atlantique. Ensemble n'étaient-ils pas comme le symbole de la marée qui, lentement, mais sans arrêt, monta des

deux océans pour submerger l'ogre qui menaçait l'Afrique, autant que l'Asie et l'Europe !

Alors, par voie maritime, les Anglais amenèrent aussi des aéroplanes. Déjà, la tentative heureuse des aviateurs belges faisait école. Aujourd'hui, les grandes ailes vibrent dans l'azur et, rappelant un tableau célèbre, n'évoquent-elles pas l'aigle dont les cercles se rétrécissent autour de la proie promise à sa faim, car, maintenant, nous avons tous faim d'un peu de vengeance ; c'est aussi de la justice !

Aux premiers jours de 1917, la brigade d'infanterie du général P. S. Beves fut placée en réserve. Au départ pour l'Europe du lieutenant-général Smuts (20 janvier 1917), le commandement en chef fut remis au major général A. R. Hoskins qui allait disposer d'environ 1.500 blancs, 7.500 indigènes, 15 pièces de campagne avec un 110 et trois 105, quinze 47 ou 37 et, enfin, 75 mitrailleuses. La comparaison de ces chiffres avec ceux du début, en tenant compte des évacuations pour cause de maladie, prouvera suffisamment le caractère meurtrier de la campagne. Les Belges, pour leur part, en comptant les malades, ces véritables blessés des guerres coloniales, avaient perdu 18 à 20 °/₀ des effectifs réellement engagés.

Désormais, cernés de toutes parts, les derniers défenseurs de la dernière colonie allemande aper-

çoivent ou devinent autour d'eux le cercle de leurs ennemis. Je ne sais si, sous l'infini et clair ciel d'Afrique, les trompes sonnent l'hallali, mais de quelle chasse et de quels détours, de quelle chevauchée et de quels hauts faits la journée n'a-t-elle pas été remplie !

Comme le Cameroun et le Sud-Ouest-Africain, l'Est-Africain était de toutes parts entouré par les possessions de l'Entente. Cette circonstance devait décider du plan stratégique de la campagne : une marche convergente de toutes les colonnes vers le cœur du pays.

Le lieutenant-général Smuts adressait, alors, au général Tombeur la dépêche suivante :

« Je vous prie d'accepter mes plus cordiales félicitations pour les splendides hauts faits des troupes sous vos ordres, dont le résultat a été la chute de Tabora et la libération de nos compatriotes prisonniers.

« J'apprécie hautement les énormes difficultés que vous avez eu à surmonter et je vous suis sincèrement reconnaissant de votre cordiale coopération. »

Enfin, par arrêté du 12 novembre, M. le colonel Malfeyt, vice-gouverneur général du Congo belge, était commissionné, avec le titre de Commissaire Royal, pour exercer l'autorité du pouvoir occupant

dans les territoires de l'Est-Africain allemand soumis à l'occupation belge. Il relève directement du ministre des Colonies. Le rapport de celui-ci au Roi définit, comme suit, les pouvoirs conférés au Commissaire Royal :

« Le Commissaire Royal, que le Roi a chargé d'administrer provisoirement les territoires conquis par les troupes coloniales dans l'Est-Africain allemand, doit avoir la haute main sur le corps d'occupation et sur le personnel de la colonie qui l'assisteront dans sa mission.

« Il doit pouvoir agir, au lieu et place des autorités du Congo, dans toutes les matières où, suivant les principes du droit des gens, ce personnel relève du statut légal de la colonie. L'éloignement des territoires conquis, les difficultés des communications imposent cette règle de bonne administration. A cet effet, une délégation spéciale de pouvoirs doit être donnée au Commissaire Royal. Le projet d'arrêté-loi que j'ai l'honneur de soumettre à la signature du Roi y pourvoit.

« Cette délégation est conçue dans les termes les plus généraux, de manière qu'aucune situation ne prenne au dépourvu le mandataire du Roi.

« En voici les principales applications :

« Si la loi pénale de la colonie qui est applicable aux troupes et au personnel d'occupation se

révèle insuffisante ou inopportune, le Commissaire Royal, comme délégué du gouverneur général dans ses pouvoirs législatifs, pourra la modifier ou en suspendre l'application.

« Au besoin aussi, il modifiera ou adaptera aux situations l'organisation, la compétence, la procédure des juridictions répressives de la colonie qui ont suivi nos troupes et qui continuent à étendre sur elles et sur le personnel d'occupation leur juridiction, car, émanation de la souveraineté de l'État, les troupes emportent avec elles leurs lois pénales et leurs propres juridictions.

« Comme délégué du pouvoir exécutif dévolu au gouvernement général et au procureur général, le Commissaire Royal pourvoira, dans ce domaine, aux mesures d'administration, nommera le personnel afférent aux juridictions instituées, et il dirigera et surveillera l'action des officiers du ministère public.

« A ce titre encore, il représentera le gouverneur général dans les questions se rapportant aux statuts administratifs des agents et il exercera le pouvoir disciplinaire conformément à la législation coloniale. Comme délégué du procureur général, il aura les mêmes droits vis-à-vis des magistrats et du personnel judiciaire.

« Ce ne sont que des exemples, car, à la pra-

tique, des circonstances se présenteront peut-être où le Commissaire Royal devra étendre à d'autres cas les effets de sa délégation.

« Les instructions gouvernementales veilleront, cependant, à ce qu'il n'en soit pas fait un usage inopportun et des mesures seront prises pour qu'il ne s'établisse aucun chevauchement d'autorité qui pourrait jeter le désordre dans certains domaines de la vie coloniale.

« (s) RENKIN. »

A la suite de ce rapport, le Roi signait cet arrêté :

« Dans les territoires de l'Est-Africain allemand soumis à l'occupation provisoire de la Belgique, le Commissaire Royal exerce, vis-à-vis des troupes et du personnel civil, militaire ou judiciaire du corps d'occupation, tous les droits délégués au gouverneur général et au procureur général par la législation de la colonie.

« Cette délégation comprend le droit d'organiser la justice civile et militaire. »

## XXVI

## LA SITUATION ÉCONOMIQUE DU CONGO AVANT, PENDANT ET APRÈS LA GUERRE

De pair avec cette campagne militaire, les Belges ont mené et continuent une ardente campagne économique. Derrière les lignes de feu, à droite et à gauche des routes par où s'acheminent ravitaillement et munitions, la colonie se développe avec une régularité et une force qui honorent le « peuple de marchands » que semblaient être uniquement les Belges. Si, comme le soutiennent les spécialistes, l'impôt indigène est le baromètre de la prospérité économique d'une colonie, le Congo Belge autorise, en ce cas, tous les espoirs, même si le rendement des impôts se trouvait favorisé par une circonstance passagère : les dépenses du portage qui activent la circulation monétaire. En 1915, année de guerre, le chiffre de cet impôt passait de 8 à 11 millions. Le produit des mines valait 7 millions : il en atteint 9, maintenant. L'exportation annuelle du cuivre monte de 14.000 à 25.000 tonnes. Riz, ivoire, copal, étain, caoutchouc, huile de palme surtout, donnent des

plus-values inespérées, et il n'est pas jusqu'aux nouvelles plantations de coton qui ne réussissent, au delà de toute espérance. Le Gouvernement a fait aussi des expériences concluantes au sujet du cacao. Le cocotier, jusqu'alors cultivé dans le Bas-Congo, à cause des plus grandes facilités de communication, ne rendait pas ce qu'on en attendait, les pluies étant insuffisantes. Transportés sur les hauts plateaux, ces essais furent heureux, ce qui n'est pas indifférent, vu les grands débouchés de ce produit.

En même temps, les voies ferrées sont aussi développées. Le chemin de fer de Kabale au Tanganyika en était encore séparé par 120 kilomètres, au début des hostilités. En quelques mois, il fut terminé. La ligne du Mayumbe est, aujourd'hui, refaite et sa prospérité s'en trouve aussitôt accrue. En tout, le système ferré s'augmentait de 200 kilomètres. Dans l'intérieur, le réseau routier s'agrandit. A travers le pays il tend ses bras immenses au long desquels coule l'activité féconde. Et tout cela, n'est-ce pas sur un théâtre lointain, mais aussi dans toute la vérité du terme, l'organisation économique intérieure nourrissant le front du combat? C'est ce que l'on voulait faire ici, c'est ce que l'on a fait là-bas et — nous le rappelons seulement — dans la mesure où les deux termes

autorisent la comparaison. Soldats et colons, officiers et fonctionnaires rivalisèrent de zèle. Raconter quelle fut leur tâche et comment ils surent l'accomplir suffit à leur gloire.

Ces résultats ne sont, d'ailleurs, que le prolongement naturel d'efforts considérables, commencés depuis 1908. L'organisation territoriale fut remaniée, alors, afin de rendre l'occupation plus effective et d'améliorer le contrôle des fonctionnaires. En 1908, comme l'a dit M. J. Renkin, une administration dure existait dans la province du Katanga. Aujourd'hui, un gouvernement y est établi et tous les territoires occupés. Une voie ferrée, construite en moins de deux ans, réunit le principal centre minier à la frontière de Rhodésie et au chemin de fer du Cap ; une ville est née et l'industrie du cuivre a été créée.

Ports maritimes : Banane, Boma, Matadi, et ports fluviaux furent améliorés. 103 vapeurs, dont 53 sont la propriété de l'État, sillonnent le fleuve.

Le chiffre des affaires commerciales, de 106 millions en 1909, dont 28 aux importations, atteignait, en 1913, 158 millions, où les importations figurent pour 87 millions. Les sociétés congolaises ont engagé 474.822.750 francs.

Réseau de T. S. F. reliant les principaux postes, réseau ferré qui de 605 kilomètres passait à 1.725,

cinq années plus tard [1], et doit en couvrir bientôt 2.097, dont 1.492 construits depuis l'annexion, embrassent toute la colonie. Malgré la guerre, la ligne du Tanganyika fut achevée et la campagne militaire s'en trouva puissamment aidée.

En 1908, les missions comptaient 125 établissements et 325 missionnaires. Six années plus tard, il y avait 165 établissements et 650 missionnaires qui instruisent 500.000 noirs.

La maladie du sommeil développant ses ravages, la lutte fut entreprise contre elle malgré les conditions physiques, orographiques et climatériques qui contrarient la prophylaxie. Elles n'empêchèrent ni de défricher, ni de créer des plantations appropriées, traçant autour des postes et des villages une zone protectrice. Les marais s'offraient-ils comme autant de repaires à la mouche maudite qui tue en silence : on combla ces marais. Certains établissements se trouvaient-ils, par leur situation même, offerts en victimes toutes désignées à la tsétsé : on les déplaça. Le va-et-vient des populations, porteurs qui véhiculent avec leur charge le germe de la sombre maladie, se trouva sévèrement contrôlé. Contre le fléau on mit en batterie tous les moyens de lutte que donnent la science et le dévoue-

(1) 1908-1913.

ment. Hôpitaux et corps médical furent renforcés, au point de dépasser le double de leur effectif initial. Pour procurer à la colonie toutes les armes techniques utiles à la lutte, le Roi verse un million, chaque année. De Londres et de Liverpool, les théories les plus savantes viennent inspirer, à Léopoldville, les recherches scientifiques des savants dont le microscope fouille la matière de ses rayons inquisiteurs pour lui arracher son redoutable secret. S. M. la reine Élisabeth, qui, bien avant ces dernières années tragiques, sut être la souveraine bienfaisante de son peuple, aidait à la création d'un hôpital modèle à Léopoldville. Et, déjà, l'état sanitaire s'améliore et les populations indigènes, première et indispensable richesse du pays, se sentent efficacement protégées contre les maladies.

Et, diront certains adversaires de l'idée coloniale, que pense de tout cela le peuple coloré vers qui se tend toute cette sollicitude, sollicitude intéressée d'ailleurs, mais, ajouterons-nous, dont chacun peut tirer profit? La guerre elle-même se charge de répondre. En 1915, toutes les forces militaires de la colonie furent donc comme aspirées par un brusque et violent appel d'air à la frontière orientale. Si l'on maintint dans l'intérieur les éléments de police, encore furent-ils réduits au strict minimum, belle occasion donnée aux mécontents de se révolter.

L'armée belge rassemblée pour recevoir le général Tombeur.
(TABORA, SEPTEMBRE 1916)

A Tabora. Défilé des troupes belges après remise de décorations.
(SEPTEMBRE 1916)

Mais, pas une seule fois, on ne dut employer la force pour maintenir l'ordre. Et cela ne prouve-t-il pas quels sentiments les populations éprouvent à l'égard de l'Administration belge ?...

Voilà ce qui est acquis. Cependant, en face de l'avenir du monde, une question se pose et s'impose. La politique internationale s'oriente vers une mise en valeur plus complète de toutes les réserves latentes du globe. Aussi ne suffira-t-il peut-être plus de détenir un bien, mais encore de savoir et de pouvoir l'exploiter. Cette idée imprègne la politique sociale. Elle commence aussi de soulever des problèmes internationaux. La Belgique d'une part, le Congo de l'autre sont les deux termes d'un de ces problèmes. Nul ne songea jamais, mis à part quelques hommes que le parti pris inspire, à contester la richesse du sous-sol congolais. Les prospections nouvelles suffiraient à confondre les « négateurs ». Et, comme le dit, à son retour du Congo, Sir William Lever s'adressant à M. J. Renkin : la Belgique possède dans sa colonie « un pays offrant de plus grandes possibilités de développement que le Brésil ». D'après ce grand colonial anglais, « le bassin du Congo est, au fond, de même valeur que celui de l'Amazone ».

Qu'un jour la technique moderne vienne à bout des cataractes du Congo et, dès lors, 1.500 kilo-

mètres de voie fluviale iront puiser la vie commerciale dans l'Atlantique même pour la répandre avec ses bienfaits, et sans transition cette fois, à travers la colonie. Que de richesses sollicitent l'effort, fût-il centuplé au regard du présent ! Les champs d'or de l'Ituri, de l'Uellé et de l'Arunimi, n'ont-ils pas une aurore digne d'eux dans les richesses — mises à jour — de Kilo et de Moto ? Par mois, 400 livres du précieux métal viennent, déjà, renforcer l'étalon monétaire mondial. Les flots qui arrosent l'Ituri marient aux rayons dorés du chaud soleil africain les reflets de leurs sables aurifères. Et pour réunir sur ce point du globe tous les représentants de la richesse matérielle, les terres bleues du Katanga, les alluvions du Kassaï tiennent cachées les pierres qui n'attendent pour étinceler que l'intervention du mineur et l'art du tailleur de diamants. Du 1er mai au 1er octobre 1915, tandis que se préparait, vers l'Est, la grande lutte prochaine, non loin des combats, on arrachait au sol 26.000 carats de diamants, symbole de la richesse qui devra aider au pansement de tant de plaies.

Mais, derrière ces prototypes de la splendeur matérielle, plus sombres et souvent sans éclat, se trouvent les indispensables facteurs de la lutte moderne : houille qui centuple l'effort, cuivre qui nous aide à reconquérir la liberté, fer dont on cuirasse

nos tranchées, sont là comme autant de puissances qu'il nous incombe de libérer. Et, par-dessus ce sous-sol dont nul homme expert ne conteste les réserves, la nature étale la palette de ses couleurs avec les productions généreuses et ardentes des terres tropicales. L'agriculture demeure, au Congo, bien digne et capable de rivaliser avec les mines.

En face de ces champs immenses, la politique coloniale belge s'inspire du libre-échange qui est à la base de l'économie des peuples courageux. M. J. Renkin l'a dit, en quelques mots, devant le « Royal Colonial Institute », à Londres : en se développant, le Congo fournira aux industries européennes des marchés importants et une grande quantité de matières premières. Ce sera pour les Belges un avantage précieux que de s'être établis les premiers dans la colonie et d'avoir organisé son administration. Mais, le Congo est ouvert à tous sans privilège. Dans les premiers temps de la colonisation moderne, on considérait le privilège comme fondement indispensable du succès : c'était une erreur. Nous ne faisons pas du nationalisme économique ; nous voulons le « fair play » pour tout ce qui tend au progrès.

La Belgique a fait deux campagnes dans cette grande guerre. Elle s'est battue en Europe comme

elle s'est battue en Afrique. Elle est victorieuse en Afrique et elle sait qu'elle sera victorieuse en Europe, grâce au concours de ses puissants alliés. Et ce tableau poignant d'un petit pays aux prises avec les difficultés dont le poids semblerait devoir l'écraser, trouvera dans l'avenir une apothéose digne d'une telle tragédie.

Soldats de Belgique qui vous êtes distingués, ici et là-bas, vous êtes les travailleurs dont l'activité sera, quelque jour, répandue dans deux territoires, celui que vous reconquerrez en Europe et que la guerre agrandira, celui que vous possédez en Afrique et que la guerre fécondera. La grandeur de la nation belge l'exige. « Nous ne voulons pas laisser diminuer notre pays ; nous voulons qu'il devienne plus grand. Jamais la Belgique n'abandonnera la moindre part de ses droits. » Ces paroles, prononcées par un homme d'État belge prodigue d'action, mais avare de discours, la jeune génération belge les redira. Dès aujourd'hui, que nous parlions ou que nous écrivions, que nous manions le marteau à l'usine ou conduisions la charrue aux champs, que surtout nous luttions contre l'hégémonie allemande, mêlant nos héroïsmes individuels au grand héroïsme collectif allié, une seule idée nous conduit, travailler à la résurrection de notre pays où l'indépendance nous attend, cette indé-

pendance dont nos moelles sont faites et qui, en nous rendant inassimilables, est la force de notre faiblesse.

L'Angleterre possède 32.987.140 kilomètres carrés de territoires coloniaux que peuplent 393.323.023 habitants. La Métropole ne mesure, cependant, que 316.246 kilomètres carrés avec 46.407.087 habitants. La proportion est de un à huit. La Belgique peut donc mettre en valeur, elle, 2.365.000 kilomètres carrés et assurer l'avenir de 15 millions d'indigènes, grâce à sa métropole dont l'espace couvre 29.451 kilomètres carrés qu'habitent 7.571.381 d'âmes. La proportion n'est que de un à deux.

A côté de ces chiffres, d'une relativité significative, il y a plus et mieux : c'est la puissance d'expansion des individus. Sous ce rapport, les alliés de la Belgique lui rendent justice, et elle attend d'eux une coopération économique digne des territoires offerts à leurs communs efforts. Pour réunir la ligne de Stanley-Pool au Katanga, pour rattacher par le rail Stanley-Falls au lac Albert, pour relier le Kassaï navigable à la tête de la voie ferrée du Tanganyika, le concours financier des Alliés trouvera une immédiate et profitable occasion de se manifester. La France voudra se rappeler la campagne du Cameroun et les appréciations du général

Aymerich (1). La Grande-Bretagne n'oubliera pas celle de l'Afrique Orientale allemande, où Belges et Anglais accomplirent une œuvre commune dans une union parfaite. Le même climat tropical épuisa leur corps, alanguit leur esprit, découragea les cœurs les plus intrépides. Comme se plaît à le rappeler le lieutenant-général Smuts, commandant en chef de l'expédition et ministre de la Guerre du Cap, il fallut « marcher jour après jour, semaine après semaine, à travers la jungle africaine et les hautes herbes, où la vue est limitée à quelques mètres, où le danger vous guette sans que, quelque expérience que l'on ait, on puisse le deviner; c'est pour la nature humaine une épreuve qui, à la longue, dépasse souvent la limite de l'endurance ».

(1) Ordre du jour du général Aymerich, commandant en chef les troupes françaises au Cameroun :

« Avant de me séparer du contingent de la force publique belge, j'ai le devoir d'exprimer combien la collaboration de ces belles troupes nous a été précieuse et j'adresse de tout cœur aux officiers, aux sous-officiers européens, à tous les soldats et gradés indigènes le tribut des éloges qu'ils ont mérités par leur bravoure au feu, par la patience et l'abnégation dont ils ont fait preuve pendant toute la durée de cette longue et pénible campagne.

« Cette fraternité du champ de bataille, ce sang versé en commun pour la même cause, aura resserré encore les liens d'amitié qui ont toujours uni les deux nations voisines.

« C'est pour moi un grand honneur d'avoir eu sous mes ordres pendant quelque temps, de si vaillantes troupes. »

## XXVII

## L'ALLEMAGNE EN FACE DE SON DÉSASTRE COLONIAL

Pendant que se déroulaient les opérations militaires relatées dans ces pages, la presse allemande ne cachait pas combien le peuple ennemi et surtout ses dirigeants s'en trouvaient affectés. Ainsi, la *Gazette populaire de Cologne,* commentant les opérations de l'Afrique Orientale allemande, disait : « Un des drames les plus émouvants de ce conflit gigantesque semble approcher de sa fin. Le peuple allemand déplorera la perte de sa dernière colonie. Il n'est pas exagéré de dire que l'Afrique Orientale était la colonie la plus capable de développement parmi toutes les colonies allemandes. En dehors de sa valeur purement économique, sa situation géographique est du plus grand prix pour l'Empire britannique. »

Malgré nos victoires, dans la *Gazette populaire de Cologne* l'ancien explorateur Zimmermann écrivait que « l'Allemagne doit constituer au centre de l'Afrique un grand empire colonial. La face du monde en serait changée. Si l'Allemagne est forte en Afrique, l'Angleterre ne pourra plus songer à envoyer des troupes indiennes en Europe, à moins

que l'Allemagne n'observe à son égard une neutralité bienveillante. La Méditerranée elle-même ne sera plus un lac anglais. L'Angleterre comprend cela ; aussi, ne consentira-t-elle à la formation d'un pareil empire que si elle est vraiment vaincue ».

En face de son empire détruit, la Société Coloniale allemande esquisse, dans son bulletin intitulé *L'Allemagne d'outre-mer,* la carte des futures colonies allemandes ; non seulement elle exige la restitution de toutes les possessions que les Alliés ont conquises, mais elle réclame des bases navales dans l'Océan Indien, ainsi que dans l'Océan Pacifique et tout un lot de colonies nouvelles qui devront fournir à l'Allemagne des terres habitables pour les Européens, des matières premières et des débouchés commerciaux, sans oublier des troupes de couleur.

Et voici comment l'Allemagne se préparait à combattre la France et l'Angleterre et d'une manière sournoise dans toutes leurs possessions africaines. On sait que l'un des bluffs de Guillaume II a été de se faire passer pour l'ami des Musulmans. Or, la campagne de l'Est-Africain a permis de saisir, ici encore, la duplicité de l'Empereur, comme le prouve ce communiqué du ministère de la Guerre anglais, en date du 7 avril 1916 : « Le Gouvernement anglais possède des preuves concluantes des efforts faits sur une vaste échelle par le Gouverne-

Le défilé de l'artillerie belge, à Tabora.

Le *Kaiserhof*, devenu l'*Hôtel des Alliés*, à Tabora.

ment de Berlin pour supprimer la religion mahométane dans ses possessions africaines. Le général Smuts déclare qu'une circulaire fut découverte parmi les archives allemandes capturées à Moshi. Cette circulaire était adressée à toutes les stations militaires. Elle dit : « Vous êtes requis d'envoyer d'ici trois mois, à dater du jour de la réception du présent avis, un rapport indiquant ce qui peut être fait par les fonctionnaires et les professeurs et par le Gouvernement pour enrayer effectivement le développement de la propagande islamique. *Croyez-vous possible l'établissement d'une réglementation interdisant le culte de l'Islam?* Peut-être un règlement pourrait-il être élaboré, interdisant aux professeurs de pratiquer la circoncision et de prêcher dans les mosquées. La même interdiction pourrait s'appliquer à tous les autres fonctionnaires du Gouvernement. L'élevage des porcs est recommandé par les personnes très entendues dans les choses de l'Islam comme une mesure propre à réagir contre la propagation de l'Islam. Veuillez étudier ce point également. »

Cette circulaire est signée par le Dr Schnee, gouverneur de l'Est-Africain allemand, et datée de quelques mois avant la guerre ; elle a été envoyée à tous les commissaires allemands de l'Est-Africain.

Le *Times* ajoutait que de nouvelles recherches

faites dans les archives saisies à Moshi ont montré que le plan d'une politique de suppression de l'Islam dans l'Afrique Orientale allemande allait être arrêté, lorsque la guerre éclata. La circulaire du Dr Schnee demandait, non seulement des mesures effectives contre le développement de l'Islam, mais s'il n'était pas possible de faire un règlement — prohibant l'Islam. Les prescriptions officielles déjà envisagées, en octobre 1913, étaient les suivantes : interdiction aux fonctionnaires de suivre la religion musulmane; préparation dans chaque district d'un registre de toutes les mosquées; interdiction du rite de la circoncision à toute personne non autorisée par le Gouvernement et obligation, dans chaque cas, du contrôle gouvernemental. Et tout cela n'était qu'un symptôme de la politique secrète suivie par l'Allemagne contre la Grande-Bretagne. *Indirectement, l'Inde se trouvait aussi visée.*

---

## XXVIII

## CONSÉQUENCES POLITIQUES NATIONALES ET INTERNATIONALES DE CETTE CAMPAGNE

En provoquant cette guerre, qu'a voulu l'Allemagne, sinon établir son hégémonie en Europe et, par là, s'adjuger la meilleure part du globe, car l'Afrique et l'Asie excitaient son impérialisme désordonné? L'objet de sa politique était moins le vieux monde que les continents lointains, capables d'un renouveau insoupçonné par la baguette magique du progrès. M. de Bethmann-Hollweg a reconnu que le but de cette guerre était, entre autres, la conquête du domaine colonial français. Sans doute ne parlerait-il plus, aujourd'hui, comme il le fit en 1914, mais ce n'est pas que le rêve de suprématie mondiale caressé par l'ennemi soit changé, car l'âme allemande demeure la même. Tandis que le plan de domination conçu à Berlin s'écroule dans un chaos dont nos champs de bataille, malgré toute leur horreur, ne sont peut-être pas la plus redoutable part, en face des problèmes troublants qui surgissent innombrables des conséquences sociales de ce cataclysme, comment

ne pas se rappeler que l'Allemagne pouvait trouver par des voies pacifiques de légitimes satisfactions? Elle est, désormais, repoussée loin du but qu'elle poursuivait dans sa politique coloniale, à savoir son approvisionnement en matières brutes et la vente de ses produits sans subir de tarifs différentiels. Mais, eût-elle modéré ses appétits que l'Europe était à la veille d'arrangements amiables qui eussent satisfait son désir d'expansion. L'Angleterre ne fit rien pour empêcher les Allemands de s'établir en tiers dans le Nord-Est de la Nouvelle-Guinée et dans plusieurs archipels du Pacifique. Ne leur cédait-elle pas sa colonie dans la baie d'Ambas, fondée sur la côte du Cameroun, ne se réservant que la baie de Walfisch et les îles à guano sur les côtes de l'Afrique Sud-Occidentale? En 1890, elle leur facilitait l'acquisition d'un empire dépassant 1.600.000 kilomètres carrés, pour la plupart situés en Afrique. C'est elle encore qui leur céda l'îlot d'Héligoland, dont la valeur, pour la défense des côtes, malgré une célèbre boutade de Stanley, est surabondamment démontrée. Tout cela ne contentait pas l'Allemagne. Les yeux de Guillaume II demeuraient obstinément fixés sur l'Afrique du Nord. L'épisode du *Panther* devant Agadir le prouva. Ce jour-là, d'ailleurs, les Allemands montrèrent un bon jugement, car s'il est un point du

rivage atlantique du Maroc digne d'attention plus qu'aucun autre, n'est-ce pas la baie d'Agadir? C'est le seul endroit sur cette côte où, avec des frais relativement modérés, une bonne station navale peut être établie. Agadir, en outre, est la porte de sortie de la région du Sous et de certains produits des montagnes de l'Atlas. L'Allemagne visait ainsi les gisements de riches minerais, de la qualité la meilleure, peut-être, pour certains usages. Elle voulait aussi les réserves d'or contenues dans les vallées du Sous et de la Drau. Guillaume II pensait que l'Angleterre et la France ne seraient pas assez audacieuses pour s'opposer à ses vues et il voulut édifier un autre Tsing-Tao, premier et solide jalon de son rêve de domination dans l'Afrique du Nord.

Mais, comme on l'a dit, Essen, en 1911, n'avait pas encore produit ses merveilles; l'Allemagne abandonna son projet marocain et accepta un accroissement considérable au Cameroun, qui la faisait pénétrer profondément dans le bassin du Congo. Elle se proposait de faire entendre de nouvelles réclamations, lorsque ses armements seraient parvenus au degré de puissance qui la rendrait invincible.

Devant son effondrement colonial, l'Allemagne ne renonce point encore aux visées ambitieuses de ses impérialistes. Paul Rohrbach, une autorité germa-

nique en pareille matière, affirmait récemment encore que le Congo belge et l'Angola seront annexés à l'Allemagne. « Ces pays, disait-il dans une brochure publiée à Stuttgart, offrant une pâture insuffisante aux millions de ses compatriotes qui seront naturellement amenés à exercer leur activité sur le continent noir, il faudra que les traités leur attribuent beaucoup d'autres lieux; — mais, ajoute-t-il, ces visées-là, nous préférons ne pas les divulguer maintenant. »

En face de son complet dépouillement que consacre la conquête de l'Afrique Orientale, il faut sans cesse rappeler les vues de l'Allemagne, car la justification de notre cause se trouve-t-elle, nulle part, plus irréfutable que sur les lèvres de ceux-là mêmes qui conduisirent l'Empire à la guerre et le monde à cette tragédie dont la Belgique fut la première et la plus complète et innocente victime (1)?

*
* *

(1) DISCOURS DE M. DE BROQUEVILLE, CHEF DU CABINET, PRONONCÉ DANS LA SÉANCE SECRÈTE DE LA CHAMBRE BELGE, EN 1913, PENDANT LA DISCUSSION DE LA LOI MILITAIRE.

J'ai fait convoquer cette séance secrète parce que j'ai à vous donner quelques éclaircissements qui, momentanément, ne sont pas destinés à la publicité. Toutefois, je ne veux par là influencer personne, et tout le monde reste libre de voter comme il l'entend. De

L'Allemagne abattue, l'Angleterre apparaît doublement puissante en dehors d'Europe. En ce qui concerne l'Afrique Orientale, surtout, comment ne pas se rappeler que la Grande-Bretagne suivit longtemps dans son rêve impérial le chemin qui va du Cap au Caire? Successivement, elle traita avec les Portugais et avec les Allemands pour s'ouvrir cette route qui devait réunir l'Afrique du Sud agrandie et l'Égypte toujours plus prospère.

---

plus, je ne ferai de reproche à personne s'il ne tient pas compte de ma déclaration. Je demande uniquement de la discrétion.

L'origine de notre projet de loi est contenue dans le dépôt de la loi allemande de juin 1912. Cette loi est la plus grande tension de force que l'Allemagne se soit imposée, depuis 1870. Ce pays aura en première ligne 300.000 hommes de plus que la France. Pendant l'été dernier, nous avons appris que cette augmentation avait pour but de faire passer l'armée allemande à travers la Belgique.

Cela, nous l'avons appris de différentes puissances.

Notre inquiétude est encore augmentée par le fait que des plans nous ont été communiqués. Aussi, avons-nous voulu rechercher quelle était la réalité des faits (Ici le ministre donne lecture de différents rapports concernant la possibilité pour l'Allemagne de jeter, en une seule nuit, 50.000 hommes devant Liége). Nous devons donc nous garder vis-à-vis de l'Allemagne.

Pour ce qui concerne la France, permettez-moi de vous rappeler que Lille est déclassée, que de nouveaux forts ont été construits à notre frontière du Sud et que le Gouvernement français a augmenté le nombre des régiments de cavalerie et d'infanterie. Je ne crains pas, il est vrai, une violation de notre indépendance par la France, mais je constate que l'État-major français a dû étudier l'hypothèse d'un passage à travers la Belgique, pour le cas où notre territoire ne serait pas respecté par l'Allemagne. Pour prévenir toute surprise, il faut donc que nous nous préparions et que nous nous gardions des deux côtés.

Plusieurs puissances nous ont donné à entendre que nous n'étions pas en état de remplir ce devoir de défense personnelle. Le plus

L'Allemagne fut rejetée par delà les solitudes de Kalahari et les Boers reconduits en deçà du Limpopo. Ainsi, pour aller du Nord au Sud du continent noir, quels territoires lui restait-il à s'assurer? Une partie du domaine portugais. Toutefois, elle avait posé un solide jalon sur cette grande voie. La Société anglaise des Lacs sud-africains se trouvait, comme une grande enclave, entre l'État indépendant du Congo et la rive Ouest du Tanganyika, le lac Nyassa et les possessions du Portugal. Pour atteindre ce territoire britannique, les Anglais disposaient des lacs et d'une partie du Zambèze. Que firent-ils afin d'en faciliter l'accès? Une convention anglo-portugaise donnait à la Grande-Bretagne le droit d'occuper les rives Ouest et Est du Nyassa, de naviguer librement sur le fleuve

---

grand danger serait que des puissances étrangères se fixassent sur notre territoire afin de nous protéger... Cet avertissement nous fut donné par différents chefs d'États. Pendant le mois de juillet dernier, un chef d'État, un ami de la Belgique, nous a dit textuellement :

« Je donne à la Belgique le conseil amical de préparer sérieusement sa propre défense, car le miracle de 1870, où la Belgique resta préservée entre les deux armées ennemies, ne se renouvellera plus. »

En présence de cet amoncellement de faits et d'informations, nous n'avons plus pu douter.

La situation militaire de la Belgique est devenue un élément de la paix, et cette façon de voir nous est communiquée par la voie diplomatique, pour la première fois, clairement et nettement.

Notre devoir était de nous adresser à l'autorité militaire, et elle nous a donné comme réponse ce qui est contenu dans notre projet de loi (350.000 hommes en temps de guerre par le moyen du service général).

Chire et le Zambèze. Conclusion, la route de Stevenson était ouverte, cette route-là même que le général Northey avec la colonne du Nyassaland chercha, d'abord, à s'assurer au cours de la campagne, en 1916. Elle vient de l'océan par le Zambèze, atteint le lac Nyassa à Kambue, suit la frontière allemande et touche Kitoutou, sur le Tanganyika.

En 1888, la Société anglaise de l'Afrique Orientale inaugurait les études du chemin de fer de l'Uganda entre Mombassa et Port-Florence.

Le traité de 1890 avait placé dans la zone d'influence britannique l'Uganda, la province Équatoriale et l'Unyoro. L'Angleterre n'était donc plus loin du lac Albert-Édouard et son rêve la ramenait, toujours, sur la route qui va du Cap à l'Égypte. C'est alors que le roi Léopold II (12 mai 1894) cédait à la Grande-Bretagne un territoire formant trait d'union entre les lacs Tanganyika, Albert et Édouard. En même temps, du Cap aux sources du Nil, une ligne télégraphique traverserait l'État indépendant du Congo. Si, quelques mois après, ces clauses furent en partie supprimées, on n'en retiendra pas moins la preuve des projets réels des Anglais.

Ainsi, la campagne anglo-belge de l'Afrique Orientale allemande provoquée, comme toute cette

guerre, par la volonté froide et décidée de Guillaume II, aboutit à l'accomplissement de la politique anglaise, car ce qui semblait impossible devient une réalité dont l'Allemagne subira les conséquences. Elle voulait conquérir le monde et c'est le monde qui lui échappe dans l'écroulement d'une situation, pourtant unique et due à son expansion politique et commerciale.

*
* *

Du point de vue belge, que faut-il en retenir?

La Belgique est fière et elle est heureuse, pour autant que, maintenant, ce mot sur ses lèvres ne semble pas d'une amère ironie, d'avoir pu lier le sort de ses armes à celles de l'Angleterre en Afrique, comme elle l'a fait en Europe. Elle en attend, pour l'avenir, non pas une politique de paroles pratiquée à son égard. Les Anglais n'ignorent plus de quel effort est capable le peuple belge et, sans doute, voudront-ils lui assurer une place à leur foyer, c'est-à-dire dans la redoutable lutte commerciale qui sera la véritable guerre d'après la guerre. Réalistes les uns et les autres, Anglais et Belges ne comprendraient-ils pas qu'ils se doivent de prolonger, après cette rude épreuve, subie ensemble, une communauté d'intérêts qui s'est affirmée victorieusement

sur le chemin où s'avançait remplie d'orgueil et de morgue la nation de proie qui sous ses coups faillit les écraser les uns et les autres. Et c'est avec les mêmes sentiments que la Belgique se tourne vers la France au souvenir de leur présence côte à côte dans une autre partie du continent noir, au Cameroun.

La Belgique sait qu'elle est offerte comme un champ clos où, probablement, se videra l'immense querelle. Son sol si meurtri attend encore d'autres meurtrissures. Et pourtant, si de ses derniers monuments encore debout, de ses dernières richesses nationales et privées qu'épargna la guerre il lui fallait payer une plus lourde part de l universel tribut, elle l'accepte avec la certitude que sur son territoire, autant et plus qu'ailleurs, la liberté et l'indépendance complètes, inséparables de toute âme belge, refleuriront pour ses fils éprouvés.

Méditons ces paroles prophétiques d'un grand Roi : « Le lion de Flandre ne doit pas sommeiller... Toute liberté naît et périt avec l'Indépendance ; c'est la leçon écrite à chaque page de notre histoire... Les guerres sont devenues foudroyantes. Ceux qu'elles surprennent sont perdus ! » Ce langage prophétique, que Léopold II tenait à Bruges en 1886, mérite d'être rapproché de la conclusion qui s'en déduit et le Roi n'hésita pas à la formuler

en cette occasion : « *Être petit — c'est une infériorité.* »

D'une seule voix nos soldats d'Europe et nos soldats d'Afrique redisent cette parole-là. Puisse-t-elle convaincre, à temps, ceux que d'anciens errements continuent d'égarer. Les heures seront courtes, après la guerre, pour les hommes d'État qui n'auront pas, dès maintenant, songé à ses répercussions. Tandis qu'on aura fait repasser l'Europe à la forge, le peuple belge veut en sortir, pour sa part, plus fort, agrandi et capable de jouer dans l'avenir le rôle qui incombe à sa nouvelle position dans le monde. Il lui servirait peu d'avoir été à la peine et à l'honneur si, demain, ses frontières demeuraient aussi étroites et surtout aussi... fragiles ! Ruche débordante d'activité qui n'attend que de renaître, voudrait-on laisser la Belgique offerte au prochain brigandage de l'Allemagne ? Contre cette nation la force seule est une garantie suffisante. Trop peu nombreux pour y suffire eux-mêmes, que les Belges renforcent leurs alliances, renoncent, définitivement, à une neutralité néfaste et obtiennent de la France et de l'Angleterre les sûretés territoriales et économiques nécessaires à l'accomplissement du rôle que l'avenir réserve à la Belgique.

---

# TABLE DES ILLUSTRATIONS


En regard des pages

La défense d'Albertville, sur le Tanganyika. Canons de 160 sous coupole . . . . . 20
Pièces de 76 long placées pour sa défense à l'embouchure de la Lukuga . . . . . 21
Musinga, roi du Ruanda, et son premier ministre. . . 28
Le bétail du Ruanda . . . . . 29
Le « Mutuzi », propriétaire de bétail, dans le Ruanda. 52
Un état-major dans les environs de Kabale (Brigade du Nord) (avril 1916) . . . . . 53
Le général Sir Charles Crewe, de l'armée britannique, passe en revue des troupes belges, à Kamwezi (23 avril 1916) . . . . . 60
Pendant la revue d'une colonne belge passée, à Kamwezi, par le général Sir Charles Crewe (23 avril 1916). 61
Défilé d'une colonne de la Brigade Nord, à Kamwezi, devant le général Sir Charles Crewe, de l'armée britannique (23 avril 1916) . . . . . 68
Un camp belge d'artillerie (mai 1916) . . . . . 69
La base belge sur le lac Kivu dans la baie de Sake . . 76
Sur les bords du lac Kivu. L'armement de la canonnière *Paul-Renkin* . . . . . 77
Entrée du colonel Molitor, commandant en chef de la Brigade Nord, à Kigali, chef-lieu du Ruanda (8 mai 1916) . . . . . 96

En regard des pages

Les chefs de la Brigade Sud : à gauche, le lieutenant-colonel Olsen et son chef d'état-major, le commandant A.-E.-M. Libert . . . . . 97
Le lieutenant-colonel Thomas, de la Brigade Sud, passant le 2e régiment en revue (août 1916) . . . . . 112
Le *Kingani*, vapeur armé pris aux Allemands sur le lac Tanganyika, ayant à bord son nouvel équipage anglo-belge (juillet 1916) . . . . . 113
Les aviateurs belges du Tanganyika : de gauche à droite, le lieutenant Orta, le capitaine Russchaert, lieutenant Behaeghe, lieutenant Castiau, commandant de Bueger, le lieutenant Collignon . . . . . 128
Le lac Tongwe et le camp d'aviation . . . . . 129
Une partie du camp d'aviation de Toa, réservée à l'usage des Européens . . . . . 144
Fuselage retiré de sa caisse à Toa . . . . . 145
Sous un hangar d'aviation improvisé, à Toa, on monte les flotteurs d'un des hydravions . . . . . 160
Montage d'un hydravion sur les bords du lac Tongwe. 161
Un premier essai de moteur à Toa . . . . . 176
Hydravions et leurs hangars, sur le lac Tongwe . . . 177
Essai de moteur . . . . . 180
Indigènes aidant à la mise à l'eau d'un hydravion sur le Tanganyika . . . . . 181
Accident arrivé au lieutenant Castiau sur le Tanganyika. Le moyeu de l'hélice a été lié au crochet d'un palan par des plongeurs et le fuselage amené à fleur d'eau (12 juillet 1916) . . . . . 188
Appareil du lieutenant Castiau, brisé accidentellement et ramené à terre . . . . . 189
Un hydravion conduit à la rive du Tanganyika . . . . 196
Mise à l'eau d'un hydravion sur le Tanganyika . . . . 197
Le glisseur-torpilleur *Netta* (construit par MM. Goldschmitt et Delsaux) . . . . . 204

En regard des pages

Le vapeur allemand *Graf von Goetzen* coulé par les Belges sur le Tanganyika. . . . . 205
Le vapeur belge *Baron-Dhanis* arrivant à Kigoma (30 juillet 1916). . . . . 224
Parc d'artillerie à Kigoma . . . . . 225
Le premier train belge à son départ de Kigoma et roulant sur la voie ferrée allemande conquise . . . . . 240
Le grand pont du Malagarassi détruit par les Allemands au cours de leur retraite (*Tanganyikabahn*, entre Kigoma et Tagora) . . . . . 241
Le pont du Malagarassi reconstruit en huit jours par les pontonniers belges. Premier convoi circulant sur le *Tanganyikabahn* (septembre 1916) . . . . . 244
Une pièce de 105, provenant du *Kœnigsberg* et prise aux Allemands (2 septembre 1916) . . . . . 245
Une pièce de 105 camouflée, défendant Tabora et prise à l'ennemi . . . . . 252
Entrée des troupes belges à Tabora (19 septembre 1916) 253
Entrée des troupes belges à Tabora (19 septembre 1916) 256
Le drapeau belge est hissé au mât de la Grand'Place de Tabora (19 septembre 1916) . . . . . 257
L'armée belge rassemblée pour recevoir le général Tombeur (Tabora, septembre 1916) . . . . . 272
A Tabora. Défilé des troupes belges après remise de décorations (septembre 1916). . . . . 273
Le défilé de l'artillerie belge, à Tabora. . . . . 280
Le *Kaiserhof*, devenu l'*Hôtel des Alliés*, à Tabora . . 281

## CARTES

Voies de pénétration de l'Afrique Équatoriale . . . . 15
Carte de l'Afrique Orientale allemande . . . . . 80

# TABLE DES MATIÈRES


| | Pages |
|---|---|
| PRÉFACE de M. le baron DE BROQUEVILLE | V |
| AVANT-PROPOS | XIII |
| I. — L'Allemagne coloniale (1880-1914-1917) | 1 |
| II. — L'origine de l'Est-Africain allemand | 9 |
| III. — Le Congo belge et la neutralité | 16 |
| IV. — La puissance militaire allemande en Afrique Orientale | 20 |
| V. — La destruction du *Kœnigsberg* et le blocus de la côte | 26 |
| VI. — Les secteurs de l'offensive anglo-belge et le plan de campagne allemand | 33 |
| VII. — Les bases de l'armée belge | 38 |
| VIII. — La campagne défensive belge | 49 |
| IX. — Préparatifs de l'offensive. — Création d'une armée belge d'Afrique | 73 |
| X. — Le plan de campagne offensive et le *Tanganyikabahn*. — Le général Tombeur | 94 |
| XI. — L'Uganda | 105 |
| XII. — Premières batailles dans le Ruanda | 109 |
| XIII. — Le lac Kivu et la reprise de l'île Kiwidji | 120 |
| XIV. — Le passage de la Kagera et la marche vers le Bukoba | 126 |
| XV. — Les progrès de la Brigade Sud | 138 |
| XVI. — Les opérations anglaises sur le lac Victoria | 141 |
| XVII. — Deuxième partie de l'offensive. — La Brigade Nord | 144 |
| XVIII. — La Brigade Sud en marche sur Kigoma | 159 |

Pages
XIX. — L'aviation en Afrique . . . . . 165
XX. — Kigoma . . . . . 184
XXI. — Vers Tabora. — La Brigade Sud . . . . . 191
XXII. — Le détachement des Lacs en marche vers l'Est . . . . . 204
XXIII. — Prise de Tabora . . . . . 209
XXIV. — La campagne offensive de l'armée britannique. . . . . 219
XXV. — Après Tabora. — L'organisation des territoires conquis . . . . . 255
XXVI. — La situation économique du Congo, avant, pendant et après la guerre . . . . . 268
XXVII. — L'Allemagne en face de son désastre colonial. . . . . 279
XXVIII. — Conséquences politiques nationales et internationales de cette campagne . . . . . 283
TABLE DES ILLUSTRATIONS . . . . . 293

PARIS-NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — MARS 1918

# BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

*PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY*

## LES GRANDS PROBLÈMES COLONIAUX

**La Provocation allemande aux Colonies et les problèmes coloniaux de la guerre,** par PIERRE-ALYPE. Préface de M. Albert SARRAUT. Ouvrage honoré d'une souscription du ministère des Colonies. 2e édition, revue et augmentée. 1916. Volume grand in-8, avec 10 cartes . . . . . 5 fr.

**L'Éthiopie et les Convoitises allemandes.** *La Politique anglo-franco-italienne,* par PIERRE-ALYPE. 1917. Volume grand in-8, avec 9 illustrations et 2 cartes hors texte. . . . . 7 fr. 50

**La Syrie et la France,** par le Dr C. et Paul ROEDERER. Préface de PIERRE-ALYPE. 1917. Volume grand in-8, avec une carte. . . . . 4 fr.

**L'Islam et la Politique des Alliés.** *Le Problème du Khalifat,* par le Dr INSABATO. 1918. Volume grand in-8 . . . . . (*Sous presse.*)

---

**Le Commerce franco-américain.** *Rapport de la Commission industrielle américaine en France à l'Association des manufacturiers américains pour l'exportation.* 1917. Volume in-12 . . . . . 3 fr. 50

**La France aux États-Unis.** *Comment concurrencer le commerce allemand,* par Louis ROUQUETTE. 1915. Volume in-8. . . . . 1 fr. 25

**La Bataille marocaine.** *L'Œuvre du général Lyautey,* par Ernest VAFFIER, 1916. Volume in-12. . . . . 60 c.

**La Serbie d'hier et de demain,** par Nikola STOYANOVITCH, député à la Diète de Saraïevo. Préface d'André TARDIEU. 1917. Volume in-12. 3 fr. 50

**Contre les Barbares de l'Orient.** *Études sur la Turquie, ses félonies et ses crimes. Sur la marche des Alliés dans l'Asie Antérieure. Sur la solution de la Question d'Orient,* par J. DE MORGAN, ancien délégué général en Perse du ministère de l'Instruction publique. 1918. Volume in-8 . . . . . 5 fr.

**L'Impérialisme français,** par le comte DE FELS. 1916. Volume in-8. . 2 fr.

**La Vérité territoriale et la Rive gauche du Rhin,** par F. DE GRAILLY. 1916. Volume in-12 de 388 pages. . . . . 3 fr. 50

**Le Traité de Francfort.** *Étude d'histoire diplomatique et de droit international,* par Gaston MAY, professeur à l'Université de Paris. 1910. Volume in-8 de 360 pages, avec 3 cartes dans le texte, broché . . . . . 6 fr.

**Statistique de Guerre.** *Statistique comparée des Territoires cédés par la France en 1871. — La Question des chemins de fer d'Alsace-Lorraine en 1870-1871. — Le Revenu domanial des États allemands,* par Paul MEURIOT, vice-président de la Société de Statistique de Paris. 1916. Broch. gr. in-8. 1 fr. 50

**La Valeur immobilière du Territoire français envahi au 15 novembre 1914.** Communication faite à la Société de Statistique de Paris, par E. MICHEL, inspecteur principal du Crédit Foncier de France. 1915. Brochure grand in-8 . . . . . 1 fr.

**Quatre cents Milliards.** *Étude sur le Coût de la Guerre et les indemnités que les Puissances ennemies pourront payer,* par Barthélemy REY. 1916. Volume grand in-8. . . . . 1 fr. 50

**Le Crédit de Banque en Allemagne et en France et notre avenir économique,** par F. DUPLESSIS, expert-comptable près la Cour d'appel de Paris. 1916. Volume in-8 . . . . . 2 fr.

**Journal d'un Officier de Cavalerie.** *Le Raid en Belgique. La Retraite sur Paris. La Bataille de l'Ourcq. La Course à la mer du Nord. Les Tranchées,* par Charles OUY-VERNAZOBRES. 1917. Volume in-12, avec 16 illustrations hors texte. . . . . 3 fr. 50

**Avec les Français en France et en Flandre.** *Impressions vécues d'un aumônier attaché à une ambulance de campagne,* par OWEN SPENCER WATKINS, aumônier aux armées anglaises. Traduit par Henri et Jeanne DUPRÉ. 6e édition. 1915. Volume in-8, avec portrait et 7 planches . . . 2 fr.

# BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

*PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY*

**La Belgique et les Belges pendant la Guerre**, par le commandant A. de Gerlache de Gomery, docteur *honoris causa* de l'Université de Louvain. 5e édition. 1917. Volume gr. in-8, avec 180 illustrations et 6 cartes. **6 fr.**

**Les Établissements d'Artillerie belges pendant la Guerre**, par le commandant Willy Breton, de l'armée belge. Préface de Émile Vandervelde, ministre d'État. 1917. Volume gr. in-8, avec 61 photogr. hors texte. . **6 fr.**

**La Belgique envahie et le Socialisme international**, par Émile Vandervelde, ministre d'État belge. Préface de Marcel Sembat. 7e édition. 1918. Volume in-12, avec portrait de l'auteur . . . . . **3 fr. 50**

**Le Socialisme contre l'État.** *Problèmes d'après-guerre*, par Émile Vandervelde. 1918. Volume in-12 . . . . . **3 fr.**

**La Question flamande et l'Allemagne**, par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge au Havre. 8e édition. 1917. Volume in-12, avec 2 cartes. . . . . **4 fr.**

**La Belgique en France. — Les Réfugiés et les Héros**, par Pierre Nothomb. Préface de Émile Verhaeren. 1917. Volume in-12. . . . . **3 fr.**

**Les Déportations belges à la lumière des documents allemands**, par Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire Lelge au Havre, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. 13e mille. 1917. Volume gr. in-8, avec de nombreux fac-similés et la reproduction des documents belges. **7 fr. 50**

**La Vérité sur les Déportations belges.** *Étude historique et économique*, par le même. Préface de Émile Vandervelde, membre du Conseil des ministres de Belgique. 9e mille. 1917. Volume in-12. . . . . **1 fr.**

**La Presse clandestine dans la Belgique occupée**, par Jean Massart, vice-directeur de la classe des Sciences de l'Académie de Belgique, 4e mille. 1917. Volume grand in-8, avec 26 fac-similés hors texte. . . **6 fr.**

**Un Royaume en exil.** *La Belgique du dehors*, par Maurice des Ombiaux. 1917. Volume in-12 . . . . . **3 fr.**

**Le Second Livre Blanc allemand.** *Essai critique et notes sur l'altération officielle des Documents belges*, par Fernand Passelecq. 11e mille. 1916. Volume in-12 avec de nombreux fac-similés inédits. . . . . **1 fr.**

**La Réponse du Gouvernement belge au Livre Blanc allemand du 10 mai 1915** (*Die völkerrechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*). Étude analytique de la publication officielle du Gouvernement belge, par le même. 13e mille. 1916. Volume in-12. . . . . **60 c.**

**Les Allemands en Belgique (Louvain et Aerschot).** *Notes d'un témoin hollandais*, par L.-H. Grondijs, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht. 1915. 17e mille. Un volume in-12 . . . . . **60 c.**

**La Guerre et les Monuments.** *Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras*, par Lucien Magne, inspecteur général des monuments historiques. 6e mille. 1915. Un volume in-12 avec 32 illustrations. . . . . **1 fr.**

**Les Pages de Gloire de l'Armée belge**, par le commandant Willy Breton, de l'armée belge. 12e mille. 1914. Volume in-12, avec 4 cartes. . . . . **60 c.**

**Un Régiment belge en campagne.** *Les fastes du 2e chasseurs à pied (1er août 1914-1er janvier 1915)*, par le commandant Willy Breton, de l'armée belge. 24e mille. 1916. Vol. in-12, avec 11 photographies et 3 cartes. **1 fr. 50**

**Charleroi.** *Notes et impressions*, par Fleury-Lamure, correspondant de guerre français du *Times* en Belgique. Préface de Gérald Campbell, correspondant spécial du *Times*. 18e édition. 1916. Volume in-8, avec portrait, 2 fac-similés hors texte et 5 cartes . . . . . **1 fr. 50**


NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

La Bibliothèque
iversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

08T275

a39003 001056646b
D 576 .G358 1918
STIENON, CHARLES.
CAMPAGNE ANGLO-BELGE D

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 12 14 02 0